ANTOINETTE SABRIER

L'ENFANT CHÉRIE

DU MÊME AUTEUR

Le Ménage Brésile, comédie en un acte (*épuisé*).

Raphaël, comédie en 3 actes.

L'Enfant malade, pièce en 4 actes.

Le Marquis de Carabas, comédie lyrique et bouffe en 3 actes.

Lucette, pièce en 3 actes.

Les Amants de Sazy, comédie en 3 actes.

Cœurblette, comédie en 2 actes.

Sous presse :

Lysiane, pièce en 4 actes.

Petite Peste ! comédie en 3 actes.

Exodes et Ballades, vers.

Il a été tiré de cet ouvrage :

5 *exemplaires numérotés sur papier de Hollande.*

ROMAIN COOLUS

— THÉATRE —

ANTOINETTE SABRIER

L'ENFANT CHÉRIE

PARIS
LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1906

ANTOINETTE SABRIER

PIÈCE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois au théâtre du Vaudeville, le 22 octobre 1903.

PERSONNAGES

ANTOINETTE SABRIER.	Mmes Réjane
HÉLÈNE DOREUIL.	Marthe Régnier
MARCELLE CANDES.	Suzanne Avril.
Mme SAVERGNE.	Jeanne Bernou.
FANNY.	Verlain.
GILBERTE.	Fusier.
JEANNE.	Glady.
GERMAIN SABRIER	MM. Tarride.
GASTON DOREUIL.	Lérand.
RENÉ DANGENNE.	Grand.
RUMILLES.	Paul Numa.
SAVERGNE	Baron fils.
RICHARD	Lainé.
LOUIS.	Prika.
VIGNAC	Aussourd.
JAMAGNE	Lebreton.
LE CHEF TZIGANE.	Perret.
UN GARÇON DE BUREAU. . .	Bertrand.

Les deux premiers actes au Vésinet ; le troisième à Paris.

De nos jours.

ANTOINETTE SABRIER

ACTE PREMIER

Garden-party dans le jardin de Sabrier au Vésinet. Profusion de fleurs. Buffet à gauche sous une tente. Estrade à droite, au lointain, pour une représentation dramatique. La villa se présente de biais au dernier plan à gauche. A droite, dans un massif, un orcheste tzigane dissimulé. Fin juillet. Le rideau se lève sur la fin d'une czarda.

SCÈNE PREMIÈRE

VIGNAC, SAVERGNE, Mme SAVERGNE

VIGNAC

Oh ! les tziganes ! (Il fait le geste de leur tordre le cou.) Vous ne voudriez pas nous en enlever quelques-uns, chère madame ? Vous nous rendriez un fameux service.

Mme SAVERGNE

Ce serait avec plaisir, mon petit Vignac, mais ça ne se porte plus, le tzigane !

VIGNAC

Eh bien, Savergne, à quoi pensez-vous ?

SAVERGNE

Mon petit, le métier de devin est un métier rudement difficile.

VIGNAC

Hein ?

SAVERGNE

Ce brave Capré nous avait annoncé pour aujourd'hui, 7 juillet, de la pluie comme s'il en pleuvait. Et... plusieurs points... il fait un temps adorable. Si Sabrier s'était fié à ses pronostics, il aurait dû décommander sa petite fête. Nous ne serions pas en ce moment au Vésinet, où il fait délicieux, et...

Mme SAVERGNE

Assez. Tu nous ennuies. D'ailleurs, ce n'est pas encore fini. Ça pourrait bien se gâter par là ! Il y a du mauve.

SAVERGNE

Va, ma poule, va ! oui, il y a du mauve. Il y a même du jaune serin. Je ne te contrarierai pas pour si peu.

Mme SAVERGNE

Vignac, offrez-moi un café glacé.

VIGNAC, au maître d'hôtel.

Un café glacé !

SAVERGNE, à sa femme.

Charmante, la garden-party de Sabrier.

Mme SAVERGNE

Oui. Il y a quelques toilettes possibles.

SAVERGNE

Comment trouves-tu celle d'Antoinette ?

Mme SAVERGNE

Fondante. On en siroterait. — Eh bien, ce café glacé ?

VIGNAC, l'offrant.

Voilà !

Mme SAVERGNE

Merci.

Elle boit.

SAVERGNE

Hein, Vignac ? Qu'est-ce qui aurait dit ça, il y a dix ans ! Vous vous rappelez ! Sabrier ! Un pauvre petit coulissier de rien du tout ! Aujourd'hui...

Mme SAVERGNE

Ça fait des épates !

SAVERGNE

Ça gagne gros.

Mme SAVERGNE

Ça ne garde pas gras. Ils dépensent tout ce qu'ils gagnent.

VIGNAC

Vous croyez ?

Mme SAVERGNE

J'en suis sûre. Tenez. Regardez la propriété qu'ils ont louée pour passer l'été. On sait ce que ça coûte, ces petites fantaisies. Je ne sais pas pourquoi je ne peux pas les souffrir, ces gens-là !

VIGNAC

Parce qu'ils ont eu trop de veine, sans doute.

Mme SAVERGNE

Ça se pourrait bien. J'ai l'impression qu'ils nous ont chipé un peu de la nôtre. Mais attendons la fin.

VIGNAC

Il faudra que vous soyez patiente, car c'est à peine le commencement.

Mme SAVERGNE

Non. Vrai ?

VIGNAC, les rassemblant et à mi-voix.

Mes enfants, Sabrier est un homme pressé. Il veut faire le gros sac et vite. La *Banque des valeurs minières*, c'est très bien, mais ça ne lui suffit plus. Il lui faut des affaires plus fructueuses. Il vient donc d'acheter pour son compte une mine de cuivre dans le sud de l'Espagne, près de Grenade-la-Charmante. Dame ! il est beau joueur. Il a engagé là-dedans, paraît-il, à peu près tout ce qu'il possède... Qui ne risque rien... et lui, c'est le risque fait homme. Le bougre a un estomac ! De l'estomac et des idées, par le temps qui court...

SAVERGNE

Oui, oui, mais des idées, mon petit, tout le monde en a. Moi le premier.

VIGNAC

Le second !

SAVERGNE

Si vous voulez ! Les idées, c'est très joli ; mais, sans les capitaux ! Ça me fait l'effet de femmes délicieuses que personne n'inviterait à souper. Non, la veine de Sabrier, c'est d'avoir toujours trouvé les fonds nécessaires au moment opportun. Il n'avait même pas besoin de se baisser pour les ramasser. On se baissait pour lui.

VIGNAC

Ou on faisait la baisse.

SAVERGNE

Ce qui revient au même. Tenez, sans le gros Jamagne...

VIGNAC

Le fait est qu'il doit une fière chandelle au gros Jamagne.

Mme SAVERGNE

Une chandelle!... Tout un candélabre! Il a éclairé *a giorno*, ce bon Jamagne. A la bonne heure! parlez-moi de commanditaires comme celui-là! Sans lui, la *Banque des valeurs minières...* (Tendant son verre à Vignac.) Merci. Dites donc, entre nous, si Sabrier avait été célibataire, croyez-vous que *ses idées* auraient inspiré autant de confiance à Jamagne ?

VIGNAC, remontant.

Mystère !

SAVERGNE

Voilà bien les femmes ! Elles s'imaginent toujours que les affaires cachent des romans !

Mme SAVERGNE

Souvent.

SAVERGNE

Jamais. Pas si bête ! On ruine quelquefois les maris pour avoir leurs femmes ; on ne les enrichit pas. Ce serait un calcul d'enfant.

Mme SAVERGNE

Oui. Eh bien, moi, je prétends que si Jamagne n'en avait pas pincé, et sec, pour la petite Sabrier, il n'aurait pas... Voyons, qu'est-ce que vous en pensez, vous, Vignac ?

VIGNAC

Oh ! moi ! Je n'ai pas d'opinion. Il y dix ans que je n'ai plus d'opinion sur rien, par principe.

SAVERGNE

Vignac, vous êtes un sage.

Mme SAVERGNE

Un lâche ! Il a peur de se compromettre.

VIGNAC

De me compromettre ? Non. De compromettre une femme ? Mon Dieu, oui, peut-être. J'ai été rosse, comme les camarades, sur le coup de vingt-deux ans. J'en ai trente-six. Ça ne m'amuse plus.

Mme SAVERGNE

Mais ça m'amuserait, moi. Et puis, compromettre la petite Sabrier ? Non, mais regardez-moi, Vignac ! Vous me prenez pour une autre. Une femme qui... Enfin ne faites donc pas le Jacques... Vous en êtes aussi sûre que moi... Doreuil, Gaston Doreuil, le meilleur ami de Sabrier.

VIGNAC

Ah ! bah !

Mme SAVERGNE

Mais oui, parfaitement.

SAVERGNE, haussant les épaules.

Des ragots !

SCÈNE II

LES MÊMES, RUMILLES, qui descend au buffet.

Mme SAVERGNE

Des ragots ! Tenez, interrogez Rumilles... Bonjour, monsieur Rumilles.

RUMILLES

Oh ! bonjour, chère madame ! Je ne vous voyais pas...

Mme SAVERGNE

Vous connaissez l'univers entier et ses dépendances, n'est-ce pas ?

RUMILLES

Faut bien ! le métier, chère madame, le sale métier! Si je ne connaissais pas tous les gens et toutes leurs histoires, je serais le dernier des journalistes. Ce serait de l'incapacité professionnelle.

Mme SAVERGNE

Parfait ! Alors là, franchement, le cœur sur la main, qu'est-ce que vous pensez d'Antoinette Sabrier ?

RUMILLES

Du bien.

SAVERGNE

Ah ! ah !

Mme SAVERGNE

Vous m'étonnez.

RUMILLES

Pardonnez-moi. Une fois n'est pas coutume. J'ai connu Antoinette petite fille. J'étais un intime de la maison... Je l'aime beaucoup.

Mme SAVERGNE

Heu ! heu ! trop ?

RUMILLES

Pas si bête. Je perdrais mon temps

Mme SAVERGNE

Allons donc !

SAVERGNE

Attrape !

RUMILLES

C'est comme j'ai le regret de vous le dire. On voit que vous n'avez pas connu sa maman, Mme Cercenet ! Quelque chose de très bien, de très d'aplomb, Mme Cercenet. C'est elle qui a élevé Antoinette et elle en a fait une femme, une vraie femme. Non, Antoinette a beau être une femme du monde, ce n'est pas une grue, je vous assure.

Mme SAVERGNE

Non, mais... Vous avez une façon de la défendre...

RUMILLES

On l'attaquait donc ?

Mme SAVERGNE

Alors quoi, honnête ?

RUMILLES

Mieux que ça. Droite.

Mme SAVERGNE

Oui... oui... et Doreuil ?

RUMILLES

Amitié. Grande amitié... Intimité... Confidences... Rien d'autre.

Mme SAVERGNE

N'est-ce pas ? Et Jamagne ?

RUMILLES

Oh ! celui-là. Pas même ça ! Rien ! La peau !

Mme SAVERGNE

Justement.

RUMILLES

Non! Je vous assure! Je m'y connais. Pas ça. (Reniflant.) Je le sentirais.

SAVERGNE

A la bonne heure!

Mme SAVERGNE

Alors elle adore son mari?

RUMILLES

Oh! non! pas si jeune... Elle l'aime bien, ce qui n'est déjà pas si mal... et elle ne le trompe pas, ce qui n'est déjà pas si commun.

SAVERGNE, à part.

Attrape, ma fille! (Il remonte vers Vignac.) C'est bien fait, ça lui apprendra.

Mme SAVERGNE

Voui!... Un tour de jardin du côté des serres, monsieur Rumilles, en attendant les chansonniers.

RUMILLES

Volontiers.

Mme SAVERGNE

Monsieur Rumilles...

RUMILLES

Chère madame...

Mme SAVERGNE, désignant les deux hommes.

Laissons-leur prendre un peu d'avance, voulez-vous?

RUMILLES

Avec plaisir.

Mme SAVERGNE

J'ai si rarement l'occasion de vous voir et de bavarder un peu avec vous.

RUMILLES

C'est vrai. Et vous voulez bien le regretter ?

Mme SAVERGNE

Mais certainement. Ça vous étonne ?

RUMILLES

Oh ! je... voilà !

Ils remontent. — A ce moment, Louis descend vivement et interpelle les tziganes.

LOUIS

Dites donc, on vous réclame sur la pelouse, on veut danser.

LE CHEF TZIGANE

Hé! nous ne demandons pas mieux? On se faisait vieux sur ce perchoir. (Ils descendent et envahissent le buffet. — Au maître d'hôtel.) Mais d'abord, vite, mon petit, une tournée pour les fils et moi. Nous séchons de soif.

LE MAITRE D'HÔTEL

Alors, ça ne vous suffit pas de gratter des cordes! Faut encore que vous vous grattiez le gosier.

LE CHEF, buvant.

Tiens, l'autre! Et maintenant, au trot, les enfants! V'là d'la clientèle!

Ils avalent précipitamment et remontent vers le fond. Un moment après, valse lointaine.

SCÈNE III

DOREUIL, HÉLÈNE, RENÉ

Des gens entrent au fond, s'arrêtent un moment au buffet, causent et disparaissent. Doreuil, Hélène et René passent derrière les massifs de fleurs et descendent en scène, à droite.

DOREUIL

Tenez, ici, nous serons très bien et à l'abri des gens redoutables. Vous ne tenez pas à danser ?

HÉLÈNE

Pardon. J'ai René.

DOREUIL, à René.

Oh ! alors ! mon pauvre vieux ! (A Hélène.) Voyons, tu attendras bien dix minutes. Il fait exquis dans ce coin perdu. René, une cigarette ?

RENÉ

Volontiers, mon petit Gaston.

HÉLÈNE

Eh bien, regrettez-vous toujours d'être venu, méchant sauvage ?

RENÉ

Certes non, Hélène, puisque j'ai le plaisir de passer toute une longue journée avec vous. Ça ne m'arrive pas souvent. Vous ne me gâtez pas.

HÉLÈNE

Oh ! c'est trop fort ! C'est moi qui ne le gâte pas ! quand c'est lui qui... C'est bien la peine de se connaître depuis toujours pour se mentir comme si on ne se connaissait que depuis hier.

DOREUIL

Et jusqu'à demain !

HÉLÈNE, *à son frère.*

Hein ! Crois-tu ?

RENÉ

C'est vrai. Vous étiez une môme pas plus haute que ça quand je vous ai connue, à Houlgate, où ce bon frérot vous menait tous les étés... Si je n'avais pas eu douze ans de plus que vous — vous me deviez le respect alors — on aurait fait des pâtés ensemble. Depuis, vous êtes devenue... enfin je vous dois le respect. Mais on aurait presque pu... Heureusement, ce bon Gaston veillait... il veillait sur sa petite sœur.

HÉLÈNE

Oui, oui... Il est insupportable... Va te promener.

DOREUIL

Je veux bien ; mais m'accuser, moi, de vous avoir empêché... quand j'ai été cynique de complaisance... quand j'ai mal dans le dos à force de l'avoir tourné, mal dans les yeux à force de les avoir fermés... Tenez ! je recommence... je tourne le dos... je ferme les yeux... Nous allons bien voir ce que ça donnera.

Il remonte.

HÉLÈNE

C'est qu'il a raison. Vous n'êtes guère entreprenant ! Si j'étais méchante...

RENÉ

C'est ça ! moquez-vous de moi l'un après l'autre ! Comme c'est généreux. Vous, des amis, vous qui savez la vérité sur mon cas ! ce coup de folie imbécile pour cette fille... Oh ! pardon !

HÉLÈNE

Allez donc! Ne vous gênez pas! Jane Barbier! Mais nous ne parlions que d'elle au cours! Votre aventure vous avait rendu sympathique... Cet hiver-là, nous avons toutes été amoureuses de vous.

RENÉ

Pas possible!

HÉLÈNE

Oui, mon cher, vous avez raté le coche.

RENÉ

Peuh! le landau de noce... la forme la plus triste du coche.

HÉLÈNE

Insolent!... Et pendant ce temps-là, le papa Dangenne vous envoyait guérir votre petit cœur en Malaisie et autres jolis coins du globe. — Et... où en êtes-vous maintenant avec Jane?

RENÉ

Vous savez bien que nous avons rompu définitivement.

HÉLÈNE

Officiellement? Oui, parce que le papa Dangenne, de sa grosse voix qui fait trembler les trois mille ouvriers de Plagny, en a fait une question d'État... Mais officieusement?

RENÉ

Je la rencontre quelquefois, je ne la vois jamais.

HÉLÈNE

A la bonne heure! Seulement, vous ne vous consolez toujours pas?

RENÉ

Je vous en prie.

HÉLÈNE

Vous l'avez bien aimée, là, hein ?

RENÉ

Hélène !

HÉLÈNE

Si ! ça m'amuse...

RENÉ

Écoutez, Hélène ! C'est vous qui avez absolument tenu à ce que je vienne ici aujourd'hui, pour me changer les idées, disiez-vous. Vous m'avez fait inviter, vous m'avez forcé d'accepter. Vous m'avez juré que je ne le regretterais pas... Dites donc ! vous avez une singulière façon de me les changer, mes idées !

HÉLÈNE

C'est vrai ! Je vous demande pardon... On est toujours des amis, dites ?

RENÉ

Quelle gosse vous faites !

HÉLÈNE

Je suis étourdie ! Je ne suis sérieuse que dans mes mauvais jours. Ce n'est pas comme Antoinette. A propos, je ne vous demande même pas comment vous la trouvez. Où avais-je la tête ?

RENÉ

Qui ça, Antoinette ?

HÉLÈNE

Qui ça, Antoinette ? Est-il bête ! Comme s'il y avait deux Antoinettes ! Antoinette Sabrier, parbleu !

RENÉ

Mme Sabrier?... Je l'ai à peine vue... Gaston m'a présenté à elle... Elle a disparu.

HÉLÈNE

Quelle impression vous a-t-elle faite?

RENÉ

Vous ne le direz pas... vous me le jurez!

HÉLÈNE

Je vous le jure.

RENÉ

Elle m'a fait l'impression... (bas à l'oreille) d'être très occupée.

HÉLÈNE

Ah! c'est malin!

RENÉ

Ce n'est pas une malice! C'est une punition! Ça vous apprendra à vous imaginer toujours qu'un monsieur ne peut pas rencontrer une femme sans avoir aussitôt quelque chose de bosselé dans l'âme.

HÉLÈNE

Vous m'agacez.

RENÉ

Mais, par contre, on dirait que ce bon Gaston...

HÉLÈNE

Ça ne vous regarde pas; laissez ce bon Gaston tranquille.

RENÉ

Oh! je n'ai pas besoin de vos indiscrétions pour savoir. Gaston suffit... Il m'a dévoilé le roman de sa vie; il aime Mme Sabrier sans espoir et ça ne l'em-

pêche pas d'avoir pour elle beaucoup d'amitié. Gaston est une belle âme...

HÉLÈNE

Vous êtes exaspérant !

RENÉ

C'est votre frère, c'est tout dire. Peut-on en faire un plus bel éloge ?

HÉLÈNE

Oh ! tenez, si j'étais votre père et si j'avais trois mille ouvriers dans mes usines...

RENÉ

Dans des usines métallurgiques... qu'est-ce que vous feriez ?

HÉLÈNE

Je vous mettrais aux forges, comme les camarades, et je vous empêcherais de courir le monde à ne rien faire... que des bêtises... et à en dire quand vous n'en faites pas.

RENÉ, la parodiant.

On est toujours des amis, dites ?

HÉLÈNE

Quelle rosse vous faites !

DOREUIL, revenant.

Eh bien, on se chamaille ?

RENÉ

Tiens !

HÉLÈNE

Dis donc ! C'était bien la peine qu'on lui fasse faire la connaissance d'Antoinette. Elle ne lui a fait aucune impression.

DOREUIL

Tant mieux !

RENÉ

Le cri du cœur, du cœur jaloux !

DOREUIL

Oh ! si l'on peut dire !

RENÉ

Oui, on peut. N'est-ce pas, Hélène ?

HÉLÈNE

Mais je n'en sais rien. En voilà une question !

RENÉ

Ah! vous me lâchez encore... Vous savez que nous allons finir par être très mal ensemble.

HÉLÈNE, insistant.

Très mal ?

RENÉ

Oui. Très mal.

HÉLÈNE, gentiment.

Je voudrais bien.

RENÉ, gêné, à Gaston.

Eh bien, où es-tu, toi ?

DOREUIL

Mais là.

RENÉ

Parfaitement. Là, où elle est, au lieu d'être ici, où nous sommes. Tu pensais à elle. Tu es de ces gens qui pensent tout de suite à « Elle », dès qu'ils n'ont plus le souci immédiat de leurs affaires. Elle fait l'intérim

des cours de Bourse, l'amie... (*A mi-voix.*) la maîtresse platonique.

DOREUIL

Si tu veux! Blague, mon petit! Tu comprendras plus tard... Eh bien, oui, l'amant platonique, devenu l'ami, resté l'ami, le seul ami, le confident de toute la vie secrète. On a eu la veine de ne pas... gaffer ; et on est des gens qui sont sûrs l'un de l'autre, qui se cherchent à la première inquiétude, qui se trouvent au premier chagrin. J'ai peut-être été ridicule... aujourd'hui je ne changerais pas.

RENÉ

Et tu n'as pas honte d'avoir été ridicule? Mais tu es peut-être le plus grand caractère de la troisième République.

DOREUIL

Crois-tu ?

RENÉ

Oh! mon vieux, je ne dirais pas cela s'il s'agissait de la première ; à cette époque, il y avait de la concurrence ; mais aujourd'hui !... (*S'approchant d'Hélène qui rêvasse.*) Et vous, Hélène, à quoi pensez-vous ?

HÉLÈNE

A rien!

RENÉ

Diable! c'est terriblement dangereux... Vous avez besoin d'une diversion. Je vous emmène.

HÉLÈNE

Enfin! ça n'est pas trop tôt. Voilà une heure que je meurs d'envie de danser.

RENÉ

Une heure! Eh bien, courons! Rattrapons le temps

perdu! (A Gaston.) Non, pas toi! Puisqu'on te dit où on va... on ne se sauvera pas...

DOREUIL

Mais...

RENÉ

Tu ne vas pas nous lâcher d'un cran, hein? à la fin, satanée belle-mère.

SCÈNE IV

DOREUIL, RICHARD

Doreuil, après les avoir suivis du regard, redescend, se rassied et, les jambes croisées, fume tranquillement. Richard s'est approché de lui.

DOREUIL

Tiens, Richard! Bonjour, mon brave Richard! vous avez donc quitté le bureau aujourd'hui?

RICHARD

Un peu malgré moi, monsieur Doreuil, M. Sabrier a insisté. Il a absolument voulu que j'assiste à sa fête. J'ai cédé ma place à Berteaux.

DOREUIL

A regret?

RICHARD

Ça, oui, je ne suis à mon aise qu'au bureau. Partout ailleurs, je me sens gauche. La caisse et moi, voyez-vous, nous ne faisons qu'un.

DOREUIL, riant.

Dites donc, aujourd'hui, elle doit avoir l'impression que vous la trompez...

RICHARD, riant.

Eh! il pourrait bien y avoir quelque chose de çà.

DOREUIL

Alors, vous ne vous amusez pas follement, ici, mon bon Richard ?

RICHARD

Dame ! des gens chic, des toilettes, des esbrouffes, des tziganes, des danses, des chansonniers. Ça me change trop ! je ne m'y retrouve plus. Qu'est-ce que vous voulez, monsieur Doreuil ? C'est pas mon affaire, le plaisir... Faut le savoir. On blague toujours les gens qui s'amusent, on a tort. Ça ne me paraît pas si commode que ça. Faut apprendre... Drôle d'idée tout de même qu'il a eue de m'inviter, le patron !

DOREUIL

Il l'a fait par gentillesse.

RICHARD, naïvement.

Oh ! je ne lui en veux pas !

DOREUIL, riant.

Il ne manquerait plus que ça. Dites-moi, Richard, vous l'aimez bien, hein, Sabrier ?

RICHARD

Oui, c'est un homme. On le sent courageux, hardi ! Tout lui réussit. Ces choses-là attachent... Et puis, c'est aussi un brave homme; je devrais dire, c'est surtout un brave homme ! Je le sais ! je le sais ! Il m'a un jour dit des choses qu'on n'oublie pas... C'est là, voyez-vous, et ça y est bien... Mais je vous laisse, voilà Mme Sabrier. Je crois qu'elle vous cherche. A bientôt, monsieur Doreuil. Ça m'a fait un vrai contentement de vous rencontrer.

DOREUIL

N'avalez pas votre langue, au moins, mon brave Richard!

RICHARD, riant.

On tâchera. Au revoir, monsieur Doreuil.

Richard remonte et salue, en passant, Antoinette qui descend.

SCÈNE V

ANTOINETTE, DOREUIL

DOREUIL

Vous me cherchiez.

ANTOINETTE, très agitée.

Oui.

DOREUIL

Qu'avez-vous? Vous paraissez très émue.

ANTOINETTE

J'ai... Ah! mon pauvre ami! Quelle vie! Quel métier! Tenez! si je n'étais pas en ce moment en représentation, si je ne me devais pas à tous ces gens qui nous détestent, Germain et moi, je me sauverais dans ma chambre et j'y sangloterais.

DOREUIL

Mais que vous est-il arrivé? Parlez vite, je vous en prie.

ANTOINETTE

Oh! rien! Je suis ridiculement nerveuse, aujourd'hui, voilà tout. J'avais besoin de voir un ami. Je me sens déjà mieux.

DOREUIL

Dites-moi la vérité tout de même.

ANTOINETTE

A quoi bon ?... Puisque c'est fini.

DOREUIL

Je vous en prie. Pour me tranquilliser.

ANTOINETTE

Vous êtes jaloux ?

DOREUIL

Moi... jaloux de vous.. je voudrais bien. Cela prouverait que vous m'en avez donné le droit.

ANTOINETTE

Et si je vous en avais donné le droit, où serions-nous maintenant ? Vous savez bien, mon vieil ami, que je n'aurais pas continué à vivre avec Germain et que j'aurais fait ma vie avec vous. Où serions-nous, dites, et surtout où en serions-nous ? Vous me détesteriez peut-être, et moi... Heureusement, si j'ai beaucoup d'amitié pour vous, je ne vous ai jamais assez aimé pour commettre une pareille folie. Oh! oui, heureusement.

DOREUIL

Voilà un « heureusement » qui résume tout le malheur de ma vie.

ANTOINETTE

Vous osez dire cela quand nous sommes les amis que nous sommes.

DOREUIL

Ce n'est pas la même chose.

ANTOINETTE

Non, mais c'est plus sûr.

DOREUIL

Sans doute, c'est quelque chose, la sécurité ; ça n'est pas beaucoup.

ANTOINETTE

Ne dites pas de mal de notre amitié. Vous seriez un ingrat. C'est encore ce que nous aurons eu de meilleur dans notre vie tous les deux.

DOREUIL

C'est vrai, mais on peut savourer la douceur de l'automne et regretter de n'avoir pas connu la splendeur de l'été. Mon été a été pluvieux.

ANTOINETTE

Et le mien ? — Au moins, vous, vous ne vivez pas avec un être qui vous aime — oh ! d'un amour spécial, d'un amour qui n'a pas de temps à perdre et ne fait pas de phrases, d'un amour solide et dru, établi comme une affaire — mais qui vous aime tout de même et trop, puisque c'est plus qu'on ne voudrait. Je changerais mon sort contre le vôtre, allez.

DOREUIL

Et vous auriez raison. Le mien est enviable. Je vous aime depuis toujours et je vous aimerai toujours.

ANTOINETTE

Doreuil !

DOREUIL

Ma seule consolation est de vous le dire. Laissez-la-moi.

ANTOINETTE

Si l'on nous entendait !

DOREUIL

Votre réputation n'aurait rien à y perdre. Il faut en prendre votre parti. Pour les trois quarts de ces gens-là, il n'y a pas à y revenir, vous êtes ma maîtresse.

ANTOINETTE, riant.

Ah ! bien. Et pour le dernier quart ?

DOREUIL

Je suis votre amant.

ANTOINETTE, riant.

C'est parfait. Il ne nous reste plus...

DOREUIL

Qu'à leur donner raison.

ANTOINETTE

Comment donc ? mais tout de suite, si le cœur vous en dit. Allons, je me sauve... vous voyez, je suis gaie, maintenant, grâce à vous... Ah ! je vous aime bien, mon cher Doreuil.

DOREUIL

Oui... oui... Ne nous attendrissons pas. (Il la retient.) Un instant. Pourquoi triste tout à l'heure ? Vous ne me l'avez toujours pas dit. Allons, pas de cachoteries ! Je vous en prie ?

ANTOINETTE

Non, cela m'est pénible.

DOREUIL

Comme vous voudrez. Mais votre silence me laissera dans une inquiétude.

ANTOINETTE

Ah !... Eh bien, voilà... je venais d'être... je venais d'avoir une conversation avec Jamagne...

DOREUIL

Encore !

ANTOINETTE

Une conversation-flirt, si l'on peut appeler cela du flirt. Jamagne est un homme que la délicatesse n'étrangle pas. Il venait d'être très net.

DOREUIL

Le goujat !

ANTOINETTE

Oh ! j'ai été très adroite et je me suis contenue. Mais j'ai eu du mal. C'est qu'il n'y va pas par quatre chemins ; il sait parler affaires... en outre, il est pressé, il fixe des dates... Enfin, j'ai encore gagné la partie aujourd'hui ; j'ai su me défendre sans être obligée de faire un éclat. J'y ai eu du mérite, allez, mon vieux Doreuil.

DOREUIL

Mais que vous a-t-il dit ? Précisez.

ANTOINETTE

A quoi bon ? Jamagne m'aime... Il me fait cet honneur ! j'en sens tout le prix. Une femme n'est-elle pas toujours flattée qu'un homme la désire, même grossièrement, et veuille l'avoir par tous les moyens ? Jamagne tient ou croit tenir — ce qui revient au même — notre situation entre ses mains.

DOREUIL, à mi-voix, rageusement.

Entre ses pattes.

ANTOINETTE

Naturellement, il en abuse. C'est trop humain pour que je lui en veuille, et s'il n'y avait pas les assauts à subir où vraiment le dégoût m'étouffe... mais je n'aurais que de l'indulgence pour lui.

DOREUIL

La brute !

ANTOINETTE

Pas de grands mots! C'est un homme comme presque tous les autres ! il ne sait pas ! on ne lui a pas appris ! il est grossier comme son instinct. Quant à vous, vous n'abuserez pas de mes confidences. Ne laissez pas voir à Jamagne que vous savez quelque chose, et surtout que Germain ne se doute de rien ! Il serait capable de faire des bêtises... et il est à une heure de sa vie où il n'en a pas le droit... où je n'ai pas le droit de lui en laisser faire. C'est promis, n'est-ce pas ! Je ne veux par qu'il gâche en un coup de colère dix ans de patience et d'efforts parce qu'il a plu à un maquignon de trouver sa femme à son goût et de le lui dire sans élégance. (Elle se retourne et aperçoit Jamagne à dix pas derrière elle.) Ah !

DOREUIL

Quoi donc ?

ANTOINETTE

Ne vous retournez pas... c'est lui... je vous en supplie, n'ayons pas l'air de l'avoir vu.

DOREUIL, entre ses dents.

Ah ! si je pouvais lui dire ma façon de penser et surtout la lui faire sentir ! (Il serre les poings.)

ANTOINETTE, à mi-voix.

Vous tenez à me faire regretter ma franchise.

DOREUIL, *idem.*

Pardon, c'est plus fort que moi.

ANTOINETTE, *idem.*

Ne bougez pas. Il vient par ici... Parlez-moi, simplement. Nous causons. Vous ne voulez pas ?

DOREUIL

Je ne peux pas.

ANTOINETTE, *avec un soupir de soulagement.*

Ah ! il s'en va.

DOREUIL

J'aime mieux cela. Je n'aurais pas été sûr de me contenir. Vous ne pouvez pas savoir à quel point il me dégoûte.

ANTOINETTE, *très simplement.*

Mais si ! — Remontez avec moi, voulez-vous ?... Ah ! Marcelle !

SCÈNE VI

LES MÊMES, GERMAIN, MARCELLE CANDES

GERMAIN, *à Antoinette.*

Je t'amène ton amie Marcelle qui te cherche depuis un moment.

ANTOINETTE

Marcelle ! oh ! comme tu es gentille d'être venue ! Je ne t'espérais pas ! Je te croyais encore à Dieppe.

MARCELLE

J'ai dû rentrer à Paris pour... Mais je te raconterai cela tout à l'heure. Alors, ç'a m'a amusée de venir te surprendre aujourd'hui.

ANTOINETTE

Tu es un amour ! Viens ! on a des monceaux de choses à se dire. Laissons ces hommes... Ils sont ennuyeux.

DOREUIL

Bonjour, madame...

MARCELLE

Oh ! monsieur Doreuil ! Excusez-moi, je ne vous avais pas vu.

ANTOINETTE

Ça ne faisait rien. Doreuil n'a aucune espèce d'importance. On ne froisse pas Doreuil.

DOREUIL

C'est vrai. Mais on peut le peiner.

ANTOINETTE

C'est qu'alors il est une grande bête, et moi, je suis sans pitié pour les grandes bêtes. Viens, ma chérie.

Elle remonte avec Marcelle.

SCÈNE VII

GERMAIN, DOREUIL

GERMAIN, s'asseyant.

Ça va, mon petit Gaston ? Tu t'amuses ?

DOREUIL

Je ne m'ennuie pas. C'est déjà beaucoup.

GERMAIN

C'est énorme. Au fond, ces petites plaisanteries n'ont d'intérêt que pour les femmes. Elles s'y offrent des effets de toilette. Nous...

DOREUIL

Nous ! nous vieillissons, mon bon Germain. On ne s'en aperçoit pas tant qu'on travaille, mais dès qu'on cherche à s'amuser... ça n'est plus ça... Le cœur n'y est plus. Oui, nous vieillissons, mon petit père.

GERMAIN

Je l'espère bien. Tu t'imagines que je voudrais recommencer ma vie, repasser par où j'ai passé, redevenir le blanc-bec d'autrefois ? Grand merci ! Je te les vends pour pas cher, ma jeunesse et ses voluptés. J'espère bien que je vieillis... je vieillis avec délices.

DOREUIL

Parbleu ! tout te réussit, à toi, même de vieillir. Moi, je vieillis bien, du moins je le crois; toi, tu vieillis beau.

GERMAIN

J'ai de la chance.

DOREUIL

Ça, oui, tu en as... à revendre.

GERMAIN

Chut ! Parole imprudente ! on n'en a jamais à gâcher... il faut en avoir trop pour en avoir assez.

DOREUIL

Antoinette d'abord.

GERMAIN, avec profondeur.

C'est vrai, Antoinette.

DOREUIL

Ça ne court pas les bals blancs, les ventes de charité ni les couloirs de l'Opéra-Comique, les soirs où *Mignon* sévit, les Antoinettes.

GERMAIN

Je le sais bien.

DOREUIL

Seulement, tu n'as pas le temps d apprécier ton bonheur.

GERMAIN

Eh ! eh ! de le savourer peut-être, mais de l'apprécier ! oh ! que si ! Écoute, c'est très bizarre. Il n'y a presque pas d'intimité entre Antoinette et moi, et nous ne sommes peut-être pas de grands amis. D'ailleurs, je suis trop délicat pour te faire concurrence ; c'est toi, le grand ami ; c'est bien, je m'efface discrètement.

DOREUIL

Ne fais pas le généreux ! Ça t'arrange. Tu n'aurais pas le temps.

GERMAIN

Tu as raison. Je n'aurais pas le temps. Je te disais donc qu'il n'y a pas grande intimité entre Antoinette et moi ; et cependant, je ne puis travailler comme je travaille, entreprendre, vivre pleinement ma vie d'aventure et de risque, chercher le succès, le deviner, l'inventer, le créer, que parce que, dans ma maison, dans mon chez moi, il y a cette femme et pas une autre. Mais c'est pour elle, mon vieux, que je force la chance, que je traque la veine, que je tente les millions. Moi, je n'ai pas de besoins. Je vivrais, dans une mansarde, de pain et d'eau. Mais elle, je la veux fêtée, adulée, enviée. Je veux qu'elle me doive une vie royale... parce que je veux qu'elle m'admire. Tant qu'elle m'admirera, elle m'aimera. Les femmes ont le culte de la force. Et puis, elles raffolent de la féerie. Je joue au magicien pour l'éblouir... et la garder. C'est ma façon à moi de lui faire la cour. Ça vaut bien les compliments, j'imagine.

DOREUIL

Poète! Pas toujours.

GERMAIN

Je connais Antoinette... Oh! moins que toi, bien sûr. Elle n'est pas mon amie, ma grande amie... Elle n'est que ma femme; mais cela veut dire : « ma compagne... mon alliée, » et ça me suffit.

DOREUIL

Tu as la meilleure part.

GERMAIN

Je l'espère bien. — Voyons, tu m'as amené Dangenne ?

DOREUIL

Oui.

GERMAIN

Tu lui as parlé de quelque chose ?

DOREUIL

De rien; je voulais te voir avant. Comment s'annonce ton affaire ?

GERMAIN

Merveilleusement. Mon vieux, si celle-là réussit... je me repose.

DOREUIL

Je t'en défie.

GERMAIN

J'essaierai, au moins. Et je ne l'aurai pas volé. Par exemple, si je n'avais pas la caboche que j'ai, je pourrais m'offrir une minute de vertige. Tout ce que j'ai gagné en dix ans, je l'ai mis dans cette affaire des mines de Huescar... Les travaux sont déjà en cours. On pros-

pecte. on fore des puits, on déblaie des terrains, on transporte des machines, on a même construit un chemin de fer d'exploitation... Tout cela, sous la direction de Chartrin, qui est un ingénieur de premier ordre. Oui, mon vieux, il y a en ce moment, dans la province de Grenade, six cents ouvriers qui travaillent à faire d'Antoinette une reine de conte de fées.

DOREUIL

Tu as pu prendre aussi à ta charge tous ces frais-là ?

GERMAIN

Non, mais je peux marcher. Les commanditaires de ma banque, Jamagne en tête, m'ont laissé toute liberté d'action. Ils m'autoriseront certainement à prélever sur le fonds social les sommes nécessaires. D'ailleurs, entre nous, au cas où ils s'y refuseraient, Jamagne, officieusement, m'aiderait et, avec lui, Gendrion et les Davis.

DOREUIL, à part.

Jamagne !

GERMAIN

Mais, tu vois, je prends mes précautions pour l'avenir ; je ne veux plus désormais être à leur merci. Je ne veux pas être arrêté dans mes entreprises futures ; j'ai de grands projets. Voilà pourquoi je t'ai prié de me mettre en rapport avec ton ami Dangenne. Ce petit-là a un père précieux. Ah ! si je marchais avec les Dangenne de Plagny, mais je ferais des miracles !

DOREUIL

Tu pourras parler tout à l'heure à René. Il est en ce moment avec Hélène. Il tient d'ailleurs de sa mère une fortune personnelle importante... mais là, franchement, de toi à moi, que vaut cette affaire de Huescar ?

GERMAIN

Ce qu'elle vaut?... J'y ai mis tout ce que nous avons... et j'adore Antoinette.

DOREUIL

C'est vrai.

GERMAIN

J'ai fait, je te l'ai dit, commencer les travaux, et, comme je n'avais pas les fonds disponibles, Chartrin, qui a en moi plus de confiance que tu n'as l'air d'en avoir, m'a offert de prendre ces frais à sa charge. J'ai accepté.

DOREUIL

C'est une imprudence.

GERMAIN

Mais ma vie, mon vieux, tu le sais, n'est qu'une série d'imprudences qui ont bien tourné ; c'est l'histoire de tous les joueurs. Je ne doute jamais de la réussite. Je n'en ai pas le droit ; ce serait de l'ingratitude. Le hasard a été toujours dans mon jeu. Je ne supposerai jamais qu'il puisse jouer contre moi, encore moins se jouer de moi. Parer à l'insuccès, c'est le prévoir ; le prévoir, c'est l'attirer. Il y a des imprudences avisées comme il y a des prudences imprudentes.

DOREUIL

A combien Chartrin a-t-il fixé la durée de remboursement de ses frais ?

GERMAIN

A trois mois.

DOUREIL

C'est court.

GERMAIN, haussant les épaules.

Pauvre petit !... Ah ! tu seras bien toujours le même froussard, mon vieux Doreuil ! Et tu végéteras toute ta vie ta misérable vie ! C'est bien la peine d'être à la Bourse pour gagner des appointements de rond-de-cuir et vivoter comme un sous-chef de l'enregistrement. Tiens ! Tu es toute l'Europe en miniature ! L'Europe des caisses d'épargne, des bas de laine, des emprunts d'État, des fonds d'État du trois pour cent, du deux pour cent, du un pour cent, du rien du tout pour cent, pourvu que ce rien du tout soit sûr. Elle n'a besoin que de sécurité, la vieille Europe, comme toutes les très vieilles gens qui ont peur du lendemain. Elle met toutes ses valeurs dans son matelas et elle se couche dessus, en ne dormant jamais que d'un œil, le bon justement. Ah ! si j'étais en Amérique !

DOREUIL

Oui, mais tu n'y es pas. Résigne-toi. — Voici Dangenne.

GERMAIN

Parfait ! Ne laissons pas traîner cette affaire. Parlons-lui tout de suite et finissons-en.

DOREUIL

Devant Hélène ?

GERMAIN

Explique-lui la chose en deux mots et laisse-nous. Je me charge du reste.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, HÉLÈNE, RENÉ

DOREUIL, à Hélène qui est très animée.

Eh bien, tu t'en es donné ! C'était amusant ?

HÉLÈNE

Et je vais recommencer. Ce n'est pas fini. René danse comme un dieu ; j'en profite.

DOREUIL, souriant.

Nous en avons besoin. (Aux deux hommes.) Faut-il vous représenter ? Non, n'est-ce pas ? Vous vous connaissez depuis longtemps, mais je serais heureux que vous fassiez plus ample connaissance.

GERMAIN

Laissez-moi vous remercier d'abord, monsieur, d'avoir bien voulu consentir à accompagner aujourd'hui mes amis Doreuil. Je vous sais peu mondain. J'en suis très touché.

RENÉ

Mais, monsieur, croyez bien que, si je n'avais pas dû quitter Paris pendant des années, depuis longtemps...

DOREUIL

Mon cher René, je vais te laisser bavarder un instant avec Sabrier. Je tiens à te dire que c'est sur mon conseil qu'il te parlera comme il va le faire. Ainsi donc, écoute très sérieusement ce qu'il te dira et réponds-lui comme tu me répondrais à moi-même.

RENÉ

Certainement. Monsieur, je suis à votre disposition.

HÉLÈNE

Ne le gardez pas trop longtemps, monsieur Sabrier.

GERMAIN

Ne craignez rien, ma chère Hélène. Je ne deviens bavard qu'avec votre frère, et, heureusement, vous l'emmenez. (Doreuil et Hélène remontent.)

SCÈNE IX

GERMAIN, RENÉ

GERMAIN

Cher monsieur Dangenne, je vais vous parler droit comme j'ai l'habitude de faire. Voici ce dont il s'agit. Vous savez que ma spécialité est le lancement d'affaires industrielles et particulièrement d'affaires minières. Ainsi je vais lancer en Bourse, d'ici quelques semaines, une affaire très importante, dont vous avez peut-être entendu parler, la mine de Huescar, en Espagne. Pour mener à bien ces affaires, il me faut d'énormes capitaux. J'en ai beaucoup à ma disposition ; je désirerais en avoir davantage. J'ai pensé que vous seriez peut-être heureux de m'en confier ; je vous garantis que je ne tarderais pas à doubler vos revenus. Notre ami Doreuil a pensé que ma proposition avait chance de vous séduire et c'est pourquoi je me permets de vous la faire ainsi sans préparation.

RENÉ

Mon Dieu, monsieur, je vous remercie d'avoir pensé à moi. Mais je vous répondrai avec la même franchise. J'ai résolu de ne jamais aventurer dans aucune spéculation d'aucun ordre la fortune que j'ai et qui m'assure l'indépendance. Je n'ai pas de besoins de luxe et je ne désire pas avoir plus. Par contre, j'ai un absolu besoin de liberté et je désire ne jamais avoir moins. Je n'ai aucun goût pour les affaires ; je n'aime que ma tranquillité et les soucis m'effraient. Je vous prie donc de m'excuser si je ne profite pas de vos offres amicales, dont je vous sais d'ailleurs le plus grand gré.

GERMAIN

Je comprends parfaitement vos raisons et je me ferais scrupule de leur rien opposer. Je m'incline donc. Mais permettez-moi de vous pressentir sur un autre point. Est-ce que votre père ne serait pas heureux de s'intéresser à des affaires de ce genre ? Quand on est un industriel de l'envergure de M. Dangenne et qu'on dispose de ses capitaux, on peut soulever le monde des affaires. S'il acceptait de collaborer avec moi, les usines métallurgiques de Plagny lui forgeraient en quelques années une royauté véritable. Que ne ferions-nous pas à nous deux ? J'ai pensé que par votre intermédiaire...

RENÉ, riant.

Vraiment, vous n'avez pas de chance avec moi, cher monsieur Sabrier. Sur ce point encore, je suis forcé de vous décevoir. Présenté par moi ! Mais il n'en faudrait pas davantage pour que vous soyez à tout jamais perdu dans l'esprit de mon père. Pour mon père, je suis un propre à rien (il exagère, quoiqu'en fait je ne sois pas propre à grand'chose). D'abord, j'ai eu une aventure sentimentale violente (ça, c'est du grec pour papa ; il n'a jamais compris). Ensuite, j'ai refusé d'entrer dans son affaire ; j'ai donc refusé de gagner des millions (ça, c'est du turc pour papa ; il ne comprendra jamais). Je me contente d'une vie modeste, oisive (oisive ! Pensez donc ! il enrage), intelligente, je crois, ornée de livres, d'amitiés, de divertissements d'art. Papa ne me le pardonnera jamais et, soyez franc, vous lui donnez raison.

GERMAIN, riant.

Ma foi, presque.

RENÉ, riant.

Vous voyez bien. Si demain je vous recommandais

un homme d'affaires... vous vous méfieriez, n'est-ce pas ?

GERMAIN, riant.

Peut-être.

RENÉ

Tenez-vous toujours à ce que je vous présente ?

GERMAIN

Non, merci. Je préfère attendre une occasion meilleure. — Quel dommage tout de même ! Si votre père savait ce qu'il va manquer !

RENÉ, riant.

C'est bien fait ! Ça lui apprendra à n'avoir pas confiance en moi.

GERMAIN

Excusez-moi de vous avoir si longtemps ennuyé de choses qui vous assomment... maintenant que je vous connais, je n'y reviendrai plus. Je vous rends à vos amis.

DOREUIL, revenant, bas.

Eh bien ?

GERMAIN, même jeu.

Il a refusé sur toute la ligne.

DOREUIL, même jeu

Tant pis.

GERMAIN

Mais non, tant mieux tout de même ! ça m'aurait peut être coupé la veine, animal !

Il remonte vivement.

SCÈNE X

RENÉ, HÉLÈNE, DOREUIL, PUIS SAVERGNE, Mme SAVERGNE, RUMILLES

HÉLÈNE

C'était donc si grave que ça qu'il a fallu m'éloigner ?

RENÉ

Plus grave que ça ! En tout cas, ce n'était pas pour les petites filles.

HÉLÈNE

Dites donc, vous !

DOREUIL

Comment trouves-tu Sabrier ?

RENÉ

Très bien... dans son genre... mais son genre n'est pas le mien. Je crois qu'il plairait beaucoup au papa Dangenne.

Ils remontent à droite, pour redescendre après le départ des Savergne. Descendent de gauche : Savergne, Mme Savergne et Rumilles.

Mme SAVERGNE

Venez, les chansonniers vont donner.

RUMILLES

Ma foi, je vais vous demander la permission d'y couper. J'ai fait le tour de la chanson. Rosse, macabre ou vache, elle n'a plus rien à m'apprendre. J'en connais tous les secrets... D'ailleurs, je suis attendu à cinq heures et demie au journal ; je file à l'anglaise.

SAVERGNE

Cinq heures et demie? Vous n'y serez jamais... il est cinq heures.

RUMILLES

J'y serai... Du Vésinet à Paris, dix-sept kilomètres à peine... Et nous faisons du 40 à l'heure, comme les grands garçons... Au revoir, chère madame!

SAVERGNE

Au revoir! (Il se retourne vers un autre invité.)

Mme SAVERGNE, à mi-voix.

Lâcheur!

RUMILLES

Dites: victime du devoir!

Mme SAVERGNE, même jeu.

Gâcheur!

RUMILLES

Plaît il?

Mme SAVERGNE

Si vous croyez que je vais m'amuser, vous parti!

RUMILLES, à part.

Tiens! tiens! (Haut.) Non, vrai?

Mme SAVERGNE

Si vous étiez bien gentil... ou seulement si vous aviez du flair, vous ne partiriez pas.

RUMILLES, à part.

Oh! mais... (Haut.) Je ne demande pas mieux que d'avoir du flair.

Mme SAVERGNE

Vous dîneriez avec nous et vous nous ramèneriez dans votre auto.

RUMILLES

Excellente idée !

Mme SAVERGNE

C'est vous qui conduisez ?

RUMILLES

Cette question !

Mme SAVERGNE

La politesse vous fait un devoir de m'offrir la place qui est à votre gauche, sur le devant.

RUMILLES

La politesse et... Vous êtes délicieuse.

Mme SAVERGNE

Enfin, vous vous en apercevez.

RUMILLES

Non, mais j'ose enfin vous le dire. Nous n'avons pas été seuls depuis dix minutes.

SAVERGNE, redescendant.

Eh bien, vous n'êtes pas encore parti ?

RUMILLES

J'ai réfléchi. C'est vous qui aviez raison. Je ne pourrai jamais être au journal à cinq heures et demie.

SAVERGNE

Parbleu !

RUMILLES

La route est détestable.

SAVERGNE

D'abord. Et puis, du quarante à l'heure, mon petit ça n'a jamais fait du vingt à la demi-heure.

RUMILLES

Très judicieux. Dites donc, Savergne, vous devez savoir où est le téléphone. Il faut au moins que je prévienne.

SAVERGNE

Venez.

Mme SAVERGNE

Monsieur Rumilles, vous nous ferez l'amitié de dîner à notre table, n'est-ce pas ?

RUMILLES

Très volontiers, chère madame.

SAVERGNE, riant.

Hum ! s'il fait aussi du quarante à l'heure en mangeant, c'est très dangereux.

RUMILLES

Ne craignez rien, je frénerai — le frein à pédales, le plus sûr.

Il fait le geste de pédaler. Mme Savergne et lui échangent un sourire significatif.

Mme SAVERGNE

Dites donc, vous avez vu la petite Sabrier avec Doreuil ! Quelle horreur, hein !

RUMILLES

Dégoûtant !

Mme SAVERGNE

Et vous qui la défendiez, tout à l'heure !

RUMILLES

Pour faire le malin ! Maintenant...

Mme SAVERGNE

Chut ! la voici !

SCÈNE XI

ANTOINETTE, MARCELLE CANDES,
Mme SAVERGNE, RUMILLES

Mme SAVERGNE, *abordant Antoinette.*

Elle est ravissante, votre fête, ma chère amie, sincèrement ravissante.

ANTOINETTE

Vous êtes gentille.

Mme SAVERGNE

Et le beau temps ! Vous trouvez le moyen d'avoir un soleil radieux et il a plu trois jours sur quatre, cette semaine.

ANTOINETTE

Nous avons eu l'habileté de vous choisir le quatrième.

Mme SAVERGNE

Toujours la veine, votre veine ! Elle commence à devenir légendaire, la veine de Sabrier.

ANTOINETTE

Justement ! les légendes, c'est bien fragile !

Mme SAVERGNE

Oh ! avec Sabrier, pas de danger ! De plus fort en plus fort. C'est le Nicolet de la Bourse... Il doit avoir

un talisman. (Elle rit en regardant Rumilles.) Nous en parlions encore tout à l'heure, M. Rumilles et moi.

ANTOINETTE, à Rumilles.

Vraiment ?

Mme SAVERGNE

N'est-ce pas, monsieur Rumilles ?

RUMILLES, gêné.

C'est-à-dire...

Mme SAVERGNE, avec intention.

A propos... vous devriez bien me présenter votre ami Doreuil.

ANTOINETTE

Mais très volontiers... Tout à l'heure.

Mme SAVERGNE

J'ai l'intention de donner une fête costumée le mois prochain, à Villennes, et je voudrais qu'il fût des nôtres. Vous en serez aussi, n'est-ce pas ?

ANTOINETTE

Nous, certainement. Mais, le mois prochain, Doreuil sera à la mer avec sa sœur.

Mme SAVERGNE

Quel dommage ! J'aurais été si heureuse de vous avoir ensemble ! M. Rumilles me disait encore à l'instant que vous l'aimiez beaucoup ! Enfin nous nous rattraperons cet hiver... c'est entendu ?

ANTOINETTE

Comment donc !

Mme SAVERGNE

Ah ! dites-moi... et M. Jamagne ? Il me serait agréable aussi de vous réunir.

ANTOINETTE, ironie légère.

Vraiment ! Eh bien, demandez à mon mari de vous le présenter. Celui-là n'est pas de mes amis.

Mme SAVERGNE

Ah ! je croyais... Vous permettez que je conduise M. Rumilles au téléphone. Figurez-vous, il voulait s'évader à l'anglaise. Je l'ai retenu de force en votre nom... Il va prévenir au journal...

ANTOINETTE

Vous êtes un amour.

Mme SAVERGNE, à Rumilles.

Venez-vous !

ANTOINETTE, prenant légèrement Rumilles à part.

Rumilles! Avant que la poule ait gloussé trois fois... allez! je ne vous en veux pas... Elle est plus tentante que trente deniers!

Mme SAVERGNE, à mi-voix.

Qu'est-ce qu'elle vous a dit?

RUMILLES

Elle m'a dit... que je vous adore...

Mme SAVERGNE

Voulez-vous bien?... Alors, elle est jalouse?

RUMILLES

Tiens! (Ils sortent.)

SCÈNE XII

ANTOINETTE, MARCELLE CANDES

ANTOINETTE

Eh bien, ma chère Marcelle, c'est presque tous les hommes, ce pauvre Rumilles. Je l'ai toujours connu; il y a des gens comme cela qu'on a toujours connus! D'où sortent-ils? Qu'est-ce qu'ils ont à faire dans votre vie?... On n'en sait rien, on n'en saura jamais rien. Mais ils y sont... ils y tiennent une place, une petite place, une place tout de même. Ce Rumilles! il venait chez maman dans le temps, aussi loin que je me rappelle; il m'a vue toute jeune fille. Nous avons souvent causé ensemble. Il n'est pas bête. Ce n'est pas non plus un mauvais garçon; je crois même qu'il serait heureux, à l'occasion, de me rendre un petit service, un service qui ne lui demanderait pas un grand effort. Enfin, il m'aime bien; mais oui, il m'aime bien. Il m'aime certainement mieux que cette petite Savergne... dont il m'a dit vingt fois des choses plus que dures. Eh bien, elle lui a fait des avances aujourd'hui, probablement pour la première fois; il n'en a pas fallu davantage pour que ce lâche Rumilles l'ait laissée me calomnier sans oser protester... Tant qu'il n'aura pas couché avec elle, mon Dieu oui, disons le mot brutalement, puisque c'est brutal, il sera de son avis... mais, par exemple, après!... Et Rumilles, c'est presque tous les hommes!

MARCELLE

Qu'est-ce que cela te fait, ma chère Antoinette? Pourquoi prends-tu la chose si à cœur? Ce monsieur n'est pas de tes amis?

ANTOINETTE

Non, certes! Mais il est toujours pénible de constater

combien on est envié, jalousé, méconnu. On ne leur demande pas de tendresse, pourtant, mais simplement un peu de justice. Je n'aurais jamais cru que ce fût si difficile à obtenir.

MARCELLE

Difficile? non! Impossible! Ils sont bien plus près de t'adorer que d'être justes pour toi! Il leur faudrait tout un travail auquel ils ne sont pas habitués. Connaître les gens... pense donc! il leur est si commode de juger sur les apparences... si commode et si fructueux... Car c'est d'un bon rapport de médisance, les apparences... Ainsi... tiens... ton ami Doreuil...

ANTOINETTE

Oui, tu l'as entendue, la chérie! et comme elle serait heureuse de jouer à la bonne hôtesse avec moi! Pour peu que je le désire, elle m'invitera Doreuil, Jamagne, toute la terre — tout ce qu'il y a de masculin sur la terre, cela va sans dire. — Elle est prête à transformer pour moi sa maison en maison de rendez-vous. Si cela n'efface pas tout à fait ceux qu'elle y donne, du moins ça les mettrait en bonne compagnie. Nous serions complices; nous ferions partie du même bateau, du même bateau de fleurs. Charmante perspective! Ah! Marcelle, que je t'envie de vivre à l'écart, cinq mois de l'année à Dieppe, le reste du temps, presque à la campagne, à Passy, entre un mari qui t'aime et deux bambins délicieux! Tu ne connais pas ton bonheur.

MARCELLE

Oh! si, mais toi, tu t'exagères ton malheur.

ANTOINETTE

Non, Marcelle, je ne me crois pas malheureuse; je n'ai pas le ridicule de jouer à la femme incomprise. J'aime bien mon mari, quoique nous n'ayons guère

d'intimité et que nous nous voyions peu... (baissant la voix) et je l'aimerais assez, si j'en avais eu un enfant.

MARCELLE

Oui. Je te comprends, ma chérie.

ANTOINETTE

Alors, comme je suis très courageuse et que j'ai horreur des femmes romanesques qui passent leur vie à en souhaiter une autre, j'ai accepté mon existence comme un grand devoir simple et je m'en acquitte de mon mieux. Mes seules joies à moi sont quelques bonnes amitiés déjà anciennes, comme celle de Doreuil que l'on me reproche.

MARCELLE

C'est tout... vraiment ?

ANTOINETTE, très fortement.

Je te le jure... S'il y avait jamais eu autre chose entre nous, ma vie tout entière aurait été changée. Je veux dire, comprends-moi bien, que le jour même où j'aurais été assez faible ou assez amoureuse pour me donner à un autre homme, j'aurais quitté cette maison. Je m'en serais évadée. Jamais je n'aurais consenti à vivre, entre deux hommes, une existence de mensonge, de trahison, dans la terreur continue d'être surprise, dégoûtée de mon mari, honteuse de moi, plus honteuse peut-être de mon amant. Non, vois-tu, la vie de la petite Savergne et de vingt autres qui m'entourent, jamais. Il m'aurait fallu, pour la supporter, un courage que je ne me suis jamais senti. Heureusement, j'ai eu, tu le sais, une maman qui était une vraie femme, qui m'a élevée elle-même et m'a forcée très jeune à regarder la vie en face. Elle m'a appris sa façon à elle d'être honnête. Elle consiste simplement à avoir le courage d'être soi-même au grand jour et à ne pas plus renier ses senti-

ments que ses amis. Si donc, j'avais aimé un autre homme au point de me donner à lui, je me serais reprise aussitôt à Germain ; je serais devenue publiquement la maîtresse de cet homme, mais j'aurais aussi publiquement cessé d'appartenir à mon mari. Et cela, autant pour mon amant que pour mon mari et plus encore pour moi que pour tous les deux. Voilà la vérité vraie sur moi, ma chère Marcelle ; tout ce que tu as pu entendre dire sur mon compte est pure calomnie. Je n'ai jamais eu d'amant, pas plus Doreuil qu'aucun autre. La preuve, c'est que je suis ici, et que je porte toujours le nom de Sabrier. Ne m'en demande pas d'autre ; tu me connais assez, j'espère, pour savoir que celle-là suffit, n'est-ce pas ? (Marcelle l'embrasse.) Merci !

MARCELLE

Quel malheur que tu n'aimes plus Germain ! Tu serais parfaitement heureuse !

ANTOINETTE

Mais je ne l'ai jamais aimé davantage. J'ai toujours eu pour lui et j'ai encore une solide affection. Nous sommes des associés qui ont confiance l'un dans l'autre et c'est déjà beaucoup. Ce n'est pas assez pour moi qui n'ai pas la joie et la diversion d'un travail grisant, qui suis seule de longues heures, de longues journées... Va, j'accepte très bien de n'avoir pas connu une vie plus riche d'aventures ou d'amour ; je n'ai jamais rêvé de choses extraordinaires ; mais je ne me consolerai jamais de n'avoir pas eu le bonheur si simple qui t'est donné, qui est donné à tant de femmes... un enfant...

MARCELLE

Allons, Antoinette... un peu d'énergie... ne te laisse pas aller ainsi... on vient.

ANTOINETTE

Ne crains rien. Je te l'ai dit : je suis courageuse.

Entrée vive d'Hélène et de René.

SCÈNE XIII

ANTOINETTE, MARCELLE, RENÉ, HÉLÈNE DOREUIL, au fond dans un groupe.

HÉLÈNE, à René.

Vraiment ? Vous croyez ? Eh bien, non, mon petit René, vous n'en serez pas quitte à si bon compte. Pour le moment, je vous permets de vous reposer. Mais ce soir ! (A Antoinette.) N'est-ce pas qu'on dansera encore après le dîner ?

ANTOINETTE

Mais certainement, s'il y a des amateurs.

HÉLÈNE

Il y en aura.

RENÉ

Je n'en doute pas.

ANTOINETTE

Oh ! pas un bal ! une sauterie... Les tziganes vous pâmeront autant de valses que vous voudrez.

HÉLÈNE, à René.

Ainsi... c'est entendu... je vous confisque... M. Dangenne fait le modeste, mais c'est le meilleur valseur de l'époque, tout simplement.

RENÉ

Tout simplement... Et dire que l'on pourrait vous croire !

HÉLÈNE

On aurait raison. (A Antoinette.) Vous danserez aussi, n'est-ce pas ? Si ! si ! il faut que vous donniez le bon exemple. (A René.) Eh bien, qu'est-ce que vous attendez pour inviter Mme Sabrier? Ça ne se fait sans doute pas dans les pays dont vous revenez ? (A Antoinette.) Excusez-le, c'est un canaque; il n'a plus le moindre usage du monde.

ANTOINETTE, riant.

Tant mieux ! M. Dangenne a parfaitement raison de ne pas m'avoir invitée s'il n'en sentait pas le désir. Il est tout excusé.

HÉLÈNE

Oui, c'est cela. Encouragez-le.

ANTOINETTE

A faire ce qui lui plaît et à ne pas s'imposer de corvées inutiles, certainement. La conduite de M. Dangenne a toute ma sympathie.

HÉLÈNE

Oh !

RENÉ

Ne vous mettez pas en colère, Hélène ! Vous êtes deux fois moins jolie, quand vous n'êtes plus tout sourire. Mme Sabrier m'autorise à lui demander une valse; elle me l'accorde pour vous faire plaisir et nous sommes tous très contents.

ANTOINETTE

Mais certainement. Oh ! Hélène ! Hélène ! Ce que nous devenons enfant gâtée ?

RENÉ

A qui la faute ? A cet excellent Gaston qui ne se

doute pas de ce qu'est l'éducation d'une jeune fille. Il a assumé là une responsabilité...

ANTOINETTE

Effroyable ! Il devrait la surveiller avec la sollicitude d'un père et voyez...

RENÉ

Il la surveille avec la maladresse d'un mari.

ANTOINETTE, riant.

D'un vieux mari.

HÉLÈNE

Non, mais continuez donc. C'est votre meilleur ami à tous les deux, je crois.

ANTOINETTE

Bien entendu...

RENÉ

Il faut bien qu'il serve à quelque chose.

HÉLÈNE, à Doreuil.

Oh ! mais, tu sais, on te « chine ».

DOREUIL, se retournant.

On me quoi ?

HÉLÈNE

On te chine, on te bêche, on jette des pierres dans ton jardin.

DOREUIL

Ça m'est égal. Mon jardin est si mal entretenu !

HÉLÈNE

Et voilà. Eh bien, continuez, mais vous continuerez sans moi. J'aime mieux retourner danser.

DOREUIL, jouant la sévérité.

Cette fois, je m'y oppose; tu finirais par attraper du mal. D'ailleurs, je ne veux pas non plus que tu restes en place. Tu as trop chaud. Ça ne serait pas prudent. Promène-toi.

HÉLÈNE

Me promener! toute seule! jamais de la vie!

MARCELLE

Eh bien, avec moi, si vous voulez, ma chère Hélène. Il y a longtemps que nous n'avons pas bavardé ensemble.

HÉLÈNE

Avec vous, très volontiers. (Elles remontent.)

DOREUIL, la suivant des yeux.

Et on me blaguera encore! Mais c'est à dire que j'étais né gouvernante. (Il remonte vers un groupe d'invités.)

SCÈNE XIV

ANTOINETTE, RENÉ

ANTOINETTE

Quelle enfant!

RENÉ

Elle n'a pas changé... elle était la même il y a... il y a longtemps.

ANTOINETTE

Vous l'avez connue toute petite?

RENÉ

Elle devait avoir huit à neuf ans. J'étais déjà un

grand garçon de vingt ans. Mais je passais des heures à la regarder jouer sur la plage avec ses petites amies... Elle était volontaire et capricieuse. Il fallait toujour que les autres lui cèdent; elle leur imposait ses jeux D'ailleurs, la minute d'après, c'était elle qui n'en voulait plus et qui en exigeait d'autres. Je l'avais surnommée : « Son petit caractère ».

ANTOINETTE

Elle n'est plus tout à fait aussi despotique, heureusement.

RENÉ

Oh ! presque. C'est maintenant ce pauvre Gaston qui est obligé de faire ses trente-six volontés.

ANTOINETTE

Mettons qu'il en fait vingt-quatre. Les douze autres, ce pourrait bien être vous, cher monsieur Dangenne.

RENÉ

Oh ! mais moi, je la vois si peu. Cela ne tire pas à conséquence.

ANTOINETTE

Croyez-vous ?

RENÉ

Je l'espère du moins.

ANTOINETTE

Ce n'est pas sûr... Me permettez-vous, bien que je vous connaisse à peine, d'être très indiscrète, indiscrète comme une vieille amie ?...

RENÉ

Je vous en prie.

ANTOINETTE

La tendre amitié que je porte à Doreuil et à sa sœur m'y autorise. Je ne serais pas éloignée de penser qu'Hélène, à son insu d'ailleurs, j'en suis convaincue, a pour vous un sentiment plus profond que vous ne croyez.

RENÉ

Vous parlez sérieusement, madame ?

ANTOINETTE

Très sérieusement. Observez-la, vous verrez !

RENÉ

Ce serait dommage.

ANTOINETTE

Pourquoi ?

RENÉ

Parce que... parce que je serais désolé de lui être la cause d'un chagrin, même léger... J'ai pour elle une vive amitié, mais je la vois toujours la petite fille d'autrefois et je ne la verrai jamais autrement. Hélène est une charmante gamine; elle sera toujours pour moi une gamine, jamais une femme.

ANTOINETTE

Alors, croyez-moi, soyez prudent. Vous m'excusez de me permettre de vous donner un conseil de cette nature.

RENÉ

Je vous en suis très reconnaissant. Au fond, on devrait toujours être très prudent avec les jeunes filles. On ne sait jamais ce qu'elles s'imaginent. Elles ont tant d'imagination ! Et puis, ce sont des êtres si bizarres, et un homme qui a un peu vécu est si loin d'elles !

ANTOINETTE

Personne ne peut deviner dans une jeune fille la femme qu'elle pourra être,... tandis que, dans un jeune homme, il y a déjà tout entier l'homme qu'il sera.

RENÉ

C'est la raison pour laquelle tant de ménages sont malheureux.

ANTOINETTE

Hélas ! oui. On va toujours un peu à l'aventure.

RENÉ

Et l'aventure ne réussit pas toujours.

ANTOINETTE

Presque jamais. (Un léger silence.)

RENÉ

Si Doreuil était sage, il marierait bientôt Hélène. Notre ami est un ami incomparable ; ce n'est peut-être pas le modèle des tuteurs.

ANTOINETTE

Je crains que non. Mais ce n'est pas une raison pour donner Hélène au premier venu. Le remède pourrait être pire que le mal. Si ma supposition est fondée, Hélène éconduira tous les jeunes gens qu'on lui présentera, et ni vous ni moi ne pourrons l'en blâmer.

RENÉ

Si votre supposition est fondée ! J'espère toujours qu'elle ne l'est pas.

ANTOINETTE

Tenez ! de temps à autre, jetez un coup d'œil à droite. Vous verrez le regard qu'Hélène lance de notre côté.

Elle est jalouse, inconsciemment. Elle m'en veut de vous garder si longtemps. Nous l'inquiétons.

RENÉ, *examinant Hélène à la dérobée.*

Par exemple !

ANTOINETTE

Prenez garde ! Elle va s'apercevoir que vous la surveillez. Avez-vous remarqué ?

RENÉ

Oui.

ANTOINETTE

Eh bien ?

RENÉ

Ce n'est peut-être que de la curiosité.

ANTOINETTE, *gravement.*

Allez ! Je m'y connais. C'est de la curiosité qui souffre.

RENÉ, *la regardant avec émotion.*

Vous avez peut-être raison.

ANTOINETTE

J'ai raison. — Pourquoi souriez-vous ?

RENÉ

Un souvenir ! Tout à l'heure, à cette même place, Hélène m'a interrogé, questionné... à votre sujet.

ANTOINETTE, *surprise.*

A mon sujet ?

RENÉ

Oui. Elle tenait beaucoup à savoir l'impression que vous aviez faite sur moi.

ANTOINETTE

Vous voyez ! Elle redoutait qu'elle ne fût bonne ! Pauvre petite ! Comme si je pouvais lutter avec ses vingt ans !

RENÉ, vivement.

Ne dites pas cela !

ANTOINETTE, très simplement.

Pourquoi ? Je le pense.

RENÉ

Je suis certain que vous le pensez, mais je suis certain aussi que vous avez tort de le penser.

ANTOINETTE

Non. Je connais ma vie. Je sais quel est mon pouvoir de séduction. Ne protestez pas par politesse, vous ne me convaincriez pas.

RENÉ, plus ému.

Ce n'était pas seulement par politesse que je protestais. (Un silence.)

ANTOINETTE, un peu gênée.

Et si je vous demandais ce que vous avez répondu à Hélène, vous n'hésiteriez pas à me dire la vérité ?

RENÉ

Je vous la dirais en toute franchise et en toute confusion.

ANTOINETTE, un peu gênée.

Ah ! il paraît que l'impression n'était pas à mon avantage. (Un silence.)

RENÉ

C'est trop dire. L'impression n'était pas, voilà tout. Je vous avais aperçue un instant ; cela ne m'avait pas

suffi, je l'avoue ingénument, pour vous apprécier... je n'ai jamais su deviner.

ANTOINETTE

Et maintenant ?

RENÉ, presque à lui-même.

Maintenant ? Je sais pourquoi je ne voulais pas venir ici aujourd'hui.

ANTOINETTE, avec émotion.

Ah ! (Un temps.) (Presque douloureusement.) Il ne faut pas chercher à me plaire.

RENÉ

Pourquoi ?

ANTOINETTE

Je vous en prie.

RENÉ

Pardonnez-moi. J'ai sans doute été maladroit.

ANTOINETTE, vivement.

Non. C'est moi qui ne suis pas heureuse. Ce n'est pas cela que je voulais dire... c'est... je ne sais plus ce que je voulais dire... Je pense qu'il ne faut pas inquiéter Hélène davantage. Revenons, voulez-vous ?

RENÉ

Un moment encore... Vous savez quelle a été ma vie jusqu'à ce jour. Je suis très seul aujourd'hui... Je vous assure que vous seriez généreuse en me permettant d'espérer que votre amitié...

ANTOINETTE

Oh ! mon amitié !...

RENÉ

J'en ai besoin comme d'un secours.

ANTOINETTE

Je crois que je vous la donnerai... Et maintenant, il faut que je vous renvoie... On revient.

RENÉ

Merci.

ANTOINETTE

Ne me remerciez pas. J'ai peut-être autant besoin de votre amitié que vous de la mienne.

RENÉ, à mi-voix.

Malgré Doreuil ?

ANTOINETTE, plus bas encore.

Malgré.

A ce moment, Jamagne passe avec deux femmes. Antoinette le voit l'évite et se joint à un autre groupe.

VOIX DE FEMMES

Ah çà, vous vous cachiez ! Vous avez disparu ! Où étiez-vous donc ?

DOREUIL, à René.

Qu'est-ce que tu as donc fait à cette pauvre Hélène ? Elle est furieuse contre toi.

RENÉ

Je ne m'en doute pas. Toujours « son petit caractère ! » Je vais me traîner à ses genoux.

DOREUIL

Tu feras bien.

A ce moment, René aperçoit Jamagne accoté contre un arbre.

RENÉ

Dis-moi donc. Tu connais cet individu qui dévisage de la sorte Mme Sabrier ?

DOREUIL

Oui.

RENÉ

Ah ! Et qui est-ce ?

DOREUIL

Oh ! ça ne te dira rien, à toi ! C'est Jamagne

RENÉ, se répétant le nom

Jamagne ! En effet.

Ils remontent.

RIDEAU

ACTE II

Un salon-hall dans l'intérieur de la villa Sabrier. On est à la fin de septembre. Dans l'angle de gauche, bow-window avec divan bas. Baie au fond, à droite, donnant sur l'antichambre. A droite, premier plan, porte conduisant aux appartements d'Antoinette. A gauche, second plan, baie donnant sur le perron qui descend au jardin. Petit secrétaire à gauche. Grande table avec sièges et canapé. Piano. Grand canapé-divan devant le piano. Paravent au fond.

Au lever du rideau, Antoinette seule devant le secrétaire de gauche déchire des lettres. Puis elle se lève et descend vivement à la porte de droite.

ANTOINETTE, appelant.

Fanny ! (Réfléchissant.) Je suis folle ! Je l'ai envoyée en course. (Elle remonte au moment où Louis entre.) Qu'est-ce que c'est ?

LOUIS

C'est Mme Savergne. Madame reçoit-elle ?

ANTOINETTE, avec humeur.

Ah ! (Se reprenant.) Mais certainement. Faites entrer.

SCÈNE PREMIÈRE

ANTOINETTE, Mme SAVERGNE, PUIS FANNY

Mme SAVERGNE, entrant en coup de vent.

Je ne vous dérange pas ?

ANTOINETTE

Vous plaisantez !

Mme SAVERGNE

Je viens vous dire bonjour en passant et en même temps vous faire mes adieux. Nous quittons Villennes dans trois jours.

ANTOINETTE

Déjà !

Mme SAVERGNE

On n'y tient plus ! Brrr ! Quel automne ! Mais ça va être l'hiver tout de suite. Et nous sommes à peine à la fin de septembre. Dans le temps, on pouvait rester à la campagne jusqu'au 15 octobre. Maintenant on en est réduit à de pauvres petits étés de rien du tout. L'été s'en va, comme le reste. (Elle s'assied.) Et vous, quand rentrez-vous ?

ANTOINETTE

Bientôt aussi.

Mme SAVERGNE

Comment va M. Sabrier ?

ANTOINETTE

Très bien, je vous remercie.

Mme SAVERGNE

Toujours très occupé ?

ANTOINETTE

Plus que jamais. Il est à Londres pour le moment.

Mme SAVERGNE

Ah ! Et quand revient-il ?

ANTOINETTE

Demain probablement.

Mme SAVERGNE

Il est sans doute allé là-bas pour sa grande affaire ?

ANTOINETTE

Sans doute. Mais, vous savez, mon mari ne me fait pas ses confidences.

Mme SAVERGNE

Et vous pouvez supporter cela ?

ANTOINETTE

Il faut bien.

Mme SAVERGNE

Oh ! moi, je ne pourrais pas vivre avec un monsieur qui ne me dirait pas de quoi il retourne. Je sais tout ce que fait mon époux. Il ne manquerait plus que cela ! Que diable ! on est marié ou on ne l'est pas.

ANTOINETTE, nuance d'ironie.

Et vous l'êtes.

Mme SAVERGNE

Voulez-vous parier que je suis plus renseignée que vous sur vos propres affaires ?

ANTOINETTE

C'est bien possible.

Mme SAVERGNE

C'est honteux !

ANTOINETTE

Je ne suis pas curieuse.

Mme SAVERGNE

Ce n'est pas une raison. Eh bien, vous pouvez vous attendre à des surprises... agréables. Un de ces ma-

tins, vous vous réveillerez plusieurs fois millionnaire. M. Sabrier est en train de faire de vous une des reines de Paris.

ANTOINETTE

Ah !

Mme SAVERGNE

C'est tout. Ça ne vous transporte pas ? ça ne vous ravit pas ?

ANTOINETTE

Mon Dieu, non ! Notre époque n'est plus aux reines.

Mme SAVERGNE

C'est ce que prétend cet affreux socialiste de Rumilles.

ANTOINETTE

Il va bien, cet abominable Rumilles ?

Mme SAVERGNE, indifférence jouée.

Je pense. Oh ! nous ne le voyons pas souvent. Voilà une huitaine qu'il n'est pas venu à la maison.

ANTOINETTE

Tiens ! tiens ! Est-ce qu'il se rangerait ?

Mme SAVERGNE

C'est un garçon bizarre.

ANTOINETTE

C'est plutôt un garçon capricieux.

Mme SAVERGNE, vivement.

Ah ! vous savez quelque chose ?

ANTOINETTE

Rien... rien... je parle d'après mon expérience per-

sonnelle. Il n'est pas revenu ici depuis le mois de juillet, depuis cette fête... vous savez ?

Mme SAVERGNE

Tiens ! et pourquoi ?

ANTOINETTE, tout doucement.

Je vous le demande.

Fanny paraît à la porte du fond.

FANNY, à mi-voix.

Madame !

ANTOINETTE, sursautant.

Qu'est-ce que c'est ? Ah ! Fanny !... Vous permettez ?

Mme SAVERGNE

Comment donc ! (Elle se lève, va à la grande baie et regarde le jardin. Antoinette, nerveuse, donne quelques ordres à Fanny à voix basse, tout en observant Mme Savergne. Quand celle-ci se retourne, Antoinette congédie Fanny.) Ça ne vous attriste pas, vous, la campagne, à cette époque ?

ANTOINETTE

Au contraire. Je l'aime beaucoup en ce moment.

Mme SAVERGNE

Parce que vous avez des amis fidèles qui viennent vous voir presque tous les jours... les Doreuil, M. Dangenne... A propos, il paraît que c'est un charmant garçon, ce petit Dangenne ?

ANTOINETTE

Charmant, en effet.

Mme SAVERGNE

Il avait la réputation d'un sauvage. Il ne la méritait donc pas ?

ANTOINETTE

Mais si.

Mme SAVERGNE

Alors, vous l'avez civilisé. Mes compliments.

ANTOINETTE

Il n'aime pas le monde. C'est son droit.

Mme SAVERGNE

Sans doute. D'autant plus qu'on peut fort bien détester le monde et ne pas détester... les femmes du monde.

ANTOINETTE, souriant.

Les femmes du monde, c'est beaucoup.

Mme SAVERGNE

Pas toutes, évidemment.

ANTOINETTE, souriant.

Ah ! vous m'aviez fait peur.

Mme SAVERGNE

On prétend qu'il est maintenant de vos grands amis.

ANTOINETTE

C'est vrai.

Mme SAVERGNE

Si vite ?

ANTOINETTE

Tous les avancements ne se font pas à l'ancienneté.

Mme SAVERGNE, ironique.

Il y a le choix.

ANTOINETTE, très simple.

Heureusement !

Mme SAVERGNE

Le coup de foudre, alors ?

ANTOINETTE

Le coup de foudre de l'amitié, je l'avoue.

Mme SAVERGNE

Ne m'en veuillez pas de ma franchise, mais je n'y crois pas à ce coup de foudre-là.

ANTOINETTE

Tant pis pour vous... Cependant il me semble que Rumilles...

Mme SAVERGNE, *vivement.*

Pardon ! il n'a jamais été mon ami.

ANTOINETTE

Ah ! bah.

Mme SAVERGNE

Il est « notre » ami, l'ami de mon mari et le mien en même temps. C'est bien différent.

ANTOINETTE

Oh ! oui.

LOUIS, *annonçant.*

Madame Candes.

Mme SAVERGNE

Parfait ! Je me sauve... J'avais des remords de vous laisser seule.

ANTOINETTE

Vous êtes trop gentille. Voyons, vous prendrez bien une tasse de thé avec nous ?

Mme SAVERGNE

Non, sérieusement, je vous remercie.

SCÈNE II

LES MÊMES, MARCELLE

ANTOINETTE

Bonjour, ma chérie. (Présentant.) Madame Candes, Madame Savergne. (Mme Savergne et Marcelle Candes se saluent.) Restez donc encore un moment. Vous n'êtes pas pressée.

Mme SAVERGNE

Si ! je n'ai que le temps de prendre le train de trois heures dix et je ne veux pas le manquer.

ANTOINETTE

Vous êtes attendue à Paris ?

Mme SAVERGNE

Oui... un rendez-vous... avec ma corsetière.

ANTOINETTE, souriant.

Alors, dépêchez-vous, il ne faut pas lui manquer de parole... elle serait capable de vous faire une scène, votre corsetière. Au revoir !

Mme SAVERGNE

A Paris... à bientôt.

ANTOINETTE, elle sonne.

A bientôt.

Mme SAVERGNE, saluant Marcelle.

Madame !

MARCELLE, saluant.

Madame ! (Louis ouvre la porte. Antoinette accompagne Mme Savergne jusque dans la coulisse et redescend vivement vers Marcelle.)

SCÈNE III

ANTOINETTE, MARCELLE

ANTOINETTE

Ouf ! Bénie soit la corsetière qui nous en débarrasse. Rumilles a fait bien des métiers... mais je ne m'attendais pas à le voir finir dans les corsets... Tu es gentille, ma chérie, d'être accourue à mon premier appel. Merci.

MARCELLE

Tu plaisantes ! Je serais venue exprès de Dieppe au reçu d'une lettre comme celle que tu m'as envoyée... mais rassure-toi, je devais venir à Paris dans trois jours pour le mariage de Lucie Leroy... J'ai simplement devancé mon arrivée de quarante-huit heures... Et maintenant qu'y a-t-il ?

ANTOINETTE

Je vais sans doute te faire beaucoup de peine... et je ne voudrais pas que tu aies de la peine ; je suis si heureuse !

MARCELLE

Tu es heureuse et ton bonheur va me causer du chagrin ?

ANTOINETTE

J'en ai peur... mais si tu es mon amie... vraiment...

MARCELLE

Tu en doutes ?

ANTOINETTE

Oh ! non, puisque je t'ai fait venir pour te dire ce

que je n'aurais pu dire à personne d'autre que toi... donc si tu es mon amie vraiment, tu seras aussi l'amie de ma joie et tu ne l'assombriras d'aucun reproche.

MARCELLE

Je t'en prie... parle... je suis impatiente...

ANTOINETTE

Voilà. Ma chère Marcelle, depuis que je ne t'ai vue, il s'est passé un grand événement dans ma vie, un événement qui va la changer tout entière. J'aime et je suis aimée.

MARCELLE

Antoinette !

ANTOINETTE

Vois-tu, il ne pouvait pas m'arriver de bonheur plus grand ; je me sens comme transfigurée ; j'ai en moi une âme toute neuve. C'est une Antoinette inconnue qui te parle, qui t'aime, qui te serre les mains entre ses mains fébriles ; c'est toute une jeunesse, la jeunesse que je n'avais pas eue, qui vient de fleurir en moi, soudainement. Ça a été subit, imprévu, délicieux. Dire que j'aurais pu mourir sans avoir connu ces émotions-là ! Non, ne m'interromps pas, laisse-moi te dire. J'ai tant de choses à te dire !... Elles m'étouffaient... J'avais besoin de les confier, d'en partager la douceur et l'enchantement avec quelqu'un qui m'aimât... et tu es là, et c'est toi qui m'écoutes... Quel bonheur ! Tu te souviens, je ne croyais plus que cela m'arriverait. J'étais toute résignée à ma vie et j'acceptais courageusement ma triste existence fastueuse... quand... le même jour, ce même jour où nous avions longuement causé dans ce jardin au milieu de cette foule d'indifférents. . Il était là, et je ne m'en doutais pas ! Rien ne m'avait fait pressentir une pareille rencontre. Il était là, tout près, à deux pas de moi et j'aurais pu passer à

côté de lui sans même tourner la tête et peut-être que jamais je ne l'aurais connu. Oh ! vois-tu, à cette pensée-là... Mais maintenant que nous avons eu le bonheur inouï de nous rencontrer, nous ne nous séparerons plus. Nous ne le pourrions pas. Ce serait au-dessus de nos forces.

MARCELLE

Que veux-tu dire ? Qu'y a-t-il donc entre vous ?

ANTOINETTE

Rien encore. Tant que j'étais ici, il ne pouvait rien y avoir entre nous. J'appartenais toujours à un autre. Heureusement, je n'ai plus longtemps à demeurer dans cette maison ; je n'aurais pas répondu de moi. Marcelle, c'est pour te faire part de cette grande et grave décision que je t'ai mandée. Ce soir, je disparaîtrai pour jamais ; j'aurai rompu tous les liens qui m'attachent à mon mari ; je recommencerai mon existence avec l'homme de mon choix ; je vais enfin aimer la vie.

MARCELLE

Ce soir ?

ANTOINETTE

Tout à l'heure. Le voyage de Germain à Londres nous offre une occasion exceptionnelle. Nous serions fous de ne pas la saisir. D'ailleurs, il vaut mieux en finir tout de suite.

MARCELLE

Tu es sûre de lui ?

ANTOINETTE

Comme je le suis de moi. Je l'aime.

MARCELLE

Voyons ! Pourquoi ne pas attendre le retour de ton

mari, lui avouer tout et lui redemander la liberté? Toi qui es droite et honnête, comment peux-tu consentir à cette fuite clandestine qui semble un désaveu de la passion qui t'entraîne? Tu n'agirais pas autrement si tu en avais honte.

ANTOINETTE

Oh! ne dis pas cela, ma chère Marcelle. Je suis si fière au contraire de cet amour qui ennoblit ma vie. Si je me cache, c'est que j'y suis forcée: n'en accuse que le mariage qui me contraint à ruser. J'appartiens à Germain, comprends-tu, je lui appartiens et il m'aime. C'est tout dire. Il a le droit de me garder: il le peut, même par la force. Je serais folle d'attendre de lui ma liberté; jamais il ne me la rendra. En outre, il est violent et je dois tout craindre.

MARCELLE, *gravement.*

Lorsque ton mari va revenir de Londres et qu'il trouvera la maison vide, vide de la seule présence humaine qu'il ait jamais aimée, as-tu imaginé son affolement, son désespoir?

ANTOINETTE

Oui.

MARCELLE

Et tu as pu en supporter l'idée?

ANTOINETTE

J'ai pensé à mon désespoir, si je devais continuer de vivre avec lui. Et puis, le coup sera violent, sans doute; mais Germain a son métier qu'il aime passionnément, qui l'absorbera et détournera vite ses pensées de mon souvenir..., tandis que nous, nous n'avons que nous.

MARCELLE

Alors, ma chérie, sois heureuse.

ANTOINETTE

Je le serai. Je le serai tellement que, si tu m'aimes, tu ne pourras jamais m'en vouloir de ce que je fais aujourd'hui.

MARCELLE

Je t'aime et je ne te juge pas.

ANTOINETTE

Il est trois heures et demie. Nous devons partir à six heures, à la nuit. A la porte du parc, nous trouverons son automobile qui nous conduira au Havre, où Fanny me rejoindra. De là, nous nous embarquerons pour l'Amérique. Nos places sont retenues à bord de la *Savoie*, qui part demain soir. Après-demain, nous serons en pleine mer et en pleine liberté.

MARCELLE, très émue.

Ainsi, c'est peut-être la dernière fois que je te vois, ma chère Antoinette.

ANTOINETTE

Tu n'auras pas de chagrin. Je ne veux pas que tu aies du chagrin ! Il ne faut pas. Je suis si joyeuse de partir.

MARCELLE

Et de me quitter! Vois-tu, j'ai le sentiment de t'avoir perdue. Pour moi, c'est un peu comme si tu venais de mourir.

ANTOINETTE

Veux-tu bien être raisonnable! Si je t'écoutais, je serais moins heureuse de m'enfuir et il ne faut pas que je sois moins heureuse. Il ne le faut pas, vois-tu!...

MARCELLE

Et... ton ami Doreuil?

ANTOINETTE

Ah!

MARCELLE

Il sait?

ANTOINETTE

Non, je n'ai pas encore osé lui dire. Il vient ici tous les jours; je voulais le préparer à ce qui va se passer, je n'en ai pas eu le courage. Celui-là me donnait toutes ses pensées, tout son cœur. Et j'en avais de la joie... avant. Autrefois, il m'aidait à supporter ma vie. Il en était toute la douceur. Et il va falloir lui annoncer que tout cela ne compte plus, qu'il n'est plus rien pour moi. C'est affreux. J'ai peur de voir soudain dans ses yeux une telle détresse! Pauvre Doreuil!

Marcelle tend les bras à Antoinette, qui s'y précipite. Étreinte très émue.

MARCELLE

Tu m'as parlé de lui, tu ne m'as parlé que de lui. Tu ne m'as même pas dit son nom.

ANTOINETTE

Comment! tu ne l'as pas deviné? René, René Dangenne, ce jeune homme qui était avec Hélène et Doreuil, près de nous, quand nous causions là, dans le jardin... Tu ne te souviens pas?

MARCELLE

Si! si! je me rappelle.

ANTOINETTE

Il a un visage sérieux et doux, une expression de regard qu'on n'oublie pas... Tu te rappelles maintenant...

MARCELLE

Oui, je crois...

ANTOINETTE

Et je suis sûr qu'il te plaît.

LOUIS, annonçant.

Monsieur et Mademoiselle Doreuil.

ANTOINETTE

Hélène ! Écoute, tu vas me rendre le service, tout à l'heure, d'emmener Hélène. Il faut que je sois seule quelques instants avec Doreuil... il le faut... je dois lui parler. J'ai une grande tendresse pour lui. (Elle remonte.)

MARCELLE, à part.

Un peu d'amour !...

SCÈNE IV

Les mêmes, HÉLÈNE, DOREUIL

ANTOINETTE

Voilà une bonne surprise, Hélène. Vous ne m'avez pas gâtée ces temps derniers.

HÉLÈNE, fermée.

C'est vrai, je n'ai pas été gentille avec vous. Pardonnez-moi. Mais je n'ai été gentille avec personne ; c'est mon excuse.

ANTOINETTE

Et pourquoi ?

HÉLÈNE

Je ne sais pas. (Pendant ces quelques répliques, Doreuil a salué Marcelle. — A Marcelle.) Bonjour, madame, je suis bien contente de vous voir.

MARCELLE

Moi aussi, ma chère Hélène. Cela m'arrive si rarement. Je serais heureuse de causer un peu avec vous.

HÉLÈNE

Eh bien, voulez-vous que nous laissions Antoinette et mon frère se faire leurs confidences ? Cela leur fera plaisir et nous donnera tout loisir de parler. Comprenez-vous cela ? Voilà des gens qui se voient tous les jours et ils ont encore des choses à se dire. C'est stupéfiant !

MARCELLE

Mais non. Ils se répètent toujours les mêmes choses ; seulement, comme ils sont ravis de se voir et d'être ensemble, parce qu'ils s'aiment beaucoup, ils ne se lassent pas de les répéter.

HÉLÈNE

Je les envie.

MARCELLE

Attendez. Ils se feront peut-être encore plus souffrir qu'ils ne se sont donné de joie. On marche, n'est-ce pas ? Par ce beau temps sec et un peu froid, ce sera délicieux.

HÉLÈNE

Très volontiers.

Elles sortent par le perron.

SCÈNE V

ANTOINETTE, DOREUIL

ANTOINETTE

Hélène m'en veut ?

DOREUIL

Oui.

ANTOINETTE

Pourquoi ?

DOREUIL

Elle ne veut rien dire.

ANTOINETTE

Je crois le savoir.

DOREUIL

Moi aussi.

ANTOINETTE

A cause de M. Dangenne ?

DOREUIL

Oui.

ANTOINETTE

Que s'imagine-t-elle donc ?

DOREUIL

Sans doute qu'il vous aime. Elle a dû apprendre qu'il venait vous voir tous les jours, qu'une grande intimité était née entre vous... Elle en souffre, la pauvre petite ; elle est jalouse et elle est trop fière pour l'avouer. Ce que je vous dis là, ce n'est pas ce qu'elle m'a confié — elle ne m'a fait aucune confidence — c'est ce que j'ai deviné.

ANTOINETTE

Cela me fait beaucoup de peine d'être pour elle la cause d'un chagrin.

DOREUIL

Ce n'est pas votre faute. Il y a longtemps que je pressentais ce qui arrive. Je voyais, sans pouvoir l'empêcher, qu'Hélène s'éprenait de René et je voyais aussi que René n'avait et n'aurait jamais pour elle que de l'amitié. Elle est si ombrageuse qu'elle ne m'a pas laissé la mettre en garde contre elle-même.

ANTOINETTE

Cependant, il est venu la voir, ces temps derniers.

DOREUIL

Oui, quelquefois. Il y a trois mois, il venait souvent.

ANTOINETTE

Et... ils ne se sont pas expliqués ?

DOREUIL

Non... René n'a sans doute pas voulu et Hélène n'a pas pu.

ANTOINETTE

Pauvre petite Hélène !

DOREUIL

Elle sera longue à guérir... Je la crois atteinte profondément.

ANTOINETTE

Elle est toute jeune, heureusement. A cet âge-là, les blessures du cœur se cicatrisent vite.

DOREUIL

On le dit. Je souhaite que ce soit vrai.

ANTOINETTE

Et vous, qu'avez-vous pensé de mon amitié pour M. Dangenne... sincèrement ?

DOREUIL

J'ai pensé que vous étiez faits pour vous connaître, pour vous comprendre et que cela était tout naturel, tout simple.

ANTOINETTE

Vous n'en avez conçu aucune jalousie ?

DOREUIL

Si... mais j'ai fait mon possible pour ne pas oublier que René et vous étiez mes amis.

ANTOINETTE

C'est tout ?

DOREUIL

Non. Je me suis dit aussi que, si grande quelle fût, l'amitié de René pour vous ne pouvait pas être plus forte que la mienne et qu'en aucun cas elle ne pourrait la remplacer.

ANTOINETTE

C'est vrai. Et pourquoi ne m'avez-vous jamais parlé de tout cela ?

DOREUIL

C'était à vous de m'en parler la première.

ANTOINETTE

Écoutez, mon vieil ami, je vais vous dire toute la vérité, je vous la dois. Il n'y a jamais rien eu pour vous de secret dans mon cœur. Vous étiez et vous êtes resté mon seul, mon unique ami. J'ai pour M. Dangenne un sentiment qui n'est pas de l'amitié, qui n'a jamais été et ne sera jamais de l'amitié.

DOREUIL, avec émotion.

Je le sais. Vous l'aimez.

ANTOINETTE

Comment pouvez-vous le savoir ? Nous n'en avons jamais parlé ensemble.

DOREUIL

Justement.

ANTOINETTE, après une hésitation.

Et... vous ne m'en voulez pas ?

DOREUIL

J'en souffre... c'est déjà bien assez.

ANTOINETTE

Mon ami !...

DOREUIL

Allons ! soyez courageuse ! Dites-moi tout ce que vous avez à me dire... que ce soit fini !

ANTOINETTE

Tout ce que j'ai à vous dire ?... Qu'attendez-vous donc ?

DOREUIL

Il y a dix ans que je vous aime, dix ans que vous êtes tout pour moi, que je m'applique à vous connaître, que je passe mon temps à penser à vous... Eh bien, quand je suis entré ici tout à l'heure, j'ai eu l'impression qu'une chose grave planait dans l'atmosphère autour de vous. Quand je vous ai regardée, j'en ai eu la certitude. (Antoinette, très énervée depuis le début de la scène, se met à sangloter nerveusement dans son mouchoir.) Qu'avez-vous ?

ANTOINETTE

Il faut que vous me pardonniez le gros..., l'immense chagrin que je vais vous faire..., mon ami...

DOREUIL, montrant le plafond.

J'entends. C'est bien votre chambre, n'est-ce pas, au-dessus ? (Antoinette sans répondre fait un signe de tête affirmatif.) Vous partez ? (Même jeu d'Antoinette.) Avec lui ? (Idem.) Pour toujours ? (Idem.) Ah ! vous partez ! Vous l'aimez au point de briser deux existences, celle de Germain et la mienne. Car vous savez bien que je ne vivais que pour vous, pour les quelques heures d'intimité chaleureuse et tendre que, chaque jour, vous me réserviez. J'avais accepté de n'avoir que cela de vous, mais je l'avais. C'était à moi. Voici que vous me reprenez cette pauvre petite part de vous-même pour la donner, avec tout le reste, à un autre. Vous vous en allez... pour jamais... Antoinette ! Vous !... Quelle misère !...

Je sais, c'est votre droit. Mais j'aurais été à votre place, je n'aurais jamais agi ainsi.

ANTOINETTE, bouleversée

Mon cher ami, ne me faites pas de reproches. Je sens trop combien je les mérite. Soyez généreux. Épargnez-moi. Oui, vous avez raison. Je me conduis mal, très mal envers vous. Je vous sacrifie, vous, l'ami de toujours, à une passion toute neuve, toute récente, mais si violente qu'elle m'excuserait, qu'elle suffirait à m'excuser... si vous saviez.:. si vous pouviez savoir... vous rendre compte... Je l'adore... Oui ! je dis là des paroles qui vous font du mal, qui vous blessent. C'est vraiment abominable de ne pouvoir se justifier qu'en aggravant un chagrin. Mais, dites-vous bien, mon cher, mon très cher ami, que je n'ai pas voulu ce qui arrive, que je n'en suis pas responsable, que j'ai lutté autant que j'ai pu contre ma propre faiblesse et qu'en cette

heure décisive, enivrante et cruelle, vous êtes mon seul regret, mon seul remords.

DOREUIL, *agité.*

Que m'importe ! vous partez... je vous perds ; je ne vois pas, je n'entends pas autre chose. Je vous perds et pour jamais. Qu'est-ce que je vais devenir maintenant ? Dites ? Sans vous ? Où aller ? Que faire ? Que devenir ? A quoi me rattacher ? D'où attendre un jour, une heure, une pauvre heure de joie ? Vous me laissez dans la désolation, dans la solitude, dans le deuil dont on ne guérit pas. Vous partie, il ne me reste rien, rien, rien !

ANTOINETTE, *timidement.*

Hélène !

DOREUIL, *durement.*

Vous savez bien qu'elle ne saurait me suffire. Et puis, que pourrai-je pour elle désormais? Son chagrin à côté du mien n'est qu'un chagrin d'enfant. Ce n'est pas comme le mien un désespoir sans issue. Elle a toute une vie devant elle pour se refaire du bonheur ! Moi !...

ANTOINETTE, *douloureusement.*

Pardon.

DOREUIL, *sourdement.*

Je ne vous pardonne pas.

ANTOINETTE

Doreuil !

DOREUIL, *violemment.*

Je ne vous pardonnerai jamais.

ANTOINETTE

J'aime mieux cela. Je préfère votre colère à votre douleur.

DOREUIL

Ma colère ? Vous ne voyez donc pas que ma colère n'est que de la douleur qui crie plus fort pour être mieux entendue. Ah ! si ma colère pouvait vous retenir !

ANTOINETTE

Ne l'espérez pas !

DOREUIL, violent.

Je n'ai pas dit que je l'espérais. Je sais trop que du jour où Dangenne est entré ici, je n'avais, moi, plus rien à y faire.

ANTOINETTE

Vous me calomniez.

DOREUIL

L'homme qui est assez naïf pour croire à l'amitié d'une femme mérite d'aussi dures leçons. Comme si un ami pour une femme était jamais autre chose qu'un pis-aller : il fait l'intérim entre deux amants, voilà tout !

ANTOINETTE

Vous m'insultez maintenant.

DOREUIL

Je savais qu'il en allait ainsi pour presque toutes les femmes. Mais vous, naturellement, vous, je croyais que vous n'étiez pas comme les autres.

ANTOINETTE, s'animant.

N'est-ce pas ? Vous aviez passé un marché tacite avec moi ? Vous m'aviez donné votre amour, — malgré vous, reconnaissez-le, et malgré moi, car je n'avais rien fait pour cela, — et, en échange, je vous devais ma vie. Votre amitié que je croyais, moi, naïve aussi,

plus naïve que vous, allez, votre amitié que je croyais désintéressée, ne l'était pas. Donnant donnant. Vous vous disiez : Antoinette n'aime pas son mari, elle est à moi plus qu'à n'importe quel autre homme et en voilà pour jamais. J'ai le malheur ou le bonheur d'aimer ! je suis indélicate et malhonnête vis-à-vis de vous ; je vous vole une chose que vous aviez achetée ; je romps, sans vous avoir consulté, le marché qui nous liait. Tant pis pour vous, mon pauvre Doreuil ; tant pis pour moi aussi, qui avais en vous une telle confiance que je serais venue à vous demain, dans deux ans ou dans dix, toujours la même, toujours sûre de trouver auprès de vous un refuge et une protection. Allez, vous n'êtes pas, vous n'êtes plus, vous n'avez jamais été mon ami. (Un silence.) Qu'auriez-vous donc fait à ma place ?

DOREUIL

Je ne sais. Je suis sûr seulement que je ne serais pas parti.

ANTOINETTE

Vous auriez mieux aimé me voir rester et qu'il devînt mon amant ?

DOREUIL, sourdement.

Au moins, je ne vous aurais pas perdue.

ANTOINETTE

Vous m'auriez détestée,... ce qui eût été bien plus lamentable. Et puis, que voulez-vous, mon pauvre ami, chacun a sa nature, bonne ou mauvaise. Eh bien, moi, je n'aurais pas pu. Je n'aurais pas pu vivre ici entre trois hommes, donnant à chacun d'eux, à l'heure convenue, ce qu'il était en droit d'attendre ou d'exiger de moi ! Cette existence de mensonge aurait fini dans la haine réciproque et je serais devenue méchante pour avoir fait de vous mon complice, à moins... à moins

que votre jalousie exaspérée n'eût d'abord fait de vous un délateur. Est-ce cela que vous auriez voulu ? Dites ! Vous ne répondez pas. Vous comprenez peut-être enfin que la décision que j'ai prise était la seule que je devais prendre. Vous n'auriez pas dû me forcer à vous expliquer ces choses. Vous auriez dû les sentir. Vous avez été assez longtemps mon ami pour cela.

Un silence.

DOREUIL, la voix étranglée.

Quand partez-vous ?

ANTOINETTE

Ce soir.

DOREUIL

Puis-je savoir où vous allez ?

ANTOINETTE, après une hésitation.

Non.

DOREUIL, douloureusement.

Vous vous méfiez de moi ?

ANTOINETTE

Je n'ai plus confiance en vous.

DOREUIL, très atteint.

Vous êtes cruelle.

ANTOINETTE, avec une tristesse infinie.

Vous m'avez gâté toute ma joie.

DOREUIL

Ce n'est pas ma faute. Je vous en demande pardon. (Un temps.) Adieu, Antoinette !

ANTOINETTE, lointaine.

Adieu.

DOREUIL

Je n'ose pas vous dire : au revoir. (Elle ne répond pas.) Ne nous quittons pas ainsi, vous voyez bien que je suis désespéré. (Elle lui tend les mains qu'il prend et presse avec effusion.) Dites que je vous reverrai.

ANTOINETTE

Je ferai l'impossible pour vous revoir.

DOREUIL

D'abord, vous me donnerez de vos nouvelles... quelquefois.

ANTOINETTE

Toutes les fois que je pourrai.

DOREUIL

Promettez-moi enfin que, si vous avez jamais besoin d'un refuge, d'une protection...

ANTOINETTE

C'est à vous que je les demanderai, je vous le jure.

DOREUIL

Merci. Je souhaite que vous ayez avec lui tout le bonheur que je n'ai pas pu vous donner.

Ils se regardent très émus.

LOUIS, annonçant.

Monsieur Dangenne.

Ils essaient de dominer leur motion

SCÈNE VI

LES MÊMES, RENÉ

René, sans mot dire, s'approche d'Antoinette et lui baise la main. Puis il se dirige vers Doreuil.

RENÉ, tendant la main à Doreuil.

Bonjour, Gaston.

DOREUIL, après un moment d'hésitation, lui prend la main.

Bonjour, René.

RENÉ

Comment va Hélène ?

DOREUIL

Elle est ici : tu la verras tout à l'heure.

RENÉ

Ah ! (S'approchant d'Antoinette.) Comment êtes-vous ?

ANTOINETTE

Un peu nerveuse. Mais ce n'est rien, ça passera. (Fanny paraît à la porte.) Excusez-moi, je reviens tout de suite.

SCÈNE VII

RENÉ, DOREUIL

RENÉ, après un silence.

Tu sais tout ?

DOREUIL

Oui.

RENÉ

Nous faisons bien, je te jure. Et puis, ça ne pouvait

plus durer. Je suis fou d'elle ! Tant pis ! Il arrivera ce qu'il arrivera.

DOREUIL

Il n'arrivera rien que d'heureux... pour vous.

RENÉ

C'est vrai. — Et toi ?

DOREUIL

Oh ! moi !

RENÉ

Cela s'est produit à notre insu, si violemment. Quand je pense qu'il y a trois mois à peine... C'est incroyable et affolant !

DOREUIL

Tu n'as pas à t'excuser vis-à-vis de moi. Je n'étais rien pour elle.

RENÉ

Tu étais son ami le plus cher.

DOREUIL

J'avais bien dit, je n'étais rien pour elle.

RENÉ

Comment vous quittez-vous ?

DOREUIL

Elle me quitte ; moi, je m'arrache à elle. C'est atroce !

RENÉ

Ne sois pas dur pour nous ; ne nous accable pas. Ce ne serait pas juste, je te le jure.

DOREUIL

Le bonheur ne vous suffit pas ! Il vous faut encore de la justice ! Je t'en prie, ne dis plus rien.

René remonte et s'assied dans un fauteuil à droite. Doreuil reste debout près de la table. Un grand silence. On entend des voix au dehors. Entrent Marcelle, puis Hélène.

SCÈNE VIII

RENÉ, DOREUIL, HÉLÈNE, MARCELLE

Hélène, apercevant René, tressaille. René salue Marcelle.

DOREUIL, présentant avec effort.

Mon ami, M. Dangenne.

RENÉ, saluant.

Madame... (S'approchant d'Hélène.) Bonjour, Hélène. (Un temps.) Pourquoi ne me répondez-vous pas ? (Un temps.) Que vous ai-je fait ?

HÉLÈNE

Rien. — (Elle s'approche de Doreuil.) Allons-nous-en.

DOREUIL

Dans un moment.

HÉLÈNE à Marcelle.

Vous partirez avec nous, vous voulez bien ?

MARCELLE

Mais certainement, ma petite Hélène. Où donc est Antoinette ?

DOREUIL

Sa femme de chambre est venue l'appeler. Elle va revenir dans un instant.

Silence général très gêné.

HÉLÈNE, très émue.

Quelle heure est-il ?

DOREUIL

Cinq heures moins vingt.

HÉLÈNE

Si nous voulons prendre le train de cinq heures... Il est temps.

MARCELLE

Je vais faire prévenir Antoinette.

Elle sonne et dit un mot à Louis.

RENÉ, s'aprochant d'Hélène.

Hélène... vous ne voulez pas que je vous parle ? Vous me boudez comme une enfant. Je suis sûr que si nous causions ensemble quelques moments...

HÉLÈNE, sèchement.

Quelques moments ! Merci.

RENÉ

Mais aussi longtemps que vous voudrez. Je suis très chagriné de votre attitude. Elle est incompréhensible et injustifiée.

HÉLÈNE

Qu'est-ce que cela peut bien vous faire ?

RENÉ

De la peine, ma chère petite amie d'autrefois. Je sens que c'est fini entre nous. Vous êtes butée ; vous ne céderez pas. Toujours « son petit caractère » ! Et nous aurons gâché des souvenirs d'enfance délicieux.

HÉLÈNE, durement.

C'est possible. Tant pis ! Et maintenant, laissez-moi, je vous en supplie.

RENÉ, remontant.

Adieu, Hélène !

HÉLÈNE, bas à Marcelle qui est redescendue près d'elle.

Je voudrais pouvoir le battre, je le déteste !

MARCELLE

Ma pauvre enfant ! (A ce moment entre Antoinette.) Nous partons, ma chérie !

ANTOINETTE

Ah ! — pourquoi si tôt ?

MARCELLE

Nous devons rentrer à Paris par le train de cinq heures. (Elle l'embrasse très étroitement en lui disant à l'oreille.) Ne m'oublie pas tout de même.

ANTOINETTE, très triste.

Je ne suis pas une ingrate ! (Marcelle remonte après avoir salué René qui se tient à gauche, près de la table. Hélène se laisse embrasser par Antoinette.) Au revoir, ma petite Hélène !

HÉLÈNE, évasivement.

Au revoir, madame.

Elle remonte et rejoint Marcelle. Doreuil descend vers Antoinette sans mot dire, lui serre la main et la regarde longuement. Puis il rompt brusquement l'étreinte et sort à la suite des deux femmes sans regarder René. Antoinette le suit un long temps du regard, et quand elle se retourne vers René, elle a les yeux pleins de larmes. Il se précipite et lui prend les mains très tendrement.

ANTOINETTE

Quel adieu !

SCÈNE IX

ANTOINETTE, RENÉ

RENÉ

Vous avez du chagrin ?

ANTOINETTE

C'est toute ma vie passée qui s'en va, tout ce que j'ai aimé jusqu'à ce jour... Et j'ai beaucoup de joie aussi... maintenant, je vous ai tout sacrifié.

RENÉ

Je le sais... mais je suis sûr de vous aimer assez pour vous faire oublier que ce fut un sacrifice.

ANTOINETTE, *amoureusement.*

J'aime mieux m'en souvenir, car je ne le regrette pas.

RENÉ

Vous avez vu comme ils sont partis, Hélène et Gaston, mes seuls amis jusqu'au jour où je vous ai connue ! Ils n'ont même pas tourné la tête de mon côté. Hélène ignorait ce qui se passe ; et puis elle ne m'aime pas en ce moment, ou elle m'aime mal, enfin, elle croyait avoir des raisons de m'en vouloir, mais lui... pas un regard... et nous ne nous verrons peut-être jamais plus !

ANTOINETTE

Il faut l'excuser, c'est le plus atteint.

RENÉ

Je devine tout ce que vous lui prenez en vous donnant à moi, mon amie adorée. Non, vous ne saurez jamais tout ce qu'il entre de reconnaissance dans le sentiment « unique » que je vous ai voué. J'ai vu avec

un peu de mélancolie, mais presque sans tristesse, s'éloigner les amitiés anciennes. C'est que vous êtes tout pour moi désormais, toute l'amitié et tout l'amour, et tout ce qui n'est pas vous ne compte pas. Je vous aime passionnément, exclusivement. Si je n'avais pas pu vous avoir, si vous n'aviez pas consenti à devenir ma femme, — car vous allez être ma femme, — je vous jure qu'à l'heure présente je serais mort !

ANTOINETTE, avec passion.

Ne dis pas cela, va, tu m'aimes moins que je ne t'aime. Je t'ai attendu toute ma vie... Tu représentes pour moi tout le bonheur que je n'ai pas eu, tout le bonheur que je puis avoir encore. Toi aussi, tu es tout pour moi ; tu vas tout me remplacer ; je n'aurai rien perdu. Tu seras pour moi tout ce que j'ai eu déjà et tout ce que je n'ai pas eu encore : le mari que je quitte, l'ami que j'abandonne, l'amant dont je rêvais, l'enfant dont je désespérais... Mon chéri... Mon chéri... je t'aime à la folie. Toi, tu serais mort si tu ne m'avais pas eue ; moi, je suis capable de mourir de la joie de t'avoir, mon cher, cher, cher René. (Elle l'embrasse longuement sur les yeux, puis éperdument sur la bouche. — Se reprenant.) Je suis folle. Voyons ! Ne soyons pas comme des enfants, incapables d'attendre l'heure de leur joie. Pas d'impatience imprudente. Ne compromettons pas tout un avenir de bonheur. Voyons ! (Elle se lève et va au perron.) Le jour commence à baisser. Dans une demi-heure, il fera nuit ; dans une demi-heure, nous serons libres, c'est-à-dire l'un à l'autre et pour la vie. Tu es prêt à t'en aller d'ici peut-être pour jamais ?

RENÉ

Voilà quinze jours que toutes mes affaires sont en ordre et que je puis partir.

ANTOINETTE

Tu n'as rien dit à ton père ?

RENÉ

Rien. A personne. La moindre imprudence...

ANTOINETTE

Jusqu'à ce jour, j'ai gardé le même silence. Ce n'est qu'aujourd'hui, tout à l'heure, que j'ai dit la vérité à Marcelle et à Doreuil. Je la leur devais.

RENÉ

Vous avez bien fait, ma chérie.

ANTOINETTE

Je suis sûre d'eux.

RENÉ

Et surtout demain nous serons loin.

ANTOINETTE

Ici, toutes mes précautions sont prises. J'emmène Fanny qui m'est dévouée et qui, d'ailleurs, ignore ce qui se passe. Elle croit, sans doute, que je vais au-devant de mon mari. Elle va partir tout à l'heure pour le Havre, où elle m'attendra. Mais il ne faut pas qu'on nous voie partir d'ici ensemble. Tu vas sortir seul le premier par la grille et tu iras m'attendre à la petite porte du parc. Je t'y rejoindrai dans un quart d'heure, le temps de donner à Fanny les instructions nécessaires. De la sorte, nous n'avons à craindre aucune surprise immédiate et demain, comme tu le disais, mon chéri, demain nous serons loin. (*Elle remonte vers le bow-window et jette un coup d'œil sur le parc.*) Il est temps. (*Se penchant vers lui.*) Vite ! (*Ils s'embrassent passionnément.*) A tout de suite et à toujours ! (*Elle allume l'électricité et sonne. — A Louis qui entre.*) Reconduisez M. Dangenne et envoyez-moi Fanny. (*René salue et sort. Un moment après, Fanny paraît.*)

SCÈNE X

ANTOINETTE, FANNY

ANTOINETTE

Vous êtes prête, Fanny ?

FANNY

Oui, madame.

ANTOINETTE

Vous prendrez avec vous la grande valise. Elle n'est pas trop lourde. Vous pouvez la porter jusqu'à la gare?

FANNY

Oui, madame.

ANTOINETTE

Bien. Je garderai avec moi le sac à main. Avant de vous en aller, descendez-moi donc ici mon chapeau, mon manteau, mes gants.

FANNY

Bien, madame.

ANTOINETTE

Nous allons au Havre, mais nous ne partirons pas par le même train. Vous prendrez, vous, l'express de sept heures. Vous arriverez à onze heures un quart. Vous descendrez à Frascati et m'y retiendrez un appartement. (*Elle lui tend de l'argent.*) Tenez.

FANNY

Merci, madame. Quand dois-je attendre madame ?

ANTOINETTE

Tard dans la nuit... ou demain dans la matinée. Mais

ne veillez pas. Je vous ferai demander si j'ai besoin de vous. Vous allez partir tout de suite pour Paris par le train de six heures. Vous n'avez que le temps. — Ah! vous ignorez où je vous emmène. Nous partons en voyage... mais vous ne savez pas où nous allons... pour personne! J'ai confiance en vous et je compte sur votre discrétion.

FANNY

Madame doit savoir combien je lui suis dévouée.

ANTOINETTE

Je le sais, Fanny, mais je tiens à vous avertir sérieusement, parce qu'il s'agit de choses sérieuses, très sérieuses... Maintenant, descendez-moi ce que je vous ai demandé et partez. (Fanny sort. Antoinette, seule, va s'asseoir contre la porte du hall et regarde au dehors. Il fait nuit noire. Rentre Fanny avec les effets.) C'est bien, merci. Vous serez à Paris à six heures et demie. L'express est à sept heures. Rappelez-vous : hôtel Frascati.

FANNY

Madame peut être tranquille. Au revoir, madame.

ANTOINETTE

Au revoir, Fanny, et bonne route.

FANNY

Bon voyage pareillement, madame.

Elle sort.

Antoinette, seule, met son chapeau, son manteau, jette un coup d'œil circulaire sur le hall, jette un coup d'œil scrutateur sur le jardin, revient, va refermer le piano qui était resté ouvert, pousse deux poufs comme pour s'ouvrir un passage, prend le sac à main, s'arrête un moment, éteint l'électricité et dit : « Enfin ! Elle s'élance et sort par le perron. — A ce moment, elle se heurte à quelqu'un dans l'ombre.

SCÈNE XI

ANTOINETTE, GERMAIN

Antoinette pousse un cri violent.

GERMAIN

N'ayez pas peur, Antoinette, c'est moi, Germain.

ANTOINETTE

Vous, Germain, de retour ! (Elle s'écarte, jette vivement son sac et son manteau derrière le paravent du fond.) Attendez, je vais donner de la lumière. (Elle tourne un bouton électrique, au coin, près de la porte.)

GERMAIN

Vous sortiez ?

ANTOINETTE, ôtant son chapeau.

J'allais faire un tour de jardin. Mais vous, voyons, vite, expliquez-vous, expliquez-moi... ce retour ! — Qu'avez-vous ?

GERMAIN, s'asseyant.

Ce n'est rien ! un moment de faiblesse, bien naturel, allez ! Voilà trois nuits que je ne dors pas, trois jours que je mange à peine... Je suis arrivé à deux heures de Londres... j'ai passé à mon bureau... mais je ne tenais pas en place, il fallait que je vienne ici... tout de suite. Je repars dans un moment ! Je ne rentrerai probablement pas de la nuit. Richard et moi, nous avons à travailler à la banque tard, très tard. Je suis venu entre deux trains vous voir, vous parler, vous dire enfin... Il faut que vous sachiez ; vous avez le droit de savoir la première. Vous êtes ma femme, ma compagne, n'est-ce pas, Antoinette ?

ANTOINETTE

Qu'y a-t-il ?

GERMAIN

Il y a... il y a... voilà! Je croyais que j'allais vous crier la vérité, cela qui m'étouffe depuis huit jours... Et puis, quand je suis là, devant vous qui ne savez rien, qui êtes si loin de vous attendre, je n'ose pas, je n'ose plus... Il me semble que j'ai le devoir de vous épargner... et que ce soit par ma faute, par ma faute à moi, j'en pleurerais!

Il se contient difficilement.

ANTOINETTE, avec angoisse.

Mais qu'y a-t-il ?

GERMAIN

Je ne peux pas... je ne peux pas... ça m'étrangle.

ANTOINETTE

Vous, Germain, dans un pareil état, je ne vous reconnais plus !

GERMAIN

Je ne suis plus moi-même.

ANTOINETTE, avec énergie.

Tant pis. Vous aviez cela pour vous d'être un homme et vous voici comme un enfant.

GERMAIN, se redressant.

C'est vrai, je vous demande pardon. Cette minute de défaillance est la première; ce sera la dernière, je vous jure.

ANTOINETTE

Qu'est-ce qu'il y a ?

GERMAIN

Vous savez, l'énorme, la formidable partie que j'ai engagée sur les mines de Huescar... je vais la perdre.

ANTOINETTE

Ah !

GERMAIN

Et je vais la perdre parce que... (S'énervant et haussant le ton) parce qu'il me manque une somme dérisoire... Une affaire colossale... une affaire sûre...

ANTOINETTE

Contenez-vous, je vous en prie. Je ne puis pas vous voir ainsi... cela m'exaspère. J'ai honte pour vous ; j'ai honte de vous.

GERMAIN

Pardonnez-moi.

ANTOINETTE

Écoutez. Je ne suis pas au courant de vos affaires et je n'en ai jamais rien voulu savoir... mais tout de même je comprendrai facilement ce dont il s'agit... en gros... Expliquez-moi... Comment un homme de votre intelligence, de votre habileté, de votre prévoyance peut-il échouer de la sorte aussi soudainement? Expliquez-moi ; il y a là quelque chose qui me déconcerte.

GERMAIN

Vous allez comprendre. C'est très simple. Mes commanditaires m'avaient autorisé à marcher de l'avant. Aujourd'hui, ils se récusent, m'abandonnent, m'interdisent de toucher au fonds social. Ils étaient avec moi; ils sont contre moi. Du jour au lendemain, ces alliés sont devenus des adversaires, des ennemis, et quels ennemis ! Mais j'avais prévu la possibilité de cette défection et je m'étais assuré en ce cas des concours financiers... Aujourd'hui, presque à la dernière minute, ils se dérobent également. Moi, je ne peux plus rien. J'ai engagé toute notre fortune dans cette affaire. Je ne devais pas être seul. On me laisse seul... Je suis trahi !

ANTOINETTE, *avec un frisson.*

Trahi !

GERMAIN

Je vous jure, je n'ai pas été imprudent en organisant l'affaire ; toutes mes prévisions étaient justes, mes calculs exacts. Il fallait plus de capitaux que je n'en avais, mais ils m'étaient garantis par des promesses formelles. On refuse aujourd'hui de les tenir pour valables. On sait que j'ai une lourde échéance imminente. On m'étrangle.

ANTOINETTE

Mais qui cela ?

GERMAIN

Jamagne !

ANTOINETTE, *à mi-voix.*

Jamagne !

GERMAIN, *éclatant.*

Jamagne ! le misérable ! la crapule ! Jamagne ! me trahir ainsi, sans raison, à la dernière minute, lorsqu'il me sait à bout de ressources ; se dérober de la sorte ; me refuser, sous des prétextes imbéciles, la somme promise, la somme due, la somme nécessaire, les cinq cent mille francs de l'échéance Chartrin, toute la vie, toute l'âme de l'affaire... ; et non seulement je ne pourrai pas payer, non seulement je verrai protester ma signature, car moi seul ai signé, moi seul suis responsable, mais je ne pourrai même pas gagner du temps, même pas obtenir un délai ; car, en même temps, il me discrédite ; il clame la ruine, il sonne le désastre, il organise la déroute. Mais qu'est-ce que je lui ai donc fait à cette brute pour qu'elle s'acharne sur moi de la sorte ? (*Il regarde machinalement Antoinette qui ne bouge pas.*) Nous avons eu une entrevue terrible. Il en est

sorti vivant. Ça m'étonne. Après cela, comme un fou, je suis parti pour Londres. On refusait déjà ici, à la banque Davis, de me faire de nouvelles avances. J'ai voulu voir le directeur général. Je l'ai vu. Le mal était fait. La défection de Jamagne a eu le résultat que ce gredin en espérait. Elle m'a fermé tous les portefeuilles. J'ai été accueilli à Londres comme je venais de l'être à Paris, avec circonspection partout, presque partout avec méfiance. Le directeur général s'est refusé à augmenter mon découvert.

ANTOINETTE

Ah !

GERMAIN, plus bas.

Enfin, tout est contre moi. Il y a eu ces jours derniers, à New-York, à Londres, à Paris, une baisse effrayante sur les mines de cuivre. Je n'ai même pas la suprême ressource de pouvoir vendre la mienne en ce moment.

ANTOINETTE

Alors ?

GERMAIN, plus bas encore

Alors! Si d'ici huit jours je n'ai pas les cinq cent mille francs de Chartrin...

ANTOINETTE

C'est la ruine ?

GERMAIN

Pas seulement.

ANTOINETTE

Quoi donc ?

GERMAIN

La faillite!

ANTOINETTE

Ah?

GERMAIN

Ce n'est pas tout. J'ai engagé dans diverses affaires de grosses sommes qui ne m'appartiennent pas, qui m'avaient été confiées par des clients. Nous faisons tous ça, c'est notre métier même. Le lendemain du jour où j'aurai laissé protester ma signature, toutes ces fractions de commanditaires me réclameront leur commandite... et comme je ne pourrai pas la leur rendre... c'est évidemment que je la leur aurai volée, n'est-ce pas? Vous comprenez? Toute ma richesse, c'était leur confiance et le temps; on tue la confiance, on m'arrache le temps; on ne me laisse qu'une échéance écrasante dont on m'enlève en même temps les moyens de me libérer. Je ne suis plus qu'un escroc quelconque .. Après la faillite, la banqueroute... et frauduleuse, nécessairement. Voilà la situation... Vous voulie la connaître telle qu'elle est; vous la connaissez maintenant tout entière.

ANTOINETTE, avec gravité.

Elle ne m'effraie pas. Je ne crains rien des choses dont je n'ai jamais rien espéré; mais vous, Germain, je me sens une grande pitié pour le vaincu que vous êtes; et puis, cela est si injuste, si immérité et en plus si cruel, après de si grandes, de si soudaines victoires d'intelligence et de si belles espérances, vous êtes si durement éprouvé, mon pauvre ami, que de tout mon cœur je vous plains.

GERMAIN, lui prenant la main qu'il place sur son front.

Oh! Antoinette! laissez! laissez-moi! Vous ne pouvez savoir le bien que vous me faites; vous ne savez pas ce que vous êtes pour moi... je suis renfermé et je garde en moi, pour moi, les choses que je voudrais

dire. Je ne vous ai jamais parlé, parce que, que voulez-vous? moi qui ai toutes les audaces, je suis comme timide devant vous... enfin, vous n'avez jamais su comment je vous aimais, Antoinette... Mes actes seulement, mes actes devaient parler pour moi. Je voulais vous faire une existence fastueuse... Je voulais vous donner je ne sais quelle puissance extraordinaire qui vous eût mystérieusement attachée à moi. C'était toute ma vie, tout mon espoir, tout mon secret! les voilà anéantis! Et cela stupidement, pour une misère. Il y a dans ma défaite quelque chose de mesquin, de piteux qui m'exaspère... tout à l'heure, quand j'ai senti cela, quand j'ai compris que je tombais, d'où je tombais, où je tombais... Ah! si je ne vous avais pas eue!

Il fait un geste significatif.

ANTOINETTE

Vous êtes donc lâche?

GERMAIN

Je viens de l'être pour la première fois. Heureusement, vous me restez! (Antoinette ne répond pas. Gêne très courte.) Il faut que je m'en aille; Richard m'attend.

ANTOINETTE, très fortement.

Vous avez encore huit jours!

GERMAIN

Oui.

ANTOINETTE

Huit jours! On a le temps de refaire une existence! Huit jours! Vous allez lutter?

GERMAIN

Désespérément!

ANTOINETTE

Non, pas désespérément, mais avec tout votre sang-

froid, toute votre intelligence, toute votre lucidité. Il le faut... je le veux.

GERMAIN

C'est bien... Je vous le promets. Je ferai l'impossible. Ah! si j'avais encore confiance en moi!

ANTOINETTE, très énergique.

Regardez-moi, Germain... Vous verrez dans mes regards que, moi, je ne doute pas de vous. Reprenez dans mes yeux cette confiance que vous y avez mise; elle vous appartient. Je vous l'avais conservée pour les jours de détresse; je veux qu'elle vous serve aujourd'hui.

GERMAIN

Antoinette! Ah! vous êtes vraiment la compagne, l'amie... Quoi qu'il arrive désormais, je me sens fort contre la vie... Je vous ai... A demain!

ANTOINETTE, étrange.

C'est cela... à demain... (Après un temps.) Qu'avez-vous?

GERMAIN, comme gêné.

Dites-moi, tout à l'heure, en venant ici, j'ai cru apercevoir M. Dangenne. Est-ce qu'il est encore venu vous voir aujourd'hui?

ANTOINETTE

Oui.

GERMAIN

Il est de vos amis maintenant?

ANTOINETTE

Oui.

GERMAIN

Je le regrette. Il ne me plaît pas. Et puis, je sais qu'on interprète assez mal ses assiduités auprès de

vous. Éloignez-le pendant quelque temps... je vous en prie.

Il fait un pas, s'arrête et écoute.

ANTOINETTE

Qu'avez-vous encore ?

GERMAIN

Taisez-vous. Chut ! C'est étrange... J'ai l'impression que, depuis quelques moments, on nous observe. . qu'il y a quelqu'un dans le jardin... Il m'a même semblé entendre des pas.

ANTOINETTE

Mon pauvre ami ! Faut-il que vous soyez bouleversé... et malheureux !

GERMAIN

C'est vrai... je ne sais plus où j'en suis, ni où je suis. Je deviens fou. A demain, ma chère Antoinette.

Il sort par la porte du fond. Antoinette reste un moment l'oreille tendue, écoute la grille d'entrée se refermer et va à la porte du hall sur le jardin.

ANTOINETTE, à mi-voix.

René !

RENÉ, sortant de l'ombre.

Il est revenu, oui, j'ai vu, j'ai compris pourquoi vous tardiez à me rejoindre ; je mourais d'inquiétude ; mais maintenant, venez, venez vite, ne perdons pas une minute... partons !

ANTOINETTE

Je ne peux plus partir...

RENÉ

Que dites-vous?

ANTOINETTE

Je ne peux plus le quitter maintenant.

RENÉ

Pourquoi?

ANTOINETTE

Il est trop malheureux.

RENÉ, avec colère.

Oh! Antoinette!

ANTOINETTE, vivement.

Je t'expliquerai.

RENÉ, violent.

Sûrement vous m'expliquerez, mais vous n'en aurez pas moins sacrifié notre amour. Vous deviez partir avec moi tout à l'heure et pour jamais, c'était juré. Et vous restez! Oh! Antoinette! c'est mal!

ANTOINETTE

Je t'en supplie, n'aie pas de chagrin. Aie confiance en moi. Je t'aime, je t'aime uniquement, aussi violemment que tu m'aimes!

RENÉ

Si cela était, rien ne vous retiendrait. Vous n'hésiteriez pas à me suivre.

ANTOINETTE

J'y suis toujours décidée, mais plus tard! Comprends donc. Si je pouvais m'enfuir de chez lui quand je le laissais heureux, puissant, riche, maintenant je ne le peux plus; il est trop accablé. Et il m'aime. Je ne puis pas lui porter encore ce coup-là. Ce serait lâche... Il faut que je reste encore avec lui quelque temps. C'est un devoir de pitié.

RENÉ

Allez! vous ne m'aimez pas comme je vous aime.

Aucun devoir ne m'eût arrêté, moi. Par votre faute, voilà notre bonheur à tout jamais perdu. Adieu.

ANTOINETTE, *affolée.*

Ah! non! pas cela, pas cela, je ne veux pas!

RENÉ

Alors, partons!

ANTOINETTE

Je ne peux pas! Il faut que je reste! Il le faut!

RENÉ, *se dégageant.*

Adieu! vous ne me reverrez jamais plus.

ANTOINETTE, *le retenant dans un grand élan*

Non! non! j'en mourrais! — Eh bien, je ne te résiste plus! Je ne veux plus te résister! Je serai à toi quand tu voudras! mon cœur ne peut plus attendre! il t'appelle! il te réclame! Je t'adore! Prends-moi!

Elle tombe défaillante dans ses bras.

RIDEAU

ACTE III

Le cabinet de travail de Germain, à la banque. Ameublement très sobre. Porte au fond, porte à droite. Bibliothèques à gauche et à droite au fond ; grand bureau à gauche. Grand divan Maple, au milieu de la scène, près du bureau. Autre canapé à droite, placé obliquement.

SCÈNE PREMIÈRE

GERMAIN, seul.

Au lever du rideau, la scène est vide. Germain entre par le fond. Il paraît très absorbé. Il enlève son chapeau et son manteau qu'il jette sur, une chaise et va s'asseoir au bureau. Là, il tire des papiers de sa poche, les compulse, en regarde d'autres qui sont disséminés sur le bureau,ouvre un tiroir, déploie une grande carte qu'il considère attentivement et sonne. Entre un garçon de bureau.

GERMAIN

Priez M. Richard de venir me parler.

Le garçon sort. Richard entre un moment après.

SCÈNE II

GERMAIN, RICHARD

RICHARD, avec émotion.

Eh bien ?

GERMAIN, très maître de lui.

Rien.

RICHARD

Gendrion ?

GERMAIN

Il se dérobe comme les autres.

RICHARD

Nom de Dieu !... Pardon, monsieur Sabrier, mais aussi, c'est que... Alors personne n'a voulu vous aider ? Vous n'avez trouvé personne pour vous avancer des fonds sur votre mine de Huescar qui, cependant, constitue une garantie ?

GERMAIN

Personne. Maintenant, on en conteste la valeur. Pour un peu, on en nierait l'existence. Que veux-tu ? On n'a plus confiance en moi. On me fait payer mes victoires d'hier. Je suis vaincu, donc un suspect.

RICHARD

C'est ignoble !

GERMAIN

C'est la vie !

RICHARD, fureur contenue.

Elle est propre ! Et demain il faut payer Chartrin ! Cinq cent mille francs ! où les trouverons-nous ?

Germain hausse les épaules.

GERMAIN

Nous ne les trouverons pas.

RICHARD

Vous avez demandé un délai à Chartrin ?

GERMAIN

Il me l'a refusé. On a trouvé moyen de circonvenir jusqu'à Chartrin !

RICHARD

On... Jamagne ?

GERMAIN, sourdement.

Oui.

RICHARD, avec violence.

Oh ! celui-là ! Si je le tenais ! Vous avez fait une nouvelle démarche auprès des Davis ?

GERMAIN

Oui, inutile. Les ordres de Londres sont formels.

RICHARD

Alors quoi ! nous allons suspendre nos paiements ?

GERMAIN

Le moyen de faire autrement ? Chartin sera le gros créancier de la faillite Sabrier. Il se paiera comme il pourra, sur les ruines.

RICHARD

Bougre de cochonnerie ! Excusez-moi... aussi j'étais si loin de m'attendre... je croyais... j'espérais ! J'avais une telle confiance en vous... Nous en sommes là ! Nous ! La faillite !

GERMAIN

La banqueroute. (Plus bas.) La prison.

RICHARD

Vous ! Un homme comme vous, en être réduit là ! C'est une honte ! C'est un crime. Voyez-vous, monsieur Sabrier... je volerais pour avoir cette somme... je tuerais !

GERMAIN

Calme-toi ! Va, j'ai passé par où tu passes ! Maintenant, je suis à bout de forces et de courage ; j'ai usé toute ma colère. Je n'attends plus rien. Voilà pourquoi je suis calme.

RICHARD

Alors, il n'y a plus qu'à se croiser les bras ?

GERMAIN

En attendant que le bateau sombre, oui, mon pauvre Richard ! Nous faisons eau de toutes parts. Nous coulons. Encore quelques heures et ce sera fini! quelques heures... ce sera long. (Richard sans mot dire se précipite sur la main de Germain qu'il étreint.) Merci, mon brave Richard ! (Très ému.) Va-t'en, laisse-moi, j'ai des papiers à mettre en ordre. Retourne à ta caisse. Je t'appellerai tout à l'heure.

Le garçon de bureau entre.

LE GARÇON

M. Doreuil demande à voir monsieur. Il a une communication urgente à faire à monsieur.

GERMAIN

Qu'il entre !

Le garçon sort. Richard sort par le fond au moment où Doreuil entre par la droite.

SCÈNE III

GERMAIN, DOREUIL

DOREUIL, avec vivacité.

Eh bien ! Tu n'as toujours rien trouvé ?

GERMAIN

Rien... que des gens ravis de ma déconfiture. C'est la fin.

DOREUIL

La fin ? Eh bien, non, si tu veux. (Mouvement de surprise de Germain.) Voilà... je suis d'abord allé chez Jamagne.

GERMAIN, avec colère.

Jamagne ! Qu'est-ce que tu es allé faire chez Jamagne, toi ?

DOREUIL

Il m'avait semblé que Jamagne seul pouvait te tirer d'où tu es... par sa faute. Je suis allé le prier, le supplier de ne pas laisser sombrer un homme tel que toi, un allié de la veille... presque un ami.

GERMAIN, entre ses dents.

Un ami, Jamagne !

DOREUIL

Il n'a rien voulu entendre.

GERMAIN

Parbleu !

DOREUIL

Comme tu ignorais ma démarche, j'ai pu être éloquent, parler comme on parle pour le plus cher de ses amis à la veille du désastre. En vain. Jamagne m'a poliment mis à la porte.

GERMAIN

Poliment ? Tu as encore de la chance. Si tu m'avais consulté, je t'aurais défendu de faire cette démarche humiliante, que je savais inutile. Il y a longtemps que Jamagne voulait me faire ce coup-là. Pourquoi, par exemple, pourquoi ? Tu le sais, toi ?

DOREUIL, sourdement.

Non !

GERMAIN

Enfin, il a réussi !

DOREUIL, à part.

Canaille ! (Haut.) En sortant de chez Jamagne, j'ai couru comme un fou chez Dangenne.

GERMAIN, sursautant.

Dangenne ! René Dangenne ?

DOREUIL

Eh bien, oui. Celui-là, heureusement, n'est pas un homme d'affaires. Je lui ai expliqué ta situation sans phrases. Il a été bouleversé, indigné. Il n'a pas pu m'accompagner, mais il va venir tout à l'heure, et je sais dans quelles intentions. Grâce à lui, demain...

GERMAIN, très net.

Je ne le recevrai pas.

DOREUIL

Pourquoi ?

GERMAIN

J'ai mes raisons.

DOREUIL

Dis-les.

GERMAIN

Inutile.

DOREUIL

De mauvaises, de basses raisons d'amour-propre blessé.

GERMAIN

C'est possible.

DOREUIL

Tu préfères la ruine, le déshonneur ?

GERMAIN

A cette infamie-là ? Oui.

DOREUIL

Quelle infamie ?... Tu déraisonnes ?

GERMAIN

Non, je suis très lucide, au contraire. J'ai tout mon sang-froid. Demain je serai un homme coulé, fini, une épave. J'en ai pris mon parti... courageusement... mais cela... jamais.

DOREUIL

Cela !... Quoi ? Explique-toi ? Je ne te comprends pas.

GERMAIN

Vraiment ! Tu es donc devenu subitement sourd, aveugle et imbécile par-dessus le marché ? Tu ne vois donc rien ? Tu n'entends donc rien ? Ton Dangenne a refusé de m'aider quand je le lui ai demandé de ta part... c'était son droit... A cette époque, il ne nous connaissait pas. Je dis « nous », tu saisis?... Depuis, il a fait maladroitement la cour à Antoinette... il l'a compromise, comme un nigaud qu'il est. Je ne dis pas, comprends-moi bien, qu'il est son amant. Mais il en a trop laissé voir pour qu'aujourd'hui je puisse rien accepter de lui. Si je me laissais tenter, je serais un joli monsieur ! Mais cela ne ferait plus de doute pour personne ! J'aurais été sauvé de la faillite par l'amant de ma femme. J'aime mieux la débâcle.

DOREUIL

Germain, ce que tu fais en ce moment est abominable ! Pour n'avoir pas les apparences d'un malhonnête homme, tu te conduis vraiment comme un malhonnête homme. En repoussant Dangenne, tu accrédites les pires calomnies. On saura qu'il est venu te trouver et que tu n'as pas voulu le recevoir parce que... parce qu'il était l'amant de ta femme, n'est-ce pas ?

Tout le monde en doutait, il n'y aura plus de doute possible. Tu auras eu un beau geste, mais tu te seras perdu irrémédiablement et tu l'auras perdue, elle, avec toi... Et tu t'imagines que tu auras eu le beau rôle? Ah ! il est joli, le beau rôle !

GERMAIN, après un silence.

Si seulement j'étais sûr, tu entends, sûr qu'il n'y a jamais rien eu entre eux.

DOREUIL

Malheureux ! Tu la soupçonnes ?

GERMAIN

Ah ! oui ! Malheureux ! Au milieu de toutes mes inquiétudes, subir encore cette torture-là, c'est trop !

A ce moment le garçon de bureau annonce :

LE GARÇON

Monsieur Dangenne.

DOREUIL, le renvoyant du geste.

Un moment. — Tu doutes d'elle ! d'Antoinette, toi !... Mais depuis quand ?

GERMAIN

Depuis quand ?... Depuis le soir où je suis revenu de Londres dans l'état que tu sais. J'ai d'abord eu la surprise désagréable de rencontrer ce monsieur près de chez moi. Que faisait-il là, à la nuit? J'entre et je me heurte à Antoinette prête à sortir... Où allait-elle? Pendant que je causais avec elle, j'entends du bruit dans le jardin. J'écoute; elle me rassure... elle me renvoie. Mais j'étais si bouleversé que je ne faisais attention à rien. Je ne voulais pas faire attention, je n'avais pas le temps. Un autre drame me traquait. Je rentre à Paris pour lutter. Et depuis, ce sont, de côté et d'autre, des rumeurs vagues, de ces bruits mystérieux et irri-

tants qui vous crient la plus tragique des vérités, que le seul être que vous aimiez au monde vous a trahi comme les autres, qu'il s'est mis contre vous avec les événements et que, dans votre désastre, il ne vous reste même pas cela, votre femme, votre femme!... Oh! alors, on se fiche pas mal des paiements, de la ruine, du déshonneur, de la prison... on est vraiment l'homme à terre que tout piétine rageusement, la pauvre bête qui s'est cassé les reins et qui ne peut plus se relever. Voilà où j'en suis.

DOREUIL

Tu doutes, tu oses douter d'Antoinette, toi !

GERMAIN

Oui, j'ai eu en elle cette confiance-là ! C'est fini. Je n'ai même plus confiance en moi ! Pourquoi aurais-je confiance en elle ? Je l'aime trop pour ne pas trembler de l'avoir perdue, elle aussi.

DOREUIL

Germain !

GERMAIN

Elle était tout ce qui me restait. On a dû vouloir aussi me la prendre, c'est trop naturel.

DOREUIL

Tiens ! Tu es devenu fou ! Antoinette, t'avoir trompé ! Antoinette ! Tu le mériterais, imbécile ! mais tu es aussi sûr que moi qu'il n'y a jamais rien eu entre eux ! Aussi sûr !

GERMAIN, entre ses dents.

Non !

DOREUIL

Ne mens donc pas. Seulement, parbleu ! tu ne l'avoueras pas par orgueil... parce que... parce que tu

ne veux pas avoir les apparences contre toi... Eh bien, je te jure que jamais il n'y a rien eu entre eux... jamais... et je te dis que tu es un criminel si tu ne me demandes pas à l'instant même de faire entrer Dangenne, qui, seul, peut te sauver d'où tu es... d'où vous êtes ! (Silence.) Tu ne dis rien ?... (Silence.) Germain ! (Silence.) Je t'en prie. (Silence.) Je t'ai dit tout à l'heure que je ne savais pas pourquoi Jamagne... Eh bien, je t'ai menti, je le savais ; je ne voulais pas te le dire, je vais te le dire : c'est parce qu'Antoinette n'a pas voulu être sa maîtresse... Comprends-tu maintenant ?... c'est son honnêteté qui vous ruine. (Un grand temps.) Tu doutes toujours d'elle ?... Tu n'es pas convaincu ?... (Germain secoue la tête. Doreuil réfléchit, hésite, puis, prenant son parti. — D'un ton grave.) Germain, ce n'est pas en ami que j'ai aimé Antoinette. Je l'ai aimée... passionnément... J'ai tenté de te la prendre. Oui. J'ai tout fait pour te l'arracher !

GERMAIN, bouleversé.

Toi.

DOREUIL

Écoute-moi, je t'en supplie... Oui, je te l'aurais prise avec joie et tes sanglots ne m'auraient même pas fait retourner la tête. Je l'aimais. Elle m'a aimée, aussi, je crois. Eh bien, sache-le, s'il n'y a rien eu entre nous, ce n'est pas à mon amitié que tu dois en savoir gré.

GERMAIN, idem.

Toi !

DOREUIL

Laisse-moi finir... Si je t'ai fait un aveu pareil dans un pareil moment, c'est pour qu'enfin tu connaisses Antoinette et cesses de la calomnier. Je sais ce qu'elle pense, tout ce qu'elle pense ; elle ne m'a jamais rien caché de son cœur. Eh bien, oui, c'était une femme

capable de s'enfuir de chez toi avec un autre homme ; elle ne l'est pas de t'avoir trompé avec cet homme en continuant à vivre auprès de toi. Du moment qu'elle ne t'a pas quitté, ta fierté peut être tranquille. Elle t'est restée fidèle. C'est toute la misère de ma vie qui t'en donne la certitude en ce moment.

GERMAIN, se contenant difficilement.

Tu as voulu me prendre Antoinette, toi, Doreuil ?

DOREUIL, tristement.

On ne choisit pas la femme qu'on doit aimer. (Dans les yeux.) Je te réponds d'elle, entends-tu ?

GERMAIN

C'est bien, je te crois. (Avec effort.) Je consens à recevoir ton ami. (Doreuil sort à droite. — Germain sonne. — Au garçon de bureau qui entre.) Téléphonez chez moi. Dites à Mme Sabrier qu'elle vienne immédiatement. Je l'attends. Il y a urgence.

LE GARÇON DE BUREAU

Bien, monsieur.

Il sort par le fond. On introduit Doreuil et René Dangenne à droite.

SCÈNE IV

GERMAIN, DOREUIL, RENÉ

DOREUIL

Dangenne connaît par moi ta situation exacte, mon cher Germain. Il vient mettre à ta disposition la somme dont tu as besoin.

GERMAIN

Je savais vos intentions, monsieur. En tout cas, je vous remercie.

RENÉ

C'est moi qui vous remercie d'accepter.

GERMAIN, vivement.

Je n'ai rien accepté encore.

RENÉ

J'espère que vous ne m'infligerez pas un refus. Ce serait plus qu'un affront ; ce serait pour moi un véritable chagrin. Je vous connais peu, mais j'ai pour vous une estime qui aurait pu devenir de l'amitié si vous l'aviez voulu. Vous m'avez tenu à l'écart, je n'en ai aucun ressentiment. Si vous me connaissiez davantage, vous n'hésiteriez pas ; nous nous connaîtrons mieux après, voilà tout.

GERMAIN

Encore une fois, monsieur, je vous remercie ; mais vous n'avez aucune raison de me rendre un service de cette importance.

RENÉ

Je vous demande pardon. Vous en avez un besoin immédiat, urgent.

DOREUIL

Tragique.

RENÉ

Et personne ne s'offre à vous aider... Je suis là. J'apprends dans quelles angoisses vous vous débattez... Je peux vous être utile sans en éprouver aucune gêne... Je viens à vous. En somme, je ne fais que consentir aux propositions que vous m'aviez soumises, il y a trois mois, et que j'ai peut-être légèrement repoussées.

GERMAIN, très doucement.

Elles vous déplaisaient alors !

RENÉ

Je ne m'étais jamais occupé d'affaires et je n'avais aucune raison de m'y intéresser.

GERMAIN, idem.

Vous en avez donc maintenant ?

RENÉ

Je ne vous connaissais pas à ce moment, je vous voyais pour la première fois. Aujourd'hui, je sais qui vous êtes et ce que vous valez.

GERMAIN

Vous m'estimez cher.

DOREUIL

Vous avez à causer. Je vous laisse. (A part, à Germain.) Sois raisonnable.

GERMAIN

Je le serai. (Doreuil lui tend la main. Germain la refuse.) Pas aujourd'hui.

DOREUIL

Germain, ne me sois pas injuste.

GERMAIN

Nous remettrons les choses au point, plus tard, quand nous aurons le loisir d'avoir de la mesure et que le calme sera revenu. A bientôt !

DOREUIL

A bientôt !

Il sort.

SCÈNE V

GERMAIN, RENÉ

GERMAIN

Il me faut cette somme demain matin.

RENÉ

Tout de suite.

GERMAIN

Un moment. Vous « pouvez » me la donner ?

RENÉ

Sans doute.

GERMAIN

Vous me comprenez mal. Je vous demande s'il m'est possible de la recevoir de vous. Si vous étiez mon ami, me conseilleriez-vous d'accepter dans ces conditions?

RENE

Je vous le conseillerais et, comme je n'ai pas l'honneur d'être votre ami, je vous en supplie.

GERMAIN

Prenez garde. Ce que vous faites en ce moment est très grave et vous engage. Ce que je vous demande, c'est votre parole d'honneur que vous avez le droit de m'offrir cette somme qui, pour moi, est le salut et que, moi, sans être le dernier des imbéciles ou des misérables, — et dans ce cas, c'est tout un, — je puis la recevoir de vous. Entendez-moi bien, votre parole d'honneur !

RENÉ, *avec gravité.*

Je vous donne ma parole d'honneur que j'ai le droit

de vous offrir cette somme et que vous pouvez l'accepter.

GERMAIN, joyeusement.

Alors, merci ! Vous me sauvez la vie. Vous ne savez pas d'où vous me tirez. La somme que vous voulez bien m'avancer vous sera garantie par la mine que j'ai dans la province de Grenade. Grâce à vous, cette affaire où j'ai concentré toutes mes ambitions et tout mon avenir est encore possible, et avec elle, vous ne pouvez pas savoir, mais c'est le bonheur de mon existence entière que vous allez assurer. Je ne sais comment vous remercier...

RENÉ, l'arrêtant.

Je vous en prie.

GERMAIN

Je suis sûr, d'ailleurs, de pouvoir me libérer entièrement vis-à-vis de vous avant un an. Il ne fallait que parer à l'échéance de demain. Grâce à vous, je serai en mesure. Merci.

RENÉ

Je vais vous signer un chèque.

SCÈNE VI

LES MÊMES, ANTOINETTE

ANTOINETTE, entrant vivement.

Vous m'avez fait demander... (A ce moment, elle aperçoit René ; elle s'arrête, saisie et murmure.) René !

RENÉ, saluant.

Bonjour, madame.

ANTOINETTE, *la voix tremblante, à Germain.*

Vous m'avez fait demander d'urgence. Que se passe-t-il donc ?

GERMAIN

Des choses graves, ma chère Antoinette. Je puis parler devant M. Dangenne, dont la présence va vous être expliquée et qui est au courant de tout. J'avais encore un espoir, vous le savez.

ANTOINETTE

Je le sais, Gendrion.

GERMAIN

Il s'est dérobé comme les autres.

ANTOINETTE

Mon Dieu !

GERMAIN

Ils sont tous d'accord, je vous l'ai dit.

ANTOINETTE, *toujours inquiète de la présence de René.*

Mon pauvre ami !

GERMAIN

Heureusement, M. Dangenne vient m'offrir le salut. Il consent à me prêter la somme qu'il me faut. Au moment où vous êtes entrée, il allait me signer le chèque que, depuis huit jours, je mendie à toutes les portes. Vous ne saurez jamais tout ce que nous lui devons, Antoinette ; il nous sauve vraiment la vie à tous les deux.

ANTOINETTE

Ah ! (*Les larmes aux yeux, à René.*) Merci.

RENÉ

Du moment que je le peux, je ne fais là rien que de

très simple, ne me remerciez pas. Vous permettez que je m'asseye à votre bureau ?

GERMAIN

Faites donc, je vous en prie. (Entrainant Antoinette à droite, très bas.) Vite, ai-je tort d'accepter ?

ANTOINETTE, surprise.

Tort ?

GERMAIN, à mi-voix.

Allons ! répondez ! Puis-je accepter ? En ai-je le droit ? Puis-je recevoir cet argent des mains de M. Dangenne ?

ANTOINETTE, à mi-voix.

Mais oui.

GERMAIN, à mi-voix.

Ne répondez pas ainsi. Dites ! dites... Il en est temps encore... M. Dangenne vient de me donner sa parole d'honneur que je pouvais accepter... mais elle est sans valeur pour moi. C'est de vous, Antoinette, de vous seule que j'attends la vérité. Répondez-moi... je peux accepter, dites, je le peux ?...

Antoinette, bouleversée, va répondre quand René se lève.

RENÉ, tendant le chèque.

Voici, monsieur.

GERMAIN, prenant le chèque en tressaillant.

Merci.

Antoinette le suit des yeux.

RENÉ, très simplement.

Je vous demande la permission de me retirer.

GERMAIN, d'une voix étranglée.

Pardon. Accordez-moi encore un instant. Tant que

je n'ai pas signé le reçu de cette somme, rien n'est définitif... et je tiens, puisque je « peux » l'accepter de vous, à ce que les choses se passent correctement. Je veux que vous ayez de moi un reçu en règle où soient spécifiés les garanties et les délais de remboursement.

RENÉ

Mais, monsieur, rien ne presse. Vous ferez ce papier tout à l'heure, et vous me l'enverrez ce soir ou demain. Cela n'a aucune importance.

GERMAIN

Pardon... une très grande importance. (A René qui se dirige vers la porte.) Je vous prie d'attendre... je ne veux pas que vous sortiez d'ici sans avoir ce reçu. J'aurais l'impression que vous m'avez fait un cadeau ; il suffit d'une avance. Asseyez-vous, je vous en prie... (S'asseyant à son bureau.) Je ne vous demande qu'un moment. (Il écrit.) « Je reconnais avoir reçu à titre de prêt de M. René Dangenne, demeurant à Paris... » Votre adresse, je vous prie? Je l'ignore.

RENÉ, à mi-voix.

10, rue Royale.

GERMAIN

« ... 10, rue Royale, la somme de cinq cent mille francs, que je m'engage à lui rembourser dans un délai... d'un an. » Il me faut un an; je vous demande un an. Vous pouvez me l'accorder?

RENÉ

A quoi bon spécifier le délai?

GERMAIN

Sans délai? Pensez-vous à ce que vous m'offrez là? Vous pourriez, s'il vous plaisait, ne jamais me réclamer cette somme. Je pourrais, moi, me trouver des

excuses toujours nouvelles pour ne pas vous la rendre... N'insistez pas, je vous en prie.

RENÉ, à peine murmuré.

Je vous demande pardon.

GERMAIN, écrivant.

« Dans un délai d'un an. J'affecterai à la réalisation de ce remboursement la cession ou la vente de tout ou partie de ma mine de Huescar, dans la province de Grenade, qui lui servira de garantie.. » Veuillez relire.

Il se lève et lui fait signe de s'approcher du bureau.

RENÉ

Inutile.

GERMAIN, entre René et Antoinette.

Je vous en prie. Je ne signerai qu'après. (S'approchant d'Antoinette.) Antoinette, je vais signer. Vous ne dites rien ? Vous ne m'arrêtez pas ? Si c'est une infamie que vous me laissez commettre, prenez garde! Réfléchissez! Je joue toute une vie d'honnêteté sur votre réponse. Je signe ?

ANTOINETTE, bouleversée.

Mais oui !

GERMAIN, étrange.

Soit. (Il fait un pas vers René, qui lui tend le reçu. A ce moment, Antoinette défaille. Germain se retourne violemment, la prend dans ses bras, lui regarde profondément dans les yeux, qu'elle détourne.) Ah ! misérable ! J'en étais sûr !

ANTOINETTE, d'un cri.

Ce n'est pas vrai !

GERMAIN

Ce n'est pas vrai? (Désignant du geste René, qui est accouru

pour la défendre.) Ce n'est pas vrai ! (Se retournant vers Dangenne.) Canaille !

RENÉ

Monsieur !

GERMAIN

Et j'allais signer ! signer cette honte ! (Il va à la table, déchire le reçu, casse la plume.) Et tous les deux vous étiez d'accord pour me laisser !... Vous étiez encore complices pour me faire faire cette saleté-là !... (A René.) Heureusement, elle ment moins bien que vous. (A Antoinette.) Ça ! c'est ça, ma femme, ma compagne, mon alliée dans la vie... Je l'adjure de me dire la vérité dans un moment tragique ! je joue toute ma vie d'honnête homme sur sa réponse... et elle se tait, d'un silence plus traître qu'un mensonge, d'un silence d'assassinat. (A René.) Et vous ? Vous m'avez donné votre parole d'honneur dans des circonstances où le plus lâche des gredins aurait eu honte de mentir.

RENÉ, avec gravité.

Monsieur, il y a des situations où l'on ne peut qu'agir mal... J'ai tâché d'agir le moins mal possible.

GERMAIN, sourdement.

Allez-vous-en ; ne me bravez pas davantage ; je vous tuerais... vous entendez ?

RENÉ

Je ne veux pas vous laisser seuls.

GERMAIN, hors de lui.

Vous ne voulez pas ?

ANTOINETTE, se précipitant.

René ! laissez-nous. C'est moi qui vous en supplie.

René hésite, puis sort lentement sous la supplication du regard d'Antoinette.

SCÈNE VII

GERMAIN, ANTOINETTE

Un grand silence ; puis Germain tombe dans son fauteuil en sanglotant.

ANTOINETTE, *s'approchant.*

Pardon !

GERMAIN

Jamais !

Il fait un geste de colère.

ANTOINETTE

Germain, soyez généreux, épargnez-moi. Je viens de souffrir à la limite de ce qu'un être humain peut souffrir.

GERMAIN, *durement.*

Ce n'est que juste.

ANTOINETTE, *douloureusement.*

Oh !

GERMAIN

Je te déteste.

ANTOINETTE, *très tristement.*

Je le vois bien.

GERMAIN, *avec un grand découragement.*

C'est si lâche, vois-tu, ce que tu as fait ! Quand un homme a dans une femme une telle confiance, cette confiance folle que j'avais en toi, elle devrait avoir honte d'en abuser. Ma confiance en toi, mais elle était comme mon adoration pour toi, illimitée! Tiens, tu me dégoûtes.

ANTOINETTE

Ce n'est pas ma faute, ne m'injurie pas.

GERMAIN

T'injurier ? (Il hausse les épaules.) Je te plains ! Je ne voudrais pas être à ta place. Je ne voudrais pas avoir à me reprocher un acte qui d'un homme abattu a fait un homme écrasé.

ANTOINETTE

Ce n'est pas ma faute, ne m'accable pas.

GERMAIN

Et ce Doreuil qui me répondait de vous tout à l'heure, qui me jurait que vous m'auriez quitté si vous ne m'étiez pas restée fidèle.

ANTOINETTE, vivement.

Doreuil disait vrai.

GERMAIN, ironique.

En effet!

ANTOINETTE, très émue.

La vie ne vous a pas appris grand'chose, Germain si elle ne vous a pas appris encore que les faits ne prouvent rien. Je vous ai trompé et je suis près de vous. C'est vrai. Mais c'est vrai contre mon cœur et contre mon instinct. C'est vrai malgré moi, malgré toute ma vie, malgré toute ma volonté. Le jour même où j'ai su que j'aimais, j'avais décidé de vous quitter, de m'enfuir...

GERMAIN

Et cependant vous êtes restée ?

ANTOINETTE

Oui.

GERMAIN

Vous avez manqué de courage à la dernière minute?

ANTOINETTE

Non.

GERMAIN

Alors, pourquoi êtes-vous restée? Vous ne voulez pas me le dire?

ANTOINETTE

Je ne le peux pas... je ne le peux plus... maintenant.

GERMAIN

Attendez ! je me rappelle. Cet air étrange, ce désarroi, toute cette maison bouleversée le soir où je suis revenu de Londres à l'improviste. C'est bien cela, n'est-ce pas? Dans mon affolement j'ai tout de même compris qu'il se passait ce soir-là quelque chose d'insolite. Et maintenant, je comprends tout. Vous alliez fuir; c'est l'annonce de mon désastre qui vous a retenue. Vous croyiez quitter un homme heureux, riche, et vous n'avez pas voulu, vous n'avez pas osé abandonner un homme à terre, un homme désemparé.

ANTOINETTE

Je ne vous l'aurais jamais avoué.

GERMAIN

C'est bien cela, cependant ?

ANTOINETTE

C'est cela.

GERMAIN

Votre conduite aurait paru trop ignoble. Vous n'avez pas voulu jouer un rôle aussi laid.

ANTOINETTE

Vous savez bien que je n'ai jamais joué aucun rôle; mais j'étais votre compagne, je n'ai pas voulu déserter

au moment du danger. Ce jour-là, je vous ai sacrifié ma liberté que j'allais reprendre. Si j'avais pu faire pour vous autre chose, je l'aurais fait.

GERMAIN

Vous m'avez sacrifié votre liberté, mais vous êtes tombée dans les bras de l'homme que vous n'osiez plus suivre. Et vous êtes restée par pitié. Par pitié ! Mais ce n'est pas de pitié que j'avais besoin, vous le savez bien. De la pitié ! Je n'en ai pas pour moi. Qu'avais-je à faire de la vôtre ? J'avais besoin de votre amour. Je n'avais besoin que de votre amour. Je comptais sur lui comme sur ma dernière ressource. Puisque vous ne pouviez plus me le donner, puisque vous me l'aviez volé pour le donner à un autre, il fallait vous enfuir.

ANTOINETTE

Ce soir-là ?

GERMAIN

Ce soir-là surtout... et pour jamais. Ce soir-là, vous avez été plus cruelle pour moi que ce Jamagne, dont vous avez peut-être eu tort de ne pas vouloir.

ANTOINETTE

Germain !

GERMAIN

Vous vous seriez entendus tous les deux contre moi, vous n'auriez pas mieux réussi. (Changeant de ton.) Assez, d'ailleurs ! Que faites-vous ici maintenant ?

ANTOINETTE

J'attends.

GERMAIN

Quoi ?

ANTOINETTE

Vous le savez mieux que moi, ce qui vous arrivera.

GERMAIN

Il ne peut plus rien m'arriver. Demain, je serai un failli. Dans trois jours, je serai arrêté.

ANTOINETTE

Je supporterai toutes ces épreuves avec vous. Il ne vous reste plus que moi. Je suis toujours votre alliée.

GERMAIN

Ce n'est pas assez! Êtes-vous toujours ma femme? (Elle se tait.) Si je vous demandais de partir avec moi demain, très loin, vous partiriez?

ANTOINETTE, très bouleversée.

Je partirais.

GERMAIN

Pour toujours? Avec la certitude de ne jamais le revoir? (Elle ne répond pas.) Vous voyez bien!

ANTOINETTE

C'est trop dur aussi.

GERMAIN, éclatant.

Mais qu'a-t-il donc pour que vous l'aimiez ainsi?

ANTOINETTE

Si je le savais, je l'aimerais peut-être déjà moins.

GERMAIN, durement.

Alors que me voulez-vous?

ANTOINETTE

J'ai uni ma vie à la vôtre pendant les années heureuses. Ce n'est pas aux heures de détresse que je l'en séparerai.

GERMAIN

Si vous ne me donnez que votre présence et même

votre courage, c'est comme si vous ne me donniez rien. (Violent.) Je ne veux pas d'aumône!

ANTOINETTE

Ne me parlez pas ainsi! Vous me faites du mal injustement. Vous savez bien que je ne peux plus vous quitter maintenant.

GERMAIN

C'est ce qui vous trompe. Vous n'avez aucun droit à partager ma misère; il faudrait que vous m'aimiez pour cela.

ANTOINETTE

J'ai pour vous, Germain, une grande et grave amitié.

GERMAIN

Je n'en veux pas. Du moment que vous ne renoncez pas à lui, c'est à moi que vous renoncez. Vous ne pouvez pas nous garder tous les deux. Ce serait trop commode et ce serait du propre! Quel homme croyez-vous donc avoir devant vous, Antoinette? Je vous aime autant qu'autrefois. Je vous aime au point de consentir à oublier que vous avez eu un amant, mais comprends-moi bien, à la condition que ce soit fini, fini pour jamais entre vous. Si tu n'es pas avec moi seul dans mon désastre, tu es contre moi. Lui ou moi, entends-tu? Choisis.

ANTOINETTE

Plus tard.

GERMAIN

Tout de suite.

ANTOINETTE, après un grand effort.

Je ne peux pas.

GERMAIN, durement.

C'est bien. Va le rejoindre !

ANTOINETTE

Le rejoindre ?

GERMAIN

Allez-vous-en ! Allez où vous voudrez. Je ne veux plus de vous.

ANTOINETTE

Vous me chassez ?

GERMAIN

Je vous rejette. Vous n'êtes plus rien pour moi... Partez ! Mais partez vite ! Je ne suis pas sûr de me maîtriser longtemps.

ANTOINETTE

La vie est là qui continue avec toutes ses menaces et toutes ses duretés. Vous ne voulez donc pas que nous nous aidions à en supporter la misère ?

GERMAIN

Non.

ANTOINETTE

L'amour n'est pas tout cependant et il est si involontaire. (Germain ne répond pas.) Quelle tristesse ! Et dire que je suis restée pour cela, pour en arriver là !

GERMAIN

Il ne fallait pas rester. C'est cela que je ne vous pardonne pas. Allez-vous-en !

ANTOINETTE

Je rentre chez vous. Ma place est à notre foyer en deuil. Je ne veux pas que vous vous y retrouviez seul.

GERMAIN

Il me plaît pourtant de m'y retrouver seul.

ANTOINETTE

Il faudra donc que de là vous me chassiez encore. Je vais vous y attendre.

GERMAIN

Soit ! Vous m'y attendrez longtemps.

ANTOINETTE

J'espère que non !

Elle sort.

GERMAIN écoute le pas d'Antoinette s'éloigner ; quand il n'entend plus rien, il s'écrie : Enfin ! (Il va fermer à clef la porte du fond, celle de droite également, revient s'asseoir à son bureau, ouvre un tiroir et en tire un revolver. A ce moment, on frappe à la porte du fond.) Qui est là ?

VOIX DE RICHARD

C'est moi, Richard.

GERMAIN

Tout de suite.

Il se tire un coup de revolver et tombe. Cris, agitation vive dans la banque. On secoue les portes. On appelle : « Madame Sabrier ! » Au bruit, Antoinette est revenue sur ses pas. Elle frappe violemment à la porte du fond en criant.

VOIX D'ANTOINETTE, affolée.

Germain ! Au secours ! au secours !

RIDEAU

L'ENFANT CHÉRIE

PIÈCE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois au théâtre du Gymnase le 26 mars 1906.

PERSONNAGES

JULIEN BOURNERON. . .	MM.	Félix Huguenet.
PIERRE BOURNERON. . .		Dumény.
HENRI FLAVIGNY		Henri Burguet.
GROSSMULLER		Arvel.
GEORGES GARDAN . . .		Rameil.
LOUIS.		Paul Edmond.
UN FACTEUR		Chauveau.
ÉMILIENNE GARDAN. . .	Mmes	Marthe Régnier.
MADELEINE BÉRIEUX . .		Madeleine Dolley.
MARIE GABIN.		Stella Viarny.
JENNY BOURNERON . . .		Camille Liceney.
JEANNE GROSSMULLER .		Camille Preyle.
MARCEL		La petite Bessy.

L'ENFANT CHÉRIE

ACTE PREMIER

CHEZ BOURNERON, PLACE VENDOME

Un salon en désordre. — Malles et valises. — La porte de gauche au fond est grande ouverte. — Bourneron apparait par moments ; il se lave ; il est en manches de chemise. — Louis dresse le couvert sur une petite table.

SCÈNE PREMIÈRE

BOURNERON, LOUIS

BOURNERON, le nez dans une éponge.

Ah ! ça fait du bien. (Descendant.) Ça marche ?

LOUIS

Mais oui, monsieur.

BOURNERON

Activons ! Activons ! J'ai l'estomac dans les talons. Sapristi ! Deux heures ! Si, dans dix minutes, tu ne sers pas l'omelette, je t'étrangle. (Criant.) Madeleine ! ma petite Madeleine ! Deux heures sonnent au beffroi de la ville.

VOIX DE MADELEINE

Il avance rudement, ton beffroi !

BOURNERON

Penses-tu ? — Nous sommes prête ?

VOIX DE MADELEINE

Presque !

BOURNERON

Aïe ! Si j'avais su, on aurait déjeuné en route ! Mais je ne pouvais vraiment pas prévoir que nous prendrions deux heures de retard entre Modane et Paris. (Il s'installe.) Pas de courrier aujourd'hui ?

LOUIS

Non, monsieur, rien que les journaux.

BOURNERON

Tant mieux ! Les journaux, c'est le courrier idéal. On a la petite joie de décacheter et l'on n'a pas le gros ennui de répondre... Voyons, il ne s'est rien passé ici pendant mon absence ?

LOUIS

Rien, monsieur. J'ai fait suivre à Milan, à Florence et à Venise toute la correspondance de monsieur, comme monsieur m'en avait donné l'ordre. La feuille des contributions...

BOURNERON

C'est bon, passe. Je contribuerai. Ensuite ?

LOUIS

Il est venu environ une dizaine de prospectus ; ils sont tous là.

BOURNERON

Je t'en fais cadeau.

LOUIS

Monsieur est bien bon.

BOURNERON

C'est tout ?

LOUIS

C'est tout. Ah ! j'oubliais ! M. Pierre est venu deux ou trois fois. Il a insisté pour savoir quand monsieur rentrerait à Paris. J'ai répondu que je ne savais pas.

BOURNERON

Parfait.

LOUIS

Et si M. Pierre venait aujourd'hui ?

BOURNERON

Tu lui dirais que je ne dois rentrer que demain, comme convenu. Pour tout le monde, du reste, je ne serai là que demain.

LOUIS

Même pour Mlle Émilienne ?

BOURNERON

Mlle Émilienne ! tu ne peux donc pas te décider à l'appeler correctement : Mme Gardan ?

LOUIS

Je l'ai connue si longtemps jeune fille !

BOURNERON

La belle raison ! Si elle vient, j'y serai ; pour elle, j'y suis toujours, mais pour elle seule. Et encore, tu la feras attendre de toute façon... à cause de... (Il montre la porte).

LOUIS

Compris, monsieur.

BOURNERON, tirant sa montre.

Deux heures et quart... Sers.

LOUIS

Tout de suite, monsieur.

BOURNERON, *criant.*

Madeleine, l'omelette fume d'impatience. Sois généreuse. Dépêche-toi... Ah ! quand on revient d'Italie, vive l'omelette aux champignons de France !

VOIX DE MADELEINE

Commence. Je vous rejoins à la minute, l'omelette et toi.

BOURNERON, *s'asseyant avec un soupir.*

Oui !

SCÈNE II

BOURNERON, MADELEINE, LOUIS, *par moments.*

BOURNERON

Non, ce n'est pas possible. Toi ! tu t'annonces et tu viens ! C'est fou.

MADELEINE

Attrape. Je suis comme ça. Eh bien, et cette omelette ?

BOURNERON

Elle accourt.

MADELEINE

Tricheur !

BOURNERON

Pas trop fatiguée ?

MADELEINE

Non, pas trop. D'abord, quand je m'amuse, je ne me fatigue pas.

BOURNERON

Donc, tu t'es amusée. Donc, tu es exquise. Une jeune et jolie femme comme toi qui consent à ne pas s'embêter avec un vieux type comme moi, c'est plus que de la gentillesse, c'est de la générosité. Madeleine, je t'aime. Alors, c'est vrai, cette ballade de trois semaines en Italie...

MADELEINE

A passé comme un rêve charmant. Tu es le compagnon de voyage idéal, toujours gai, toujours allant, toujours dispos.

BOURNERON

Je n'y ai vraiment pas grand mérite. Je t'aime et j'ai la soixantaine alerte.

MADELEINE

Tu nous ennuies avec ton âge. On n'a jamais que l'âge qu'on paraît, et toi, on te donnerait...

BOURNERON

Merci. J'aime autant qu'on ne me donne plus rien. Ce que j'ai me suffit. Vois-tu, ma petite Madeleine, maintenant que c'est fini, il faut que je te dise un grand merci. Grâce à toi, je viens de vivre un mois délicieux, unique dans mon histoire. Oh ! mon histoire ! Elle est simple et d'une banalité ! J'ai été marié ; marié, j'ai été sage comme une image ; j'ai eu trois enfants, un garçon et deux filles : Pierre, Jeanne et Émilienne. J'ai travaillé comme un bénédictin. Mon usine de pétrole a prospéré, et, un beau jour, je me suis aperçu que je n'avais plus assez d'années à vivre pour rester emprisonné dans des bureaux. Je venais de perdre ma femme. J'étais riche Je n'avais plus grand goût au travail ; j'ai passé la main à Pierre et à Gardan, mon gendre, le mari d'Émilienne ; et, pour la première fois, je me suis mis à flâner sur le boulevard, ce che-

min des vieux écoliers. J'ai eu de la veine; quelque temps après, je t'ai rencontrée. Tu étais veuve, libre, indépendante; j'ai pu te dire combien tu me plaisais; tu ne m'en as pas tenu rigueur.

MADELEINE

Au contraire.

BOURNERON

Tu m'as même permis de te le redire.

MADELEINE

Tiens!

BOURNERON

J'ai usé, abusé peut-être de la permission et, depuis, je t'aime, je t'aime comme un fou, ce qui est, je crois, la forme supérieure de la sagesse. Voilà. Depuis deux ans, grâce à toi, je me sens vivre, enfin! Il y a trois semaines, tu as fini par céder à mes supplications. Tu as consenti à faire avec moi ce voyage d'Italie, dont je rêvais depuis toujours comme d'une fête impossible et grisante. Nous avons visité ensemble Milan, Florence, Venise. Quelles heures, quelles villes, quels souvenirs! Tiens, je t'adore!

Il veut l'embrasser. Louis entre.

MADELEINE, le repoussant, en riant.

L'omelette!

BOURNERON

Ça n'empêche pas les sentiments!

MADELEINE

Au contraire, ça les soutient. Laisse-moi te servir.

BOURNERON

Toute la vie. Je t'ai monté le coup tout à l'heure. J'ai trente-cinq ans, tu sais.

MADELEINE

Et encore.

BOURNERON

Si! Si! laisse-les-moi, il me les faut! (s'étalant.) Ah! la bonne heure! C'est la première vraiment bonne de ma vie!

MADELEINE

Ingrat! Tu oublies celles d'hier.

BOURNERON

Non! Je parlais de l'heure qui a commencé il y a deux ans.

MADELEINE

Tu as une façon à toi de mesurer le temps.

BOURNERON

La vraie. Je ne crois qu'aux horloges morales; ce sont les seules qui sonnent juste. Je suis un sentimental qui se découvre et qui se rattrape. Qu'est-ce qu'on dirait de moi au cercle si l'on m'entendait? Je serais déshonoré!

MADELEINE

Et envié. Mange.

BOURNERON

Cette omelette est nationale, magnifiquement nationale. Elle n'est pas une déracinée, elle! Et pourtant elle ne vaut tout de même pas l'horrible petit brouet noir que nous avons avalé à Sienne!

MADELEINE

Parbleu!

BOURNERON, à Louis.

Qu'est-ce que nous avons après cela?

LOUIS

La côtelette au cresson.

MADELEINE

Oh! Je n'ai plus assez faim pour monter cette petite côte-là.

BOURNERON

Ni moi.

MADELEINE

Brûlons la côtelette.

BOURNERON

Mais broutons le cresson.

MADELEINE

Pourquoi?

BOURNERON

J'ai envie d'herbe, une envie animale, ovine. Je me sens bête à en manger.

MADELEINE

Merci.

BOURNERON

Cette bêtise-là n'est pas à la portée de tous les idiots.

MADELEINE

Je l'espère bien.

BOURNERON

Et dire que voilà notre dernière journée de liberté, d'indépendance. Demain, j'aurai fait ma rentrée officielle. Toi, tu redeviendras Mme Bérieux, du nom de feu ton digne époux. Aujourd'hui encore, tu es à moi, à moi seul! Tu es ma prisonnière, la prisonnière de mon amour, de notre amour. Je bois à la séquestrée de la place Vendôme.

MADELEINE, riant.

Tu es stupide.

BOURNERON

Tu vois, je ne te le fais pas dire. Sais-tu que tu as eu là une idée charmante, une idée qui vaut son pesant de baisers ? Car c'est toi qui m'as suggéré de rentrer ici un jour plus tôt que nous n'étions annoncés... Pour tout le monde, nous ne revenons que demain, séparément, bien entendu ! Nous faisons, aujourd'hui, la garçonnière buissonnière !

MADELEINE

Ça rime.

BOURNERON

Riche, mais surtout agréable. Aujourd'hui, liberté pleine ; nous pouvons faire toutes les folies ; personne ne sait où nous sommes ; l'huis est clos ; le monde nous ignore.

MADELEINE

Pas tout à fait. J'ai télégraphié à Marie Gabin de venir me voir.

BOURNERON

Bah ! Marie, ce n'est pas une femme. C'est la marraine de notre liaison. C'est notre liaison elle-même.

MADELEINE

C'est aussi mon amie, ma plus ancienne, ma seule amie. Je l'aime beaucoup, tu sais.

BOURNERON

Et moi donc. Si on s'embrassait à la santé de cette chère Marie !

MADELEINE

Avec plaisir. (Entre Louis.) Trop tard, le cresson.

BOURNERON

Qu'il soit le bienvenu tout de même. Louis, la suite, toute la suite, comme nous disions à la crémerie, il y quelque quarante ans.

MADELEINE

Chut!

BOURNERON

Et laisse-nous.

LOUIS

Dois-je servir le tout ensemble ; le jambon, le fromage, les fraises, le café ?

BOURNERON

Le tout pêle-mêle, sauf le café, bien entendu.

Louis sort.

MADELEINE

Non, pas de café, c'est inutile. Ça ne te vaut rien, tu sais bien.

BOURNERON

Je sais... je sais... que tu t'imagines que ça ne me vaut rien... Maintenant...

Il veut l'embrasser.

MADELEINE

Nous avons tout le temps. Tu n'attends personne, toi ?

BOURNERON

Personne.

MADELEINE

Pas même ta fille, ton Émilienne, ton enfant chérie ?

BOURNERON

Pas même. J'aurais été heureux de l'embrasser avant

les autres. Mais je n'ai pas voulu que notre exquise solitude à deux fût troublée, même par elle.

MADELEINE

Et cependant...

BOURNERON

Et cependant je suis impatient de la voir. Avant toi, c'est le seul être qui m'ait aimé, et que j'aie vraiment aimé. Le cœur de cette petite, ça a été toute ma richesse jusqu'au jour où je t'ai rencontrée. Je sais la tendresse qu'elle a pour moi; elle sait celle que j'ai pour elle. Nous pouvons compter l'un sur l'autre comme deux camarades qui seraient devenus deux amis.

MADELEINE

Ce doit être délicieux, cette confiance.

BOURNERON

Surtout cette sécurité. C'est délicieux, en effet, et rare, et rare!

MADELEINE

Je voudrais la connaître, ton Émilienne. Je suis sûre que je l'aimerais.

BOURNERON

Tu l'adorerais. Mais, sois tranquille, tu la connaîtras; je n'attends que l'occasion favorable. (Louis apporte les plats.) C'est bien, merci! Ah! j'oubliais! nous y sommes pour Mme Gabin. Dès qu'elle arrivera...

LOUIS

Bien monsieur... (Il sort.)

MADELEINE, elle mange.

Tu disais? Ah! oui! Et ton autre fille?

BOURNERON, il mange.

Jeanne? Elle est gentille, mais assez indifférente;

et puis, elle habite l'Alsace toute l'année. Mon gendre a là-bas des terres qu'il exploite. Il y a des douanes entre nous.

MADELEINE

C'est tout dire.

BOURNERON

N'est-ce pas ? Quant à Pierre, c'est un brave garçon, correct et sérieux, mais qui n'a jamais eu pour son papa des élans désordonnés. Depuis qu'il a épousé sa Jenny, il s'est encore un peu détaché de moi et, aujourd'hui, nous n'avons plus guère que des relations d'affaires ; je lui ai cédé ma maison ; il me doit certains comptes qu'il me rend aux heures d'échéance, et il vient avec son bambin me souhaiter très exactement la bonne année le premier janvier. Nous n'avons pas la même façon de comprendre la vie tous les deux, heureusement.

Il veut l'embrasser.

MADELEINE

Allons, sois sérieux. Dis-moi, est-ce qu'il est au courant de notre liaison ?

BOURNERON

Probable, et probable aussi qu'elle lui déplaît. Il ne s'en est jamais ouvert à moi ; il aurait été bien reçu, je t'en réponds ! Mais je sais ce que ne pas parler veut dire ; il faudra bien qu'il en prenne son parti, sinon...

MADELEINE

Oh ! Je t'en prie, pas d'éclat, pas de scandale ! Ne mettons pas les torts de notre côté. Si ton fils fait la tête, tu sais que mon beau-frère...

BOURNERON

Oui, oui. Eh bien, s'ils se mettaient à aboyer les uns

et les autres, je sais le bon moyen de les museler tous. Je suis libre, indépendant, majeur, je crois du moins. Je ne dois de compte à personne. Si l'on fait mine de nous embêter... (Faisant le geste de ceindre une écharpe.) Mossieur le maire !

MADELEINE, lui mettant la main sur la bouche.

Pas de grands mots. Pas de menaces. Et puis, pour être heureux, il ne faut pas faire son bonheur contre quelqu'un, il faut le faire pour soi.

BOURNERON

Pensée profonde. D'ailleurs, rien ne presse, puisque nous n'avons pas attendu cette formalité pour... (Il l'embrasse.) Quelques fraises ?

MADELEINE

Merci, j'ai fini.

BOURNERON

Mais ce n'était pas pour toi, vilaine égoïste, c'était pour moi. (Il la sert.) Je veux manger ces fraises-là dans ton assiette.

MADELEINE, tendant son assiette.

Alors, voilà !

BOURNERON, mangeant.

Tu es exquise.

MADELEINE

Non. Je prends ma revanche. Je me rattrape. J'ai à oublier que j'ai été pendant six ans la femme d'un sous-directeur au ministère de la Justice. Ah ! mon pauvre ami, ce que j'en ai vu, reçu, fréquenté, entendu, subi, de fonctionnaires, de gens officiels, de gens graves, de gens empesés, de gens ridicules, de gens ennuyeux ! C'est inimaginable !

BOURNERON

Passe-moi le sucre ! mais casse-en encore !

MADELEINE

Sur tous ces bonnets de nuit, ma fois non ! ils n'en valent pas la peine ! Le principal est que je les ai jetés par-dessus les moulins.

BOURNERON

Ça n'a pas été sans peine.

MADELEINE

Dame ! Mets-toi un peu à ma place. J'avais des années de bourgeoisie administrative sur la conscience. On ne ramone pas une pareille suie de vertu en un quart d'heure.

BOURNERON

Fichtre non ! (Il veut l'embrasser.)

MADELEINE

Assez ! tu abuses !

BOURNERON

Le dernier ! Un baiser à la fraise des bois. (On frappe.) Ah ! zut ! Entrez !

Louis entre avec une gerbe de fleurs.

MADELEINE

Des fleurs. Je te reconnais bien là. Cette gerbe est ravissante. (Bas.) Je te remercierai mieux tout à l'heure quand nous serons seuls.

BOURNERON

Hélas ! hélas ! ma chérie, n'ajoute pas un mot. Je suis confus... je suis... Enfin, je ne veux pas escroquer ta reconnaissance ; j'aime mieux avouer ; ce n'est pas moi qui ai commandé ces fleurs. Je ne m'explique même pas...

LOUIS

Il y a un mot pour monsieur. (Il sort.)

BOURNERON

Pour moi ! On m'envoie des fleurs ! Et personne ne me sait de retour. Cela tient de la féerie. (Regardant l'enveloppe, riant.) Émilienne ! Parbleu ! J'aurais dû m'en douter. Décidément, la voix du sang !... Et Dieu sait pourtant si je l'aime, ma gosse ! (Lisant :) « Cher papa. Tu dois nous revenir demain. Je veux que, dès l'arrivée, ces fleurs t'apportent le salut joyeux de ma tendresse ; il ne faut pas que tu trouves ta maison vide ; je veux t'en faire les honneurs. D'ailleurs, j'ai comme une idée que je te verrai aujourd'hui... ces fleurs ne me précèdent que de quelques moments. Je suis à Paris où j'ai affaire : je passerai chez toi dans l'après-midi, et j'aurai peut-être l'heureuse surprise de t'y trouver. En tout cas, avant de rentrer à Saint-Germain, je tenterai cette chance ; les risques ne sont pas grands, et, si tu as la gentillesse d'être là, défends-toi bien, cher petit père, j'ai l'intention de t'étouffer de baisers. Ta Mily. » Chère petite Mily !

MADELEINE

Comme tu l'aimes.

BOURNERON

Comme elle m'aime.

MADELEINE

Faut-il être jalouse ?

BOURNERON

Non, ce n'est pas la même chose. C'est plutôt elle, si elle savait...

MADELEINE

Quand nous serons amies, plus tard, je lui demanderai un grand pardon.

BOURNERON

Et elle te pardonnera, je la connais. Oh ! mais à une condition, c'est que tu me rendes heureux.

MADELEINE

Sinon ?...

BOURNERON

Sinon, je ne réponds de rien. C'est une vraie petite guerrière et, dès qu'on touche à ceux qu'elle aime, elle a des lueurs d'épée dans les yeux. Prends garde.

MADELEINE

Brr ! mais elle est terrible !

BOURNERON

Non, mais elle aime bien.

SCÈNE III

LES MÊMES, MARIE GABIN

LOUIS, annonçant.

Madame Gabin.

BOURNERON

Soyez la bien venue, noble Marie !

MARIE

Bonjour, les amoureux !

BOURNERON

Les amants !

MARIE, à Madeleine.

Il est terrible. Eh bien, et ce voyage ?

BOURNERON

Exquis. Madeleine va vous le raconter ; moi, je vous demande la permission d'aller réparer le désordre de ma toilette. J'ai honte.

MARIE

Oh ! vous savez !

BOURNERON

Oui, je sais. Mais ça ne fait rien. J'ai honte tout de même. (Il sort.)

SCÈNE IV

MARIE, MADELEINE

MADELEINE

Un service ! Vite ! Il faut absolument que je sorte une heure cet après-midi. Emmène-moi.

MARIE

Hein ?

MADELEINE

Sous n'importe quel prétexte !

MARIE

C'est pour cela que tu m'as télégraphié ?

MADELEINE

Méchante !... Pas seulement

MARIE

Qu'est-ce qui se passe ?

MADELEINE

Des choses qui me bouleversent. J'aime beaucoup

Julien, tu sais; j'ai consenti à ce voyage en Italie pour lui faire plaisir. Il est si gentil, si bon, si attentionné. Enfin...

MARIE

Tu perds un temps !

MADELEINE

C'est vrai. Eh bien, voilà : j'ai rencontré à Florence un jeune homme qui m'a plu, oh ! mais plu, presque autant que je lui plaisais...

MARIE

Ah ! ah ! Mais comment le sais-tu ? Il te l'a dit ?

MADELEINE

Oui, rapidement, brutalement, un soir, dans le salon de l'hôtel. J'étais seule, je lisais les journaux illustrés. Il s'est approché de moi, m'a dit deux mots en passant, les deux mots définitifs, et a disparu. Ça a été une impression délicieuse.

MARIE

Le grand frisson ! Je connais ça. Entre les deux épaules. Continue.

MADELEINE

Comme par hasard, nous l'avons retrouvé à Venise.

MARIE

C'était évidemment un homme qui voyageait pour son plaisir.

MADELEINE

Oh ! ne plaisante pas. C'est très grave.

MARIE

Tu l'espères bien. — Enfin, il t'a suivie de ville en ville. Le naïf Julien ne s'est aperçu de rien.

MADELEINE

De rien.

MARIE

C'est un débutant. Et aujourd'hui, à peine de retour, vous devez vous retrouver.

MADELEINE

Nous voulons nous parler. Nous n'avons pas encore pu.

MARIE

Et tu as compté sur moi ?

MADELEINE

Tu es ma seule amie... et je l'aime. Oui, ça a été immédiat, irrésistible. Je l'ai aimé tout de suite, et j'aime pour la première fois. Réfléchis : j'ai été mariée à un homme...

MARIE

Je sais, je sais, toute la justice et tous les ministères en un seul bureaucrate.

MADELEINE

Pendant des années, il n'y a rien eu dans ma vie. Un jour, j'ai connu Julien ; sa tendresse, sa grande bonté, l'ardeur de son dévouement passionné m'ont touchée ; j'étais libre. J'ai consenti à me donner à lui et l'affection que je lui garde est très sincère, très profonde. Seulement, ça n'était pas de l'amour. Je le sais maintenant. Alors...

MARIE

Alors, va t'habiller ; j'en sais assez... trop.

MADELEINE

Merci, ma chérie.

MARIE

Non, tu me remercieras plus tard, si tu ne m'en veux pas.

MADELEINE

Oh ! la vilaine parole ! Comment peux-tu croire ? Mais non, jamais, jamais... quand bien même...

MARIE

Je nous connais. Va t'habiller.

Madeleine sort. Louis sert le café.

SCÈNE V

MARIE seule, puis BOURNERON

BOURNERON

Vous êtes seule, sympathique Marie ?

MARIE

Oui. Madeleine est allée s'habiller.

BOURNERON, se versant une tasse de café.

S'habiller ! Pourquoi faire ?

MARIE

Je l'emmène. Je vous l'enlève.

BOURNERON

Mais jamais de la vie. Je m'y oppose.

MARIE

Une heure.

BOURNERON

Pas dix minutes.

MARIE

J'ai besoin d'elle. Vous ne me refuserez pas ?...

BOURNERON

Mais si !

MARIE

A moi ! à votre... marraine... Il faut qu'elle me rende un service... très délicat.

BOURNERON

Très délicat ! C'est si délicat que cela ?...

MARIE

Plus...

BOURNERON

Et si pressé ?

MARIE

Soyez chic. Dites oui et ne discutez pas. Vous me devez bien ça.

BOURNERON

C'est vrai... Je suis un ingrat. Mais une heure, une heure, pas davantage, une heure sans faux-col.

MARIE

Je m'y engage.

BOURNERON

Alors, je vous pardonne. Tenez, Marie, aidez-moi donc à ranger ces fleurs.

MARIE

Avec plaisir.

Un silence.

VOIX DE MADELEINE

On ne vous entend plus. Qu'est-ce que vous faites tous les deux ?

BOURNERON

Le ménage.

VOIX DE MADELEINE

Hein ?

BOURNERON

Oui, Marie et moi, nous versons de l'eau dans des vases et nous nous disposons à y placer, aussi harmonieusement que possible, les fleurs que ma gosse vient de m'envoyer.

VOIX DE MADELEINE

Ça fait bien ?

BOURNERON

Pas mal. Du moins, il nous semble. En clignant un peu de l'œil... Pas, Marie ?

MARIE

C'est charmant !

Nouveau silence. Marie a ouvert les journaux. Elle lit debout. Bourneron s'assied et fait de même.

VOIX DE MADELEINE

Et maintenant, qu'est-ce que vous faites ?

BOURNERON

Nous sommes dans les feuilles.

MADELEINE, paraissant à la porte.

Après les fleurs. Marie et l'amateur des jardins, fable.

Elle rentre dans la chambre.

BOURNERON

En principe, tu sais, je suis plutôt... l'ours. Non, nous sommes plongés dans les gazettes. Pas, Marie ?

MARIE

Noyés.

MADELEINE, de la coulisse.

Tiens, c'est vrai ! Il a dû se passer des choses sur la terre, depuis trois semaines.

MARIE

C'est à craindre.

MADELEINE, de même.

Tout le monde ne nous a pas suivis en Italie.

BOURNERON

Louable discrétion !

MADELEINE, de même.

Que dit-on ?

BOURNERON

On se répète.

MADELEINE, de même.

Que fait-on ?

MARIE

Ce qu'on dit.

BOURNERON

Tiens ! Tiens !

MARIE

C'est intéressant ?

BOURNERON

Pour moi, oui ; vous ne connaissez pas. Il s'agit d'un de mes amis. Un charmant garçon, Henri Flavigny, le fils de l'usine Flavigny, d'Achères.

MARIE

Pardon ! pardon ! Je connais ça. Un grand garçon silencieux, grave et sérieux...

BOURNERON

Oh ! sérieux ! A faire frémir. On se demande où il va chercher toute cette gravité-là. Eh bien, lorsque le père Flavigny est mort (ç'avait été mon meilleur concurrent et mon meilleur ami), Henri, qui n'avait aucune vocation pour les lucilines et les motricines, a lâché l'essence pour la science. Il a fait ses études de médecin comme s'il n'avait pas des rentes énormes, qu'il restitue d'ailleurs (c'est son mot) à la communauté. Il les consacre à des œuvres philanthropiques. On parle justement dans le journal de son dernier beau geste. Il vient de fonder un hôpital à Saint-Cloud.

MARIE

Et si c'était tout simplement un monsieur qui ne déteste pas la réclame ?

BOURNERON

Non, au contraire, je suis sûr que cette note a été faite à son insu et lui sera très désagréable. Je le connais depuis toujours ; c'est le plus ancien camarade de mes enfants.

SCÈNE VI

Les mêmes, MADELEINE

MADELEINE, habillée.

Voilà. Je suis prête.

BOURNERON menaçant.

Toi, tu sais !

MADELEINE

Marie t'a expliqué...

BOURNERON

Oui, oui. Mal... Enfin, une heure ! Battant.

MARIE

Tapant. Je n'ai qu'une parole.

BOURNERON

Ça m'étonnerait ! Enfin, nous verrons bien. Filez. Il est trois heures. Toi, la voyageuse, je t'attends à quatre, sans faute. Promis ?

MADELEINE, l'embrassant.

Juré.

BOURNERON

A bientôt, la Marie !

MARIE

A tous les jours, le Julien !

BOURNERON

A la bonne heure !

Elles sortent par le fond ; il les suit laissant la porte ouverte. On aperçoit l'antichambre et la porte du palier. Bourneron ouvre cette seconde porte et, cérémonieusement, fait passer Madeleine qui sort en lui donnant sa main à baiser, puis Marie qui fait le même geste comiquement. Bourneron referme la porte et reste un moment songeur. A l'instant où il se dispose à rentrer dans le salon, on frappe à la porte du palier.

BOURNERON

Elle aura oublié quelque chose.

Il ouvre et se trouve en présence de son fils Pierre.

SCÈNE VII

BOURNERON, PIERRE

BOURNERON

Pierre ! Ah ! ça, par exemple !

PIERRE

C'est une surprise.

BOURNERON

Oui.

PIERRE

On peut tout de même t'embrasser ?

BOURNERON

Sans doute.

Un temps.

PIERRE

Tu as fait bonne route ?

BOURNERON

Excellente.

PIERRE

Quand es-tu revenu ?

BOURNERON

A l'instant. J'arrive.

Un temps.

PIERRE

Je te dérange ?

BOURNERON

Pas du tout. Seulement, je ne m'attendais pas...

PIERRE

Tu ne m'attendais pas.

BOURNERON

Si tu veux. A ce propos, qu'est ce que c'est que cette façon d'entrer chez les gens ? Depuis quand frappe-t-on au lieu de sonner ?

PIERRE

Depuis qu'on est forcé d'être ingénieux pour pénétrer auprès... des gens, comme tu dis. Je l'avoue, ce n'est pas très correct ; c'est une petite supercherie.

BOURNERON

Qui est presque de l'effraction.

PIERRE

Fi ! le gros mot ! Après tout, c'est ta faute ; tu obliges tes enfants à employer des moyens criminels pour t'embrasser. Le seul coupable, c'est toi !

BOURNERON

Parbleu ! Mais, dis-moi, tu savais donc que j'étais de retour ?

PIERRE

Je l'espérais.

BOURNERON

Tu n'aurais pas frappé si tu n'en avais pas été sûr.

PIERRE

En effet, je venais d'en avoir la certitude... en montant.

BOURNERON

Parfait !

Il s'assied. Pierre s'assied. Un silence.

PIERRE

Tu es content de ton voyage?

BOURNERON

Enchanté.

PIERRE

Tu aimes l'Italie?

BOURNERON

J'en raffole.

PIERRE

Quand les affaires m'en laisseront le loisir, il faudra que, moi aussi, j'aille faire connaissance avec le Lido, la place Saint-Marc et le Grand Canal.

BOURNERON, comiquement.

Canale Grande!

PIERRE

D'ailleurs, Jenny ne rêve que de Venise. Si je l'écoutais...

BOURNERON

Écoute-la. Elle va bien, ta Jenny?

PIERRE

Très bien, je te remercie.

BOURNERON

Et le crapaud?

PIERRE

Lucien est magnifique. Il a été très sensible à tes attentions ; tes cartes de Florence l'ont enthousiasmé.

BOURNERON

C'est un bon crapaud. Je lui ai rapporté de Turin une Fiat minuscule qui marche comme une grande,

une Fiat vingt-quatre poneys qui fera sa joie et votre désespoir.

PIERRE, riant.

Merci !

BOURNERON

Et les affaires ?

PIERRE

Bonnes. Notre nouveau produit, l'électricine, fait fureur. On nous l'arrache.

BOURNERON

Tous mes compliments. Que dit Gardan?

PIERRE

Rien. Il se contente de rayonner.

BOURNERON

Parfait. Parfait. Alors, tout va bien?

PIERRE, bizarre.

Tout.

BOURNERON

Non. Il y a quelque chose qui cloche?

PIERRE

Rien... rien !

BOURNERON

Mais si. Parle, voyons. J'arrive. J'ai le droit d'être mis au courant. Tu es maintenant le chef de la maison. Je reste le chef de la famille.

PIERRE

Sans doute. Mais il y a temps pour tout. Nous nous reverrons. Aujourd'hui tu es fatigué ; tu reviens de voyage : je m'en voudrais...

BOURNERON

Allons, pas de phrases. Je n'ai plus l'âge de ces petits ménagements ridicules. Tu as dit un mot de trop. Explique-le, je t'en prie.

PIERRE

Tu le veux ?

BOURNERON

Je l'exige.

PIERRE

Eh bien, mon cher papa, tu vas être très surpris. Il s'agit de toi.

BOURNERON, très surpris en effet.

De moi ?

PIERRE

Oui, de toi. Tu es quelqu'un dans Paris, une des plus importantes personnalités du monde industriel. Ne t'étonne donc pas qu'il puisse s'agir de toi.

BOURNERON

Je m'étonne tout de même ; mais va, va, je t'écoute.

PIERRE

Ton absence a été très commentée.

BOURNERON

Par qui ?

PIERRE

Probablement par des gens qui n'ont rien à faire ; mais, comme ils sont légion...

BOURNERON

Et qu'est-ce qu'ils ont dit ?

PIERRE

Ce qu'ils ont appris. La vérité, sans doute. Dispense-moi de te la répéter.

BOURNERON

Parce que ?

PIERRE

Eh ! mon Dieu, parce que, si c'est la vérité, tu pourrais éprouver quelque gêne devant moi.

BOURNERON

Vraiment !

PIERRE

Il me semble. Un homme de ta situation et de ton âge se doit à lui-même et aux siens de ne pas faire... certaines choses. Lorsqu'il les fait, il doit avoir assez d'habileté pour qu'elles restent secrètes. Ça n'a pas été le cas, voilà tout.

BOURNERON

Et tu me le reproches ?

PIERRE

Dieu m'en garde. Je ne me permettrais pas... je t'exprime un regret, sans plus.

BOURNERON

C'est déjà trop. Si c'est là tout ce qui te préoccupe, ce n'est pas grave. En tout cas, cela me concerne seul et j'en fais mon affaire.

PIERRE

Cependant...

BOURNERON

Assez. Je n'admets pas de discussion entre nous sur ce point. Je suis d'âge à savoir me conduire. J'ai l'in-

tention de ne demander de conseils à personne, à personne, tu entends, moins encore d'en recevoir. Je regrette qu'il y ait tant d'oisifs à Paris, mais je ne suis pas responsable de l'intérêt gratuit que leur fainéantise veut bien me porter. Quand ils auront assez parlé de moi, ils passeront à un autre sujet de conversation et de diffamation, plus palpitant, j'espère... Si c'est là tout ce que tu avais à me confier...

PIERRE

Non.

BOURNERON

Ah ! il y a autre chose ? (Signe de Pierre.)... qui ne me concerne pas ?

PIERRE

Pas directement, mais qui t'intéresse au premier chef.

BOURNERON

Voyons.

PIERRE

Cette fois il s'agit d'Émilienne.

BOURNERON

Hein ? Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? Émilienne? Vite, voyons, parle.

Il va aux fleurs et en casse une qu'il effeuille nerveusement.

PIERRE

Naturellement ! tout de suite ! Émilienne, tu ne tiens plus en place ; tu piaffes d'impatience. Ah ! tu as une façon de l'aimer qui n'est guère généreuse pour nous, les autres... Enfin, je passe... J'en aurais trop long à dire sur ce sujet, et puis, depuis le temps, je me suis fait une raison.

BOURNERON

Laissons cela. Qu'as-tu à m'apprendre au sujet d'Émilienne ?

PIERRE

Des choses ennuyeuses.

BOURNERON, vivement.

Pour elle ?

PIERRE

Pour nous surtout.

BOURNERON, avec joie.

J'aime mieux cela.

PIERRE

Cela dépend. Émilienne est une charmante fille dont je suis le premier à apprécier les grandes, très grandes qualités. Elle est intelligente, artiste, généreuse, capable d'élans désintéressés, gaie, toujours d'humeur égale. Enfin, je comprends les sympathies qu'elle inspire et les amitiés qu'elle s'est créées... Seulement... elle oublie trop que le monde ne croit pas aux sympathies... blanches, aux amitiés... platoniques entre hommes et femmes, et elle est tout simplement en train de se compromettre.

BOURNERON

La belle affaire !

PIERRE

Pardon! Cela est très sérieux et tu serais de mon avis si... enfin, tu aurais été de mon avis, il y a deux ans...

BOURNERON

Pierre !

PIERRE

Excuse-moi; mais tu n'aurais peut-être pas affiché une morale aussi indulgente... avant. Je suis bien forcé, en ce moment, de faire le croquemitaine, puisqu'aussi bien vous avez tous l'air de ne plus vouloir tenir aucun compte de l'opinion. Chacun est libre, c'est entendu ; mais nous demeurons, malgré nous, solidaires les uns des autres; nous avons encore tous des intérêts communs, il ne faudrait cependant pas l'oublier. Émilienne est ma sœur; elle est, de plus, la femme de Gardan, mon associé. Il m'est très pénible qu'on puisse parler d'elle avec malignité et tourner en ridicule le nom de son mari. Voilà pourquoi je me permets d'intervenir. J'ai l'air de me mêler de choses qui ne me regardent pas ; c'est une erreur, elles me regardent.

BOURNERON

Admettons. Et avec qui Émilienne s'est-elle compromise, ces temps derniers ?

PIERRE

Avec Henri.

BOURNERON

Flavigny ! Ah ! laisse-moi rire. Mais tout le monde sait que ce sont des camarades d'enfance.

PIERRE

Oui; mais, quand des camarades d'enfance ne sont plus des enfants, leur camaraderie prend facilement un autre nom.

BOURNERON

Ils n'en sont pas responsables.

PIERRE

Affaire d'appréciation. Pour ma part...

BOURNERON

Tu accuses Émilienne?

PIERRE

Non, mais...

BOURNERON

Pierre, laisse-moi t'avertir à temps; tu deviens le plus fâcheux des censeurs; ton austérité, justifiée ou non, est, en tout cas, déplacée. L'honnêteté vraie n'a pas besoin d'avoir les dehors de l'honnêteté et j'aime mille fois mieux une honnête femme que les apparences condamnent qu'une coquine que son hypocrisie met à l'abri du soupçon. Or, je réponds d'Émilienne.

PIERRE

Eh parbleu ! j'en aurais répondu comme toi jusqu'à ces derniers temps; mais, depuis six semaines qu'elle est installée à Saint-Germain, j'ai appris des choses qui m'ont déplu.

BOURNERON

Lesquelles ?

PIERRE

Elle vient à Paris, où elle n'a que faire, presque tous les jours.

BOURNERON

Tu aimerais mieux la voir mourir d'ennui dans son parc.

PIERRE

Et elle y rencontre Henri. On les a vus ensemble.

BOURNERON

C'est donc qu'ils ne se cachaient pas. S'ils se retrouvaient secrètement, ils ne seraient pas assez bêtes...

PIERRE

A moins qu'ils n'aient prévu ce raisonnement et que justement...

BOURNERON

Tiens! Ta vertu te rend d'une subtilité! Tu es le Machiavel de l'honneur conjugal. Fichtre! Ta Jenny a diantrement raison d'être sérieuse. Elle ne serait pas de force. Au fait, je ne te demande pas pourquoi tu as tenu à me raconter toutes ces choses dès mon arrivée. Tu désires sans doute que je parle à Émilienne?

PIERRE

En effet... Tu as sur elle une grande influence. Tu pourras l'empêcher à tout le moins d'être imprudente. Le reste ne regarde qu'elle et son mari.

BOURNERON

C'est bien, j'aviserai. Un cigare ?

PIERRE, refusant.

Merci.

BOURNERON

Tu ne sais pas ce que tu refuses. Il est italien et frauduleux. Il a traversé la frontière subrepticement.

PIERRE

Je ne fume qu'en sortant de table, jamais entre mes repas, tu le sais bien. Et puis, je ne trouve pas très piquant qu'un homme de ta situation s'amuse à jouer des niches à la douane.

BOURNERON

Pardonne-moi, j'avais oublié tout cela, nid à principes. Attends. Je vais chercher ma petite Fiat. Tu l'apporteras à ton Lucien de ma part.

PIERRE

Mais ça ne presse pas.

BOURNERON

Si, je me connais, je n'aurais qu'à l'oublier dans une voiture ou dans un train. Il vaut mieux pour lui que tu t'en charges.

PIERRE

Comme tu voudras.

Bourneron sort.

SCÈNE VIII

PIERRE, puis ÉMILIENNE

Pierre fait quelques pas de long en large, consulte son calepin, regarde l'heure, boutonne son veston et s'assied. A ce moment on sonne. Louis ouvre et introduit Émilienne. Il fait un geste de surprise en apercevant Pierre et se retire après avoir dit :

LOUIS

Monsieur vient tout de suite.

ÉMILIENNE

Tiens, tu es là ? Bonjour, Pierre ! Papa est de retour ?

PIERRE

Oui.

ÉMILIENNE

Quel bonheur ! Tu l'as vu ?

PIERRE

Je viens de bavarder quelques moments avec lui.

ÉMILIENNE

Il va bien ? Il a bonne mine ?

PIERRE

Il est magnifique. Il a rajeuni.

ÉMILIENNE

A la bonne heure! Je vais bien l'embrasser pour la peine. Il le mérite. C'est un papa sérieux qui ne s'est pas fatigué, qui n'a pas fait de bêtises.

PIERRE

Euh!

ÉMILIENNE

Hein! quoi?

PIERRE

Rien!

ÉMILIENNE

Où est-il?

PIERRE

Dans sa chambre. Il est allé chercher un jouet qu'il a rapporté à Lucien. Il revient tout de suite. (Voix de Bourneron, confuse : paquet... salon.) Tiens, je l'entends.

SCÈNE IX

Les mêmes, BOURNERON

Dès qu'il est entré, Émilienne se précipite sur son père, qu'elle embrasse à plusieurs reprises. Baisers sonores.

ÉMILIENNE

C'est moi!

BOURNERON, étourdi.

Je t'aurais reconnue les yeux fermés. Je dois être joli! Tu m'as saccagé.

ÉMILIENNE

Pauvre papa! Je te plains!

PIERRE

Je vous laisse.

BOURNERON

Attends un moment, Louis fait le paquet et te l'ap-porte.

ÉMILIENNE

Ah! pendant que j'y pense, tire donc ton carnet, ton inséparable carnet, et écris : déjeuner dimanche, pas dimanche prochain, l'autre dimanche, dimanche en huit, Saint-Germain. Vous déjeunez tous à Saint-Germain, dimanche en huit. (A son père.) Toi aussi. Oh! nous n'acceptons pas d'excuses, Georges et moi. (Elle le force à écrire sur un bloc-notes. — A Pierre.) J'allais vous envoyer un mot. Nous comptons sur vous. D'ailleurs, il y aura une surprise, qui n'en sera pas une, car je vais tout de suite soulever le couvercle du pot aux roses : nous aurons les Grossmuller.

BOURNERON, très étonné.

Non!

ÉMILIENNE

Si, ils arrivent de leur Alsace samedi en huit et nous les possédons le dimanche. Qu'on se le dise! Léopold vient pour affaires et Jeanne l'accompagne. Je ne sais pas si on rira. Mais on sera tous les fous de la famille. C'est inscrit?

PIERRE

C'est inscrit. (Louis entre avec le paquet.) Merci.

ÉMILIENNE

Embrasse bien Jenny pour moi et le petit.

PIERRE

Je n'y manquerai pas (A son père.) Au revoir !

BOURNERON

A bientôt ! Je passerai demain au bureau vous serrer la main.

PIERRE

Tu nous feras plaisir.

ÉMILIENNE

En tout cas, à dimanche en huit. Prenez le train de onze heures cinq. C'est le meilleur. On ira vous chercher à la gare.

PIERRE

Merci.

Il sort, reconduit par Bourneron.

SCÈNE X

ÉMILIENNE, BOURNERON

ÉMILIENNE, tendant la joue.

Ma monnaie !

BOURNERON, l'embrassant.

Tu ne te laisses pas refaire, toi, au moins ? J'avais tout empoché froidement... Faut que je rende gorge ?

ÉMILIENNE

Un peu, mon père. — Enfin ! C'est toi tout de même !

BOURNERON

Enfin ! Dirait-on pas que je viens de m'absenter quelque six mois. Trois semaines ! En voilà une affaire !

ÉMILIENNE

Tu en parles à ton aise! Trois semaines sans toi! Ça m'a paru trois ans.

BOURNERON

Allons! allons! ne cherche pas à me faire trop de plaisir. Ça n'est pas généreux. Tu veux donc me manquer tellement dans l'avenir que je ne puisse plus partir ?

ÉMILIENNE

Voui.

Bourneron s'approche et l'embrasse.

BOURNERON

Ça, c'est une dette. J'acquitte une dette. C'est pour les fleurs.

ÉMILIENNE, les regardant.

Elles sont jolies.

BOURNERON

Elles te reflètent.

ÉMILIENNE, touchée.

Eh! — Elles t'ont fait plaisir ?

BOURNERON

Comme tout ce qui me vient de mon enfant chérie.

ÉMILIENNE

Quand les as-tu reçues ?

BOURNERON

Il y a une heure à peu près.

ÉMILIENNE

Qu'est-ce que tu faisais ?

BOURNERON

Je... hum !... Je finissais de déjeuner.

ÉMILIENNE

Le pauvre papa ! il a déjeuné tout seul, ici, dans cet appartement sens dessus dessous. C'est très triste.

BOURNERON, comiquement.

Très triste... Oh ! tu sais, j'ai l'habitude.

ÉMILIENNE

Pourquoi ne m'as-tu pas écrit ? Je serais venue te tenir compagnie.

BOURNERON

Cela t'aurait dérangée.

ÉMILIENNE, le menaçant.

Répète voir un peu.

BOURNERON, se garant.

Je m'en garderai bien. Je tiens à ma beauté ; je n'en ai qu'une.

ÉMILIENNE

Tu sais, je te trouve froid avec moi.

BOURNERON

J'ai eu si chaud en Italie.

ÉMILIENNE

C'est joli, l'Italie ?

BOURNERON, comiquement.

C'est beau.

ÉMILIENNE

Tu as dû rencontrer là-bas un tas de gens de connaissance ?

BOURNERON

Pas le moindre gens de connaissance.

ÉMILIENNE

Cependant tout le monde est allé en Italie, ce printemps.

BOURNERON

Oh ! tu sais, l'Italie n'est qu'une botte, mais c'est une grande botte.

ÉMILIENNE

Le papier à lettres coûte cher dans ce pays-là ?

BOURNERON

Il est hors de prix.

ÉMILIENNE

Tu m'as inondée de télégrammes et de billets en style napoléonien. Mais la bonne lettre sérieuse, où l'on met tout son cœur, où l'on fixe ses impressions pour sa petite fille qu'on prétend aimer, elle est restée dans le buvard de l'hôtel.

BOURNERON

Je la réclamerai.

ÉMILIENNE

Tu t'es très mal conduit avec moi, et cependant...

BOURNERON

Tu ne m'en veux pas.

ÉMILIENNE

Qu'en sais-tu ?

BOURNERON

Je le devine. Je te connais comme si je t'avais faite.

ÉMILIENNE

Comme si ! Je crois que tu viens d'insulter ma mère !

BOURNERON

Pardonne-moi, je suis d'une étourderie !

ÉMILIENNE

Un gamin, quoi !

BOURNERON

Eh bien, mademoiselle ! et le respect ?

ÉMILIENNE

Il a levé le pied en emportant la caisse des vertus familiales. Il a filé en Belgique.

BOURNERON

Pauvre France ! (Elle se lève.) Où vas-tu ?

ÉMILIENNE

Je m'en vais.

BOURNERON

Déjà ! Eh bien, on ne se douterait pas que tu viens de vivre trois années de mortelles angoisses loin de ton vieux père.

ÉMILIENNE

Méchant ! non, voilà, tu comprends, je t'espérais, mais je ne t'attendais pas aujourd'hui. Tu comprends?

BOURNERON

Très bien. Ma présence te comble de joie... mais elle te gêne...

ÉMILIENNE

Oh ! papa !

BOURNERON

Dame!

ÉMILIENNE

Tu n'es pas gentil de me taquiner! Ça me fait assez de peine d'être obligée de te quitter si vite.

BOURNERON

Obligée! Par qui?

ÉMILIENNE

Par le temps. Il est trois heures et demie et je reprends tout à l'heure le train pour Saint-Germain.

BOURNERON

Le train de?...

ÉMILIENNE

Je ne sais pas. Le premier que je trouverai.

BOURNERON

Tu ne vas pas me faire croire que tu es femme à rentrer à Saint-Germain à quatre heures et demie.

ÉMILIENNE

C'est ce qui te trompe. Je suis femme à...

BOURNERON

Un jour où la Malle des Indes me ramène dans tes bras, jamais de la vie!

ÉMILIENNE

J'ai du monde à dîner.

BOURNERON

Du monde! quel monde?

ÉMILIENNE

Du monde ennuyeux, du monde d'affaires, des rela-

tions qui sentent la naphta, enfin, des amis à Georges.

BOURNERON

Possible. Mais tes ordres sont donnés.

ÉMILIENNE

Mal. Il faut que je chambarde tout mon dîner. Ce serait trop long à t'expliquer. Au revoir, mon cher petit papa !

BOURNERON

Émilienne ! Émilienne ! (Avec la langue.) Ta, ta, ta !

ÉMILIENNE

Plaît-il ?

BOURNERON

Je ne suis pas content de toi.

ÉMILIENNE

Qu'est-ce que je vous ai fait, je vous prie ?

BOURNERON

Vous ne m'avez rien fait, bien que vous veniez de me mentir de la façon la plus impudente.

ÉMILIENNE

Que dites-vous là, mon digne père ?

BOURNERON

La vérité, mon indigne fille. Osez me jurer qu'en sortant d'ici vous allez directement à la gare Saint-Lazare prendre le premier train en partance pour Saint-Germain.

ÉMILIENNE

Le premier ou le second.

BOURNERON

Ou le troisième.

ÉMILIENNE

Quelques petites courses à faire avant de rentrer à la campagne.

BOURNERON

Émilienne. assieds-toi.

ÉMILIENNE, très pressée.

Papa !

BOURNERON

Assieds-toi, je t'en prie. Je suis sérieux, maintenant.

ÉMILIENNE

Je t'en défie.

BOURNERON

Eh bien, tu vas voir. Émilienne, je ne suis pas content de toi.

ÉMILIENNE

Tu l'as déjà dit.

BOURNERON

Je le répète. Émilienne, tu es la plus exquise des filles et la plus honnête des femmes. Mais tout le monde n'est pas forcé de le savoir. Donc... Donc... (Il hésite.)

ÉMILIENNE

Donc ! Eh bien, *donc !* Ce *donc* qui ne sort pas! *Donc* quoi ? *Donc*, tu me fais de la morale ; je suis exquise, je suis honnête, je suis un amour enfin, et monsieur mon père s'offre des *donc* comme si ça ne coûtait rien. Allons, voyons, ce *donc*, ce *donc*, je meurs d'impatience.

BOURNERON, riant.

Émilienne, il n'y a pas moyen d'être sérieux avec toi.

ÉMILIENNE, se lévant.

Alors, renonces-y et laisse-moi m'en aller.

BOURNERON

Non. Pas avant que je t'aie dit...

ÉMILIENNE

Quoi?

BOURNERON

Ce qu'on m'a dit.

ÉMILIENNE

Qui ça?

BOURNERON

La renommée.

ÉMILIENNE

En voilà une qui a une sale réputation!

BOURNERON

Ça, ça n'est rien. L'embêtant, c'est qu'elle salit la réputation des autres. Enfin, écoute, oui ou non, est-il vrai que tu viennes plusieurs fois par semaine à Paris?

ÉMILIENNE

Oui, il est vrai.

BOURNERON

Et jamais à l'insu de Georges?

ÉMILIENNE

Jamais. Quand je viens à Paris et que je ne le lui dis pas, c'est uniquement pour m'épargner une scène. C'est mon droit, je pense. Si Georges n'était pas un homme qui fait des scènes, un jaloux, un absurde jaloux, je le lui dirais; mais,comme c'est Ronchonot lui-même, il m'arrive de faire la carpe, j'en conviens.

BOURNERON

Et pourquoi venons-nous si souvent dans la capitale ?

ÉMILIENNE

Parce que nous trouvons qu'une capitale a plus d'attraits qu'un chef-lieu de canton. Si tu crois que c'est drôle, toi, la Laye ?

BOURNERON

Quelle Laye ?

ÉMILIENNE

Celle en qui se trouve notre Saint-Germain.

BOURNERON

Soit ! mais la renommée ne s'en tient pas là.

ÉMILIENNE

Ah ! Qu'est-ce qu'elle chante encore ?

BOURNERON

Elle ne chante pas, elle glose.

ÉMILIENNE

Ah !... et que glose-t-elle, s'il vous plaît ?

BOURNERON

Qu'on rencontre madame par les rues et les boulevards en compagnie de jeunes gens.

ÉMILIENNE

Votre renommée, mon cher papa, est une tourte, vous le lui direz de ma part. (Riant.) Des jeunes gens, on me voit me promener avec des jeunes gens !... Papa, avoue-le ! c'est une histoire de brigands que tu m'as rapportée des Calabres, exprès pour me faire pouffer et me mettre en retard, dis, c'est ça ?

BOURNERON

Non, non ! Je plaisante parce que tu ne me laisses pas le temps d'être grave et digne comme je le devrais... mais c'est sérieux. Tu veux que je mette les points sur les *i* ? Je les mets. Il paraît que tu te compromets avec Henri. Voilà.

ÉMILIENNE

Henri Flavigny ?

BOURNERON

Probable, à moins qu'il n'ait changé de nom depuis mon départ.

ÉMILIENNE

A la bonne heure. Ça, c'est net ; c'est idiot ; mais c'est net.

BOURNERON

Mais, je le sais bien que c'est idiot. Je suis sûr de toi, comme de moi-même... plus que de moi-même ; mais enfin, que veux-tu ? le monde est le monde, c'est-à-dire quelque chose de pas joli, oh ! non, de pas joli du tout ; seulement, voilà, quand on en est, le moyen de ne pas compter avec lui ?

ÉMILIENNE

Il m'embête ton monde, et, en plus, il me dégoûte, voilà aussi.

BOURNERON

C'est bien mon opinion sur lui, mais enfin...

ÉMILIENNE

Écoute, mon cher petit papa, envoie tes *mais* et tes *enfin* rejoindre tes *donc*. C'est ce que tu as de mieux à faire pour le moment. Ta morale est très gentille, mais tu es bien plus gentil qu'elle, et entre nous je t'aime mieux sans elle.

BOURNERON

Mais, sapristi, on jase.

ÉMILIENNE

Eh bien, sapristi, on déjasera. Et, si l'on ne déjase pas, on s'en fichera comme on s'en est toujours fichu. Voilà ! Mets-toi bien dans la tête, dans la chère tête de vieux papa adoré, que je ne vais pas être assez bête pour rompre avec Henri une intimité qui date de toujours, parce qu'il a plu à la pimbêcherie de trois vieilles toupies de s'en effaroucher.

BOURNERON

C'est précisément ce que j'ai dit.

ÉMILIENNE

A qui ?

BOURNERON

... A la renommée.

ÉMILIENNE

Elle doit avoir une sale tête, ta renommée!

BOURNERON

Mais non, mais non.

ÉMILIENNE

Je ne me suis jamais gênée pour sortir avec Henri quand j'en avais envie ; ce n'est pas aujourd'hui que je commencerai. Et tu m'approuves.

BOURNERON

C'est-à-dire... pas tous les jours, tout de même.

ÉMILIENNE

Quand ça me plaira. Je n'ai de comptes à rendre à personne.

BOURNERON

Cependant... Georges...

ÉMILIENNE

C'est affaire entre lui et moi, pas vrai ?

BOURNERON

Évidemment.

ÉMILIENNE

Tu vois ! — D'ailleurs...

Elle vient de découvrir une voilette sur la cheminée et joue avec.

BOURNERON

D'ailleurs ?... qu'est-ce que c'est que ça ?

ÉMILIENNE, négligemment.

Ça, c'est une voilette.

BOURNERON

Ah !

ÉMILIENNE

C'est même une voilette qui sent très bon.

BOURNERON

Comment, elle n'est pas à toi ?

ÉMILIENNE

Tu plaisantes. Attends un peu, je vais te dire le parfum.

BOURNERON

Qu'est-ce qu'elle vient faire ici, celle-là ?

ÉMILIENNE

On se le demande. Attends...

BOURNERON, voulant s'en emparer.

Rends-la-moi.

ÉMILIENNE, *s'échappant.*

Tout de suite. Ça, c'est de l'eau de Cologne russe avec un soupçon de Chypre, un soupçon, tu entends !

BOURNERON

Hou !

ÉMILIENNE, *lui lançant la voilette.*

Tiens ! cache-la bien. Une autre fois, avant de te lancer dans la haute morale et de mettre toutes voiles dehors, tu feras bien de commencer par mettre toutes voilettes dedans.

BOURNERON

Fille de Noé !... va !

ÉMILIENNE

Pardon ! Noé était paf... tandis que toi !... C'est magnifique... Tous mes compliments. J'ai un père flatteur.

BOURNERON

Un mot de plus, et je te maudis...

ÉMILIENNE

En attendant, moi, je te pardonne ; mais n'y reviens plus.

Elle lui tend sa joue à baiser. Il l'embrasse. A ce moment, on frappe.

BOURNERON, *à Émilienne, qui lui a fait signe.*

Oui, oui.

ÉMILIENNE

Tu sais ce que c'est, le signal. Trois petits coups légers. Des coups de bec de petit oiseau familier cognant à la fenêtre. Je te gêne ? C'est bien fait. Fallait me laisser partir tout à l'heure. Elle est jolie ; dis ? Sûr, elle est jolie ! tu es un homme de goût. Mon

cher moraliste, vous avez bien mal choisi votre temps pour faire un prêche. Je voudrais bien la voir avant de filer. Y a pas mèche ? Dis donc, au moins, tu ne l'aimes pas plus que moi ? Ni même autant ? Tu me le jures ? C'est que, si tu me trompais de cette façon-là, si ton cœur m'était infidèle, tu sais, je ne répondrais pas de moi. Tu jures ?

BOURNERON

Oui, enfant terrible. Mais où vas-tu prendre toutes ces histoires ? C'est un fournisseur.

ÉMILIENNE

Un fournisseur ? Tu n'as pas honte de mentir comme ça à ton âge, je veux dire, aussi maladroitement. Eh bien, soit ! Je n'ai pas besoin de me gêner avec un fournisseur. J'ouvre la porte toute grande et je sors.

BOURNERON, la retenant.

Non ! Attends une minute.

ÉMILIENNE

Oui... Il faut laisser au fournisseur le temps d'enlever sa voilette. Dis donc, conseille-lui autant que possible de ne pas l'oublier en s'en allant. Et embrasse-moi bien fort une dernière fois ; il en restera moins pour le fournisseur.

BOURNERON

Ah ! méchante fille ! (Il l'embrasse.)

ÉMILIENNE

Chut ! Plus bas ! Il pourrait entendre et s'imaginer... (Tendant l'oreille.) Plus rien, *il* doit être dans la cuisine. Je crois que je peux m'évader.

BOURNERON, qui a ouvert comiquement la porte de l'antichambre.

Oui, la voie est libre.

ÉMILIENNE

Sur la pointe des pieds. Les fournisseurs ont l'ouïe très fine, cette année.

BOURNERON, riant.

Quelle gosse !

ÉMILIENNE, à la porte.

Vite, un dernier et je me sauve. (Il l'embrasse.) Hein ! si elle nous voyait ! Quelle scène, mon pauvre papa !

Madeleine est descendue tout doucement et, au moment où Bourneron se retourne, elle se trouve face à face avec lui

SCÈNE XI

BOURNERON, MADELEINE

MADELEINE

Tout de même ! Si j'étais jalouse ! Tu sais, elle est charmante !

BOURNERON

Mieux !

MADELEINE

Et je comprends que tu en sois fou !

BOURNERON

S'pas ?

MADELEINE

Aussi, je te pardonne... (Elle l'embrasse.) mais à une condition...

BOURNERON

Ne la dis pas et pardonne-moi encore. (Il l'embrasse.) Ah ! Quand je pense à ma jeunesse ! Que n'ai-je été vieux toute ma vie !

RIDEAU

ACTE II

CHEZ LES GARDAN, A SAINT-GERMAIN

Une terrasse d'où l'on découvre toute la vallée de la Seine. A droite, véranda et perron. On sert le café.

SCÈNE PREMIÈRE

BOURNERON, PIERRE, GARDAN, GROSSMULLER, FLAVIGNY, ÉMILIENNE, JENNY, JEANNE.

Au lever du rideau, ils descendent de la véranda de gauche. Jenny et Jeanne d'abord, se donnant le bras, puis Pierre et Gardan ; puis Grosmuller et Flavigny, enfin Emilienne et Bourneron.

GROSSMULLER, à Flavigny, accent alsacien très léger.

Belle journée, hein ?

FLAVIGNY

J'espère que vous n'en avez plus de pareilles en Alsace depuis qu'ils l'ont annexée.

GROSSMULLER

Hélas si !

JENNY, à Jeanne.

Tu vois ! d'ici, on découvre la Seine... là, ce miroitement sous les arbres ; et là, un peu plus loin, ces masses sombres, c'est la forêt de Saint-Germain.

GARDAN, s'approchant.

L'admirable forêt de Saint-Germain. J'ai donné ordre d'atteler le landau. Nous vous en ferons les

honneurs cet après-midi, chère petite exilée, ainsi qu'à votre Alsacien de mari.

JEANNE

Nous serons ravis. Ce sont vos domaines, mon cher beau-frère ?

GARDAN

Presque, puisque la forêt appartient à l'État, et qu'aujourd'hui, l'État, c'est nous.

FLAVIGNY, bas, à Émilienne.

Contente ?

ÉMILIENNE, bas, à Flavigny.

Mieux. Heureuse. J'ai mon cher papa, et tu es près de moi. Tout ce que j'aime ! Tu me dois ce beau temps, tu sais. C'est vrai. Il fait radieux en moi... et je rayonne. Allons, ingrat, qu'est-ce que tu attends pour me remercier?

FLAVIGNY, bas, à Emilienne.

La minute où nous serons seuls.

ÉMILIENNE, s'avançant.

Hôtes ! Vos cafés refroidissent. Il y a un morceau dans toutes les tasses. Et toi, *my dear* papa ?

BOURNERON

Merci. Je ne prends plus de café; il paraît que ça ne me vaut rien. On m'a interdit le café.

ÉMILIENNE, malicieusement.

Qui ça, on ?

BOURNERON, avec un sourire.

Mon médecin.

ÉMILIENNE

Enfin, tu te sens bien ? Tu es à ton aise ?

BOURNERON

Je digère délicieusement un déjeuner qui fut délicieux.

ÉMILIENNE

Oh ! Je t'en prie ! Eh bien, si tu étais chic, tu t'inviterais plus souvent.

GARDAN

Émilienne a raison. Depuis quelque temps, vous nous négligez singulièrement, mon cher beau-père.

BOURNERON

Vous savez, Saint-Germain, ça n'est pas précisément dans la banlieue de Florence.

JENNY

A vous entendre, on s'imaginerait que vous venez de passer trois ans en Italie.

ÉMILIENNE

N'est-ce pas ? Et il y est resté tout juste trois semaines. Et il y a près de deux mois que nous sommes installés ici. Or, en tout, j'ai compté, tu es venu trois fois.

BOURNERON

Fi ! tu as une âme de caissière. D'ailleurs, de quoi te plains-tu ? Je te vois presque tous les jours à Paris.

ÉMILIENNE

Presque ! Et puis, ce n'est pas la même chose. Et puis, le soir, tu pourrais très bien rentrer dîner avec Georges.

GARDAN

Vous n'auriez qu'à passer me prendre au bureau vers six heures. Je serais ravi...

BOURNERON

Ce n'est pas l'envie qui m'en manque.

PIERRE, ironique.

Seulement, tu ne peux pas.

BOURNERON

Eh oui !

ÉMILIENNE

Tu n'as pas le temps ?

BOURNERON

Comme tu dis !

ÉMILIENNE

Comme je dis ! Un monsieur qui n'a rien à faire !

BOURNERON

Justement. Si tu savais comme c'est absorbant de n'avoir rien à faire, surtout quand, pendant trente-cinq ans, on a eu à faire par-dessus la tête. Aujourd'hui, je me la coule sucrée. C'est bien mon tour. Je bats une flème savoureuse.

ÉMILIENNE

Alors, c'est un travail de venir nous voir ?

BOURNERON

Tu es bête !

ÉMILIENNE

Tiens ! Tu es comme les collégiens qui se rasent en famille. Sous le premier prétexte, ils se défilent.

BOURNERON

Non ! Mais fais-moi une scène pendant que tu y es !

ÉMILIENNE

Mon cher papa, j'en meurs d'envie.

BOURNERON

Eh bien, ma chère fille, ne mourez pas et soulagez-vous, je vous en prie.

Ils remontent. Pendant ce coin de scène, les autres ont fini de prendre le café.

GARDAN, se levant.

Dites donc, Henri, en attendant que la voiture soit attelée, si on y allait d'un petit billard ?

FLAVIGNY

Mon Dieu ! C'est une distraction innocente.

GARDAN

Et hygiénique, donc ! Trente points ?

FLAVIGNY

Pourquoi pas, après tout ? La vie est courte. Dépêchons-nous.

Ils sortent à droite.

BOURNERON, redescendant.

Et moi, mes chers enfants, je vais vous demander la permission d'aller faire une petite sieste. Je me suis couché tard et j'ai un soupçon de migraine.

ÉMILIENNE

Ah ! Ah !

BOURNERON

Une heure de repos, il n'y paraîtra plus.

ÉMILIENNE, passant.

Eh bien, si tu le permets, je vais t'installer. J'ai des coussins admirables. On baissera les stores. On ouvrira les fenêtres et la porte pour que tu aies de l'air, et...

BOURNERON

Tu sais, toi, je te défends de trop me gâter. Je n'aurais qu'à y prendre goût. Je ne démarrerais plus d'ici.

ÉMILIENNE

Vrai ? Oh ! alors, défends-toi bien. Je vais t'assassiner d'attentions.

BOURNERON, très tendrement.

Parricide !

Ils entrent dans la véranda.

SCÈNE II

PIERRE, GROSSMULLER, JEANNE, JENNY

GROSSMULLER, s'asseyant.

Elle est ravissante, la propriété de Gardan. Ah ! on voit que la maison Bourneron et Gardan n'a pas eu trop à souffrir du malaise général des affaires. Pendant qu'ici vous tuez le veau gras tous les ans, nous, nous devons nous contenter de vaches maigres. Et elles maigrissent encore chaque année, les bougresses.

PIERRE

C'est un mauvais moment à passer et qui passera. Nous, en effet, nous n'avons pas à nous plaindre. Nous n'avons qu'à laisser aller les choses pour qu'elles aillent bien. Mais ça ne nous empêche pas d'avoir de gros ennuis.

JEANNE, à Jenny.

Ah! oui, au sujet de papa! Ta lettre nous a mis au courant. Alors sa liaison avec cette Mme Bérieux dure toujours ?

PIERRE

Plus que jamais. Papa s'est recréé avec elle une véritable existence. Elle l'a déjà presque complètement détaché de nous. Un jour ou l'autre, ça tournera mal, fatalement. A l'âge de papa... une bêtise est vite commise.

GROSSMULLER, un peu épais.

A tous les âges.

PIERRE

Et je ne sais pas ce que je donnerais pour l'en empêcher.

JEANNE

Oui, mais comment ?

PIERRE

Ah ! voilà. Ce n'est pas commode. Cependant, en cherchant bien... Je voudrais commencer par les séparer d'abord. Après, je m'arrangerais.

JEANNE

Tu as une idée de derrière la tête ?

PIERRE

Peut-être, mais je ne veux pas en parler encore.

JENNY, regardant du côté de la véranda.

Chut ! Voici Émilienne.

JEANNE

Est-ce qu'elle est au courant ?

PIERRE

Vaguement ; mais, elle, tout ce que fait papa !

JEANNE

Ça dépend. Elle a pour papa, tu le sais, une affec-

tion exclusive, jalouse, et je ne serais pas étonnée... Si elle savait la vérité vraie sur cette liaison, elle prendrait peut-être les choses moins à la légère.

PIERRE

Tiens! c'est vrai. Je n'avais pas pensé à ça.

SCÈNE III

Les mêmes, ÉMILIENNE

ÉMILIENNE

Qu'est-ce que vous complotez là tous les quatre?

PIERRE

Nous parlions de papa.

ÉMILIENNE, gaiement.

A la bonne heure ! Et qu'est-ce que vous disiez?

PIERRE

Je leur apprenais la vérité.

ÉMILIENNE

Oh ! mon Dieu ! dirait-on pas ? Je m'imagine qu'elle n'a rien de bien terrible, ta vérité.

PIERRE

De terrible, c'est possible, mais d'inquiétant, c'est autre chose, parfaitement, d'inquiétant, surtout pour l'avenir.

ÉMILIENNE

Laisse donc l'avenir tranquille. On a bien déjà assez à faire avec le présent. Et puis, personne ne peut le deviner, l'avenir.

PIERRE

Non, mais avec un peu de perspicacité, on peut

essayer de le prévoir, — et il y a des cas où l'on doit essayer. Celui de papa, par exemple...

ÉMILIENNE

Tu trouves que papa se dérange, qu'il n'est pas sérieux. Pour sûr, il ne l'est pas autant que toi, heureusement d'ailleurs !

JENNY

Pierre craint avec juste raison que votre père... un jour...

ÉMILIENNE, *ironique.*

Ne fasse des dettes ?

JEANNE

Non, il n'est pas question de cela. Papa ne dépense même pas ses revenus.

PIERRE

Et quand même il dépenserait ses revenus, plus que ses revenus ! Est-ce que tu t'imagines que cela serait de nature à nous inquiéter ? Tu sais bien que tout ce que nous avons serait à la disposition de papa, s'il en avait besoin.

ÉMILIENNE

Alors, qu'est-ce qu'on peut craindre ? Je ne vois pas. Papa s'amuse ! Mon Dieu ! le grand crime ! Il n'a déjà pas eu la vie si gaie !

JEANNE

S'il ne faisait que s'amuser, nous ne dirions rien.

ÉMILIENNE

Vous êtes gentils !

JENNY

Non. C'est beaucoup plus grave ; il a une liaison.

ÉMILIENNE

Voyez-vous !

PIERRE

Ne raille pas. Il est l'amant d'une femme qu'il aime beaucoup.

ÉMILIENNE

Mais tant mieux !

PIERRE

Tu ne veux pas comprendre. Cette femme, il en est éperdument épris.

ÉMILIENNE, saisie.

Allons donc !

PIERRE

Ah ! tu vois ! tu ne blagues plus ! Et tu as raison. Je te raconterai en détail ce que je sais ; nous craignons... toutes les folies. S'il avait la tête tournée, par exemple, au point...

ÉMILIENNE, riant nerveusement.

De l'épouser ?

PIERRE, avec autorité.

Tu ne crois pas si bien dire ; il y a pensé... il y pense.

ÉMILIENNE, vivement.

Ce n'est pas vrai ! (Se reprenant.) Eh bien, mon Dieu, après tout, c'est son droit. Papa est libre. Il est d'âge à savoir ce qui lui convient. Cela ne nous regarde pas. Il n'a pas à nous demander notre consentement.

PIERRE

Pardon ! il peut se ruiner si ça lui fait plaisir ; cela le regarde seul. Mais il n'a pas le droit, sans nous consulter, d'introduire dans la famille une étrangère,

surtout... enfin, je m'entends. S'il se produisait un scandale, est-ce que nous n'en serions pas tous atteints et de la façon la plus grave? Seulement, toi, dès qu'il est question de papa, même s'il a tort, tu lui donnes raison. Ce n'est pas pour rien que tu as toujours été son enfant chérie, sa chouchoute.

ÉMILIENNE

Pierre, pas de mots blessants, je t'en prie. J'aime papa, c'est vrai, et il m'aime et nous avons raison de nous aimer. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Je détesterais papa que je n'en trouverais pas moins monstrueux de l'empêcher de vivre à sa guise et d'être heureux comme il lui plaît. Tu parles de scandale possible, mais il n'y a pas de scandale plus grand que celui qui consiste à faire violence à un être et à lui briser le cœur, fût-ce au nom des principes les plus respectables, fût-ce au nom de cet honneur familial dont tu t'es institué le gardien! Quels que soient tes projets, ne compte pas sur moi. Je ne m'y prêterai pas.

Un silence.

PIERRE, éclatant de rire.

Et allez donc! Ah! tu es bien toujours la même soupe au lait, ma pauvre petite Émilienne. Dona Quichotte! De grands emballements sans objet, et des charges à fond de train contre des moulins à vent qui ne tournent même pas. Qui te parle de faire violence à papa? Tiens! tu es stupide.

GROSSMULLER

Mais il ne s'agit pas de cela.

JEANNE

Au contraire, il s'agit d'être utile à papa.

JENNY

De le défendre contre lui-même.

JEANNE

De le guérir tout doucement d'un amour qui commence à devenir dangereux, à lui faire perdre la tête.

PIERRE

Enfin, le vois-tu venant ici nous rendre visite avec une dame à son bras, une dame dont il serait toqué, qu'il nous préférerait, qui serait désormais sa confidente, sa vraie confidente, sa seule amie, et à qui il donnerait le plus intime, le plus secret de son cœur? Le vois-tu ?

ÉMILIENNE

Non. Je ne le supporterais pas, d'ailleurs. Ça me ferait trop de peine.

PIERRE

Eh bien, alors, ne t'emporte pas et écoute-moi posément. Ce que je voulais vous proposer, ce n'était ni bien méchant, ni bien terrible, et je ne m'attendais pas, pour si peu de chose, à déchaîner de tels orages. L'idée m'est venue de tenter une expérience qui, suivie de succès, aurait tout ramené dans l'ordre, sans heurt, sans cassure. Au fond, papa n'est peut-être pas aussi attaché à cette femme qu'il se l'imagine. S'il cessait de la voir pendant quelque temps, peut-être s'apercevrait-il qu'elle lui est moins indispensable qu'il ne le croit. Alors j'ai pensé que si vous lui offriez, par exemple, d'aller avec vous en Alsace et d'y passer quelques semaines, en insistant bien, il se laisserait peut-être convaincre... ce serait toujours un premier pas de fait. On verrait ensuite.

JEANNE

Il n'y a là rien de terrible, en effet. D'abord, nous serions ravis, Léopold et moi, d'avoir papa un peu à nous, pendant quelque temps.

GROSSMULLER

Ravis. Ton père est le compagnon de rêve. On pêcherait, on chasserait, on battrait les bois de compagnie. Ce serait charmant.

JEANNE

Cela le dépayserait, l'arracherait à des habitudes qui ne sont peut-être que des habitudes...

GROSSMULLER

Ah ! les habitudes!

JEANNE

Lui laisserait tout le temps de réfléchir, de se consulter... Tu ne trouves pas cette idée à la fois ingénieuse et raisonnable, Émilienne ?

ÉMILIENNE

Si ! Je trouve cette idée excellente, mais je connais papa. Il refusera.

PIERRE

Qu'est-ce qu'on risque d'essayer ? Et puis, en s'y prenant bien... Tiens ! Si toi, par exemple, tu l'entreprenais, gentiment, persuasivement, comme tu sais le faire quand tu veux. Et regarde, si tu réussissais, tu serais sûre de n'avoir rien perdu de son affection, de sa tendresse. Tu serais sûre de l'avoir toujours autant à toi. Ce serait là un succès significatif.

ÉMILIENNE

C'est vrai. Mais, si j'échoue...

PIERRE

Si tu échoues, ma petite Émilienne, alors nous aviserons. Mais, si tu veux bien t'en donner la peine, je suis certain...

ÉMILIENNE

Eh bien, j'essaierai... pour voir.

GROSSMULLER

C'est ça.

JEANNE

Pour voir.

PIERRE

Qu'est-ce qu'on risque ?

A ce moment, Flavigny, en manches de chemise, une queue de billard à la main, paraît sur le perron de la véranda.

FLAVIGNY, du perron.

Chère madame ! Le billard meurt de soif. L'académie réclame de la bière.

ÉMILIENNE, s'éloignant.

C'est bien. Je vais donner des ordres. (A Pierre.) Je reviens.

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins ÉMILIENNE

PIERRE, les rassemblant.

Écoutez. Nous sommes seuls un moment. Je vais vous parler à cœur ouvert. Il faut absolument que père parte pendant quelque temps. Vous me connaissez. Vous savez bien, les uns et les autres, que je ne me permettrais pas d'intervenir de la sorte si je n'avais de graves raisons de le faire. J'aime profondément papa et la pensée de lui faire de la peine me bouleverse. Mais j'ai appris ces jours derniers sur cette Mme Bérieux des choses que je ne peux pas dire à père, mais qui me donnent le droit, j'allais presque

dire qui m'imposent le devoir, d'agir comme je le fais en ce moment. Vous m'avez compris et vous m'approuvez, n'est-ce pas ?

JEANNE

Oui, mais crois-tu qu'Émilienne réussira ?

PIERRE

Hum ! Il y aura du tirage. Papa répondra qu'il ira vous voir plus tard. Il gagnera du temps et, finalement, vous tirera sa révérence. Non, pour le décider, il faudrait qu'Émilienne... Laissez-moi seul quelques minutes avec elle, voulez-vous ?

GROSSMULLER

Très volontiers.

JENNY

Je vais vous montrer les serres.

JEANNE

Avec plaisir.

GROSSMULLER

Dépêchez-vous, n'oubliez pas la promenade en forêt.

PIERRE

Soyez tranquille.

Grossmuller, Jenny, Jeanne sortent par la gauche, au fond. Émilienne reparaît.

SCÈNE V

ÉMILIENNE, PIERRE

ÉMILIENNE

Où vont-ils ?

PIERRE

Visiter les serres. Jenny les y conduit.

ÉMILIENNE

Rejoignons-les.

PIERRE

Dans un moment.

ÉMILIENNE

Tu as à me parler?

PIERRE

Oui, je voudrais revenir sur ce que nous avons dit tout à l'heure. Je viens de réfléchir à notre plan. Il ne me paraît pas fameux.

ÉMILIENNE

Pourquoi ?

PIERRE

Mon Dieu! parce que... d'après tout ce que j'ai appris, père ne me paraît pas, cette fois, homme à céder à tes instances, si tendres, si câlines soient-elles. Je te dis qu'il est fou de cette Mme Bérieux, qui est jolie, élégante, distinguée, et qui a su prendre sur lui une influence extraordinaire.

ÉMILIENNE

Vraiment ? Tu es sûr ?

PIERRE

Sûr. Voilà deux ans qu'ils vivent pour ainsi dire ensemble.

ÉMILIENNE

Non ?

PIERRE

Mais si ! C'est avec elle qu'il vient de faire ce voyage d'Italie, un vrai voyage d'amoureux, la tournée classique ! Les Offices ! les lagunes ! Saint-Marc ! le Lido !

ÉMILIENNE

Ah ! C'était avec elle !

PIERRE

Mais oui! Dans ces conditions, je t'avoue, je ne le vois pas bien consentant à s'expatrier et à la quitter, parce que tu le lui auras demandé, même avec toute la gentillesse dont tu es capable.

ÉMILIENNE

Alors ?

PIERRE

Il faudrait trouver des raisons plus décisives.

ÉMILIENNE

Sans doute, mais je ne vois pas...

PIERRE

C'est cependant bien simple. La seule personne dont la présence serait de nature à l'attirer là-bas, à l'y retenir, à lui faire oublier un peu... son amie, ce serait toi ; ça, oui ; si tu voulais bien consentir, par tendresse filiale, à partir avec lui, oh ! alors, notre tactique aurait toutes chances de succès et nous serions bien près...

ÉMILIENNE

Ne te donne donc pas tout ce mal, mon petit Pierre. C'est si inutile. Non, je t'en prie, n'insiste pas. Évidemment, si je voulais bien m'en donner la peine, papa ne me résisterait pas longtemps. Seulement, je ne veux pas.

PIERRE

Pourquoi ?

ÉMILIENNE

Parce que... parce que ça ne me dit rien, oh ! mais

là, rien du tout, de quitter Paris en ce moment et d'aller m'enfouir en Alsace.

PIERRE

Qu'est-ce que ça peut bien te faire? Que tu sois à la campagne ici ou là-bas, c'est toujours la campagne. Elle est même plus jolie là-bas qu'ici.

ÉMILIENNE

Voilà qui m'est égal. Seulement, ici, quand je m'ennuie, j'ai Paris. Là-bas, quand je m'assommerai, j'aurai Colmar. Il y a une nuance.

PIERRE

Mais tu ne t'ennuieras pas, voyons, puisque tu seras avec papa.

ÉMILIENNE

Sans doute, j'aime beaucoup papa, je l'aime infiniment, mais...

PIERRE, *avec intention.*

Il ne te suffit pas?

ÉMILIENNE, *nette.*

Mettons.

PIERRE

Je suis surpris, très surpris... je croyais ton affection pour père capable d'un sacrifice véritable. Et tu n'es même pas assez courageuse pour supporter de passer trois semaines avec lui dans un endroit délicieux, chez des parents qui sont des amis. Je l'avoue, je suis étonné.

ÉMILIENNE

Il y a de quoi, en vérité! Je suis capable pour papa, tu le sais bien, de choses autrement importantes Mais la perspective de m'ennuyer pendant trois semaines

dans un endroit délicieux, mais lugubre, chez des parents qui sont des amis, mais des amis à qui on n'a rien à dire, cette perspective, elle m'est insuppor table. Non, mon petit Pierre, je ne marche pas et je ne marcherai à aucun prix. C'est bien simple.

PIERRE

Tellement simple, que je ne m'étonne plus maintenant, je comprends.

ÉMILIENNE

Qu'est-ce que tu comprends ?

PIERRE

Mon Dieu, ma chère Émilienne, tu refuses d'accompagner papa, que tu aimes plus que nous tous, sous prétexte que tu as peur de t'ennuyer loin de Paris. C'est donc que tu laisses à Paris quelque chose ou quelqu'un qui te tient au cœur plus que papa lui-même.

ÉMILIENNE

Pierre !

PIERRE

Et rapprochant ce raisonnement, bien simple, lui aussi, des bruits — je voulais croire calomnieux — qui t'attribuent une affection excessive pour une personne que je ne nommerai pas, par discrétion...

ÉMILIENNE, frémissante.

Et parce qu'elle est ici !

PIERRE

Si tu veux. J'en conclus...

ÉMILIENNE, de même.

Qu'Henri est mon amant !

PIERRE, froidement.

Peut-être pas, mais en tout cas, et avec certitude, que tu l'aimes.

ÉMILIENNE, violente.

Vraiment? Ah! on peut le dire, tu es un devin admirable! Est-ce que tu lis aussi dans les lignes de la main et dans le marc de café?

PIERRE

A quoi bon le prendre ainsi, ma petite Émilienne. Je ne te fais aucun reproche.

ÉMILIENNE

Il ne manquerait plus que cela!

PIERRE

Je devrais. Mon indulgence est presque coupable. Je suis ton frère aîné.

ÉMILIENNE

Merci. Papa m'a déjà entreprise à ce sujet, ça suffit.

PIERRE

Oh! papa! Mais, moi, je manque à tous mes devoirs. Je pourrais à bon droit t'adresser quelques reproches sur, mettons ta légèreté, ton inconséquence; mais, je te le répète, tu n'es pas en question. Il s'agit de papa, et je tiens à ne faire appel en ce moment qu'à tes sentiments de fille aimante et dévouée; rendons-lui le service de le détacher d'une femme qui menace à la fois son bonheur et le nôtre; toi seule le peux par le moyen que je t'ai indiqué; je n'aurai pas compté en vain, n'est-ce pas, sur ta gentillesse, sur ton affection pour lui?

Un silence.

ÉMILIENNE

Tu vas ! tu vas ! mais il serait bon auparavant de consulter Georges. Il n'est pas dit qu'il consente à me laisser partir, à se séparer de moi.

PIERRE

Si, c'est dit ! Nous avons eu ces jours derniers, lui et moi, une longue conversation à ce sujet.

ÉMILIENNE

Ah !

PIERRE, *avec intention.*

Oui. Georges est d'avis que quelques semaines de repos lointain te feraient le plus grand bien. Crois-moi, tu devrais partir ; ça le tranquilliserait.

ÉMILIENNE

Mais je n'ai pas à le tranquilliser.

PIERRE

Si ! A tort ou à raison, tu lui as donné des sujets d'inquiétude.

ÉMILIENNE

Tant pis ! Ces habiletés que tu me conseilles, ces calculs, ces astuces ne sont pas dans ma nature ; ils me déplaisent souverainement, tu le sais.

PIERRE

Je le sais. Aussi ne t'aurais-je pas parlé de Georges si tu n'avais, la première, paru craindre de le voir s'opposer à ton départ.

Un nouveau silence.

ÉMILIENNE

Soit. Admettons. Je consens à m'en aller. J'entreprends papa. Il me cède. Nous partons ensemble. A quoi aurons-nous réussi ? Il passera ses journées à

télégraphier à son amie, à lui écrire, à moins qu'il ne trouve encore plus pratique de l'installer à Mulhouse ou à Colmar. En tout cas, à son retour...

PIERRE

Oh! à son retour! Laisse-moi faire. Décide-le seulement à partir.

ÉMILIENNE

Que veux-tu dire?

PIERRE

Plus tard. Je ne veux rien te dire aujourd'hui. J'entends assumer seul l'entière responsabilité de ce qui se passera. Allons! c'est promis? Je peux compter sur toi?

ÉMILIENNE, avec émotion.

Tu es sûr au moins que le bonheur de papa est en jeu dans cette aventure?

PIERRE

Sûr, et sûr aussi que, si nous ne nous dépêchons pas d'agir, dans quelques semaines il sera trop tard; comprends-moi bien: papa sera perdu pour nous; *elle* nous l'aura pris. Tu entends. Nous n'existerons plus pour lui; je te dis: il l'aime comme un gamin.

ÉMILIENNE

Eh bien! C'est entendu. J'essayerai.

PIERRE

A la bonne heure. (Remontant.) Viens-tu les rejoindre aux serres?

ÉMILIENNE

Non, je préfère me reposer ici un moment. Je me sens un peu fatiguée.

PIERRE

Comme tu voudras. En attendant, fais-toi donc toujours ordonner la campagne, la vraie, pas la banlieue rabougrie et poussiéreuse, mais la campagne près des montagnes, des Vosges, avec leurs sapins hygiéniques... Allons, à tout à l'heure!

ÉMILIENNE, s'asseyant.

A tout à l'heure!

SCÈNE VI

ÉMILIENNE seule, puis FLAVIGNY, GARDAN

Ils descendent le perron.

FLAVIGNY, gaiement.

Je ne suis décidément qu'une mazette. Je me suis fait battre deux fois de la façon la plus humiliante. Je suis confus.

GARDAN

Allons! remettez-vous! ça passera. Trois heures et demie! Les voitures doivent être prêtes. Je vais voir.

Il sort par le fond.

SCÈNE VII

FLAVIGNY, ÉMILIENNE

FLAVIGNY, à mi-voix.

J'attendais ce moment avec quelle impatience! Je l'ai. Ma chérie, je vous adore, je t'adore.

ÉMILIENNE, même jeu.

Tais-toi; nous n'avons qu'une minute à nous. Vite, j'ai à te dire des choses très importantes.

FLAVIGNY

Tu m'inquiètes.

ÉMILIENNE

Je vais être forcée de partir, de quitter Paris pendant quelque temps ?

FLAVIGNY, nerveux.

Quelque temps ?

ÉMILIENNE

Trois semaines au plus.

FLAVIGNY, avec humeur.

Au plus ! Tu en as de bonnes ! Et où vas-tu, s'il te plaît ?

ÉMILIENNE

En Alsace. Il faut que j'accompagne ma sœur et papa à Ribeauvillé !

FLAVIGNY

Pourquoi faut-il ?

ÉMILIENNE

Je t'expliquerai. Il va même falloir que tu me conseilles ce déplacement pour ma santé.

FLAVIGNY

Mais jamais de la vie. Je m'y oppose.

ÉMILIENNE

Je t'en prie. Il le faut. Je te demande cela comme un service.

FLAVIGNY, douloureusement.

Et moi ?

ÉMILIENNE

Tu m'aimes assez pour patienter, n'est-ce pas ?

FLAVIGNY

Je t'aime assez pour mourir d'impatience.

ÉMILIENNE

Mon chéri !

FLAVIGNY

Qu'est-ce que c'est que toutes ces complications ? Hier, il n'était question de rien... Aujourd'hui...

ÉMILIENNE

Je t'expliquerai.

FLAVIGNY, avec colère.

Oh ! je n'en doute pas !

ÉMILIENNE

Henri !

FLAVIGNY

Pardon ! mais aussi l'idée d'être séparé de toi trois semaines. Non, non, et non.

ÉMILIENNE

Tu viendras me voir une fois ou deux, comme ami et comme médecin... Et puis, on tâchera de se voir aussi... mieux. Je ferai l'impossible, je te le promets. Allons ! sois raisonnable, sois courageux. Ne t'emporte pas ; obéis-moi, sans comprendre. Tu le peux, va ! Si tu savais comme je t'aime !

FLAVIGNY, avec humeur.

Je m'en aperçois !

ÉMILIENNE, très tendrement.

Méchant !

FLAVIGNY

Méchant ! moi ! C'est admirable ! C'est moi sans

doute qui pars brusquement pour des villégiatures ineptes; c'est moi qui n'ai jamais que des minutes de trente secondes et des heures de douze minutes à te donner; c'est moi qui ne suis pas libre; qui ne dispose pas de moi; qui t'énerve tous les jours dans des attentes odieuses; qui te fais perdre dans l'impatience de me voir et l'affolement de ne pas me voir les plus belles années de ta jeunesse. C'est moi enfin qui n'ai pas le courage de quitter un mari que je n'aime pas pour vivre librement et loyalement avec l'homme que j'aime...

ÉMILIENNE

Tais-toi, tais-toi, je t'en prie, je sais tout cela aussi bien que toi, mieux que toi, hélas! et, si ça peut te consoler, dis-toi que j'en souffre autant que toi, sinon plus.

FLAVIGNY

Ça ne me console pas. D'ailleurs, tu me connais, j'ai horreur de récriminer; je t'aime. Cela suffit. Cela veut dire que je suis prêt à tout accepter, à me résigner à tout! Il arrivera ce qu'il arrivera. J'attendrai. Je t'attendrai; et, si j'attends en vain, j'aurai attendu en vain; mais, une autre fois, tu feras attention avant de me reprocher ma méchanceté.

ÉMILIENNE

Alors, c'est moi qui suis méchante?

FLAVIGNY

Ni toi, ni moi, c'est la vie, ce sont les autres. Un surtout. Oui, ton frère. Je ne sais pas pourquoi, je me méfie. Est-ce que, par hasard, ce ne serait pas lui qui aurait imaginé toute cette comédie à seule fin de nous séparer?

ÉMILIENNE

Non. Il a des raisons sérieuses, très sérieuses, de me pousser à partir, mais elles ne nous concernent pas.

FLAVIGNY

Tu en es bien sûre ?

ÉMILIENNE

Certaine.

FLAVIGNY

C'est que... il a des façons avec moi qui me font penser qu'il est au courant de tout.

ÉMILIENNE

C'est vrai.

FLAVIGNY

Il a deviné?

ÉMILIENNE

Il a observé.

FLAVIGNY

C'est un mot indulgent.

ÉMILIENNE

Henri !

FLAVIGNY

Je serais tout de même curieux de les connaître, ces raisons sérieuses !

A ce moment, Bourneron paraît sur le perron.

ÉMILIENNE

Je vous les dirai demain, chez vous (Se reprenant.) chez toi ! (Riant.) Je suis bête !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, BOURNERON

ÉMILIENNE

Eh bien, et cette sieste ?

BOURNERON

Elle fut salutaire ; maintenant, me voilà frais comme un jeune homme. C'est égal, mon cher Henri, si j'ai un conseil à vous donner, ne vieillissez pas.

FLAVIGNY

Oh ! quand on vieillit artistement. Parole ! Vous donnez envie !

BOURNERON

Ne vous fiez pas aux étalages, mon cher petit. Si la marchandise était marquée en chiffres connus ! (Silence.) Je ne vous dérange pas au moins ?

ÉMILIENNE

Papa !

BOURNERON, malicieux.

Eh ! eh ! on ne sait jamais. Et puis, les vieillards sont si indiscrets. Quelle heure est-il ?

ÉMILIENNE

L'heure de ne pas encore demander l'heure. D'ailleurs, il n'y a pas de train avant six heures.

BOURNERON

Laisse moi rire.

ÉMILIENNE

Pour toi.

BOURNERON

Vraiment ?

ÉMILIENNE

Vraiment. Je t'ai, je te garde. Tu ne vas pas me marchander une demi-heure. Pour un papa chic, cela manquerait de chic.

BOURNERON

C'est qu'on m'attend.

ÉMILIENNE

Eh bien, *on* t'attendra.

BOURNERON

Ce n'est pas sûr.

ÉMILIENNE

Alors tant pis pour elle !

BOURNERON

Émilienne ! (A Flavigny.) L'heure, s. v. p. ?

ÉMILIENNE

Il est quatre heures, là !

BOURNERON

Parfait. Que ne le disais-tu plutôt ? Je pourrai donc être à la fois un papa chic et un homme exact.

ÉMILIENNE

Un caniche exact. En attendant, je te garde pour moi toute seule ; les autres vont aller se promener ; nous, nous bavarderons.

BOURNERON

Avec volupté ! Mais si tu me fais rater mon train !

SCÈNE IX

LES MÊMES, GARDAN, puis PIERRE, JENNY JEANNE, GROSSMULLER

GARDAN, tapant dans ses mains.

Il y a dix minutes qu'on vous attend ! Vous êtes atte-

lés! Dépêchons! Flavigny, on vous emmène! Il reste une place à côté des Grossmuller.

FLAVIGNY

Très volontiers.

GARDAN

Pierre et Jenny nous suivront dans la charrette anglaise.

PIERRE

Entendu.

Gardan remonte.

ÉMILIENNE, à son père.

Tu vois, on nous laisse à la maison.

BOURNERON

Exprès. On connaît nos goûts.

FLAVIGNY

On les flatte même.

BOURNERON

Et on a bien raison.

BOURNERON, à Jeanne.

N'oubliez pas que vous déjeunez demain chez moi à midi et demi tapant.

JEANNE, l'embrassant.

Fais-nous un bon déjeuner.

BOURNERON, souriant.

Je connais l'Alsace à table.

GROSSMULLER, lui serrant la main.

A demain!

FLAVIGNY, de même.

A bientôt !

Sortent Flavigny, Jeanne et Grossmuller.

BOURNERON, à Jenny.

Vous embrasserez bien Lucien pour moi. Je suis un grand-père détestable, je ne le gâte vraiment pas assez, ce mioche-là. Vous lui présenterez toutes mes excuses.

JENNY, riant.

C'est beaucoup.

BOURNERON

Si, si, toutes mes excuses ! J'y tiens.

PIERRE, riant en sortant.

Nous n'y manquerons pas. Au revoir.

BOURNERON

Bonne promenade !

Pierre et Jenny sortent.

ÉMILIENNE, de la balustrade.

Ne rentrez pas trop tard pour le dîner.

VOIX DE PIERRE

Sois tranquille !

SCÈNE X

ÉMILIENNE, BOURNERON

BOURNERON, redescendant allègrement.

Bonjour, vous !

ÉMILIENNE

Bonjour, monsieur !

BOURNERON

Vous m'aimez ?

ÉMILIENNE

Tiens !

BOURNERON

Et vous êtes contente de moi ?

ÉMILIENNE

Pas des tas.

BOURNERON

Ah ! bah ! Et qu'est-ce qui cloche ?

ÉMILIENNE

Tout.

BOURNERON

Fichtre !

ÉMILIENNE

D'abord, vous devenez un monsieur de plus en plus pressé. Moins vous avez à faire, plus vous êtes occupé.

BOURNERON

Les temps sont durs.

ÉMILIENNE

Ne plaisantons pas, je vous en prie, je suis très sérieuse. Vous avez pour votre fille des sentiments mous ! Votre tendresse devient tiède ! Mon cher papa, vous m'aimez moins.

BOURNERON

Tu es bête !

ÉMILIENNE

Eh bien, je suis une bête moins aimée, voilà tout. En second lieu, je ne vous trouve pas une de ces mines qui imposent l'admiration.

BOURNERON

Je me porte comme un charme.

ÉMILIENNE

Qui commencerait à ressembler à un saule.

BOURNERON

Émilienne !

ÉMILIENNE

C'est aussi l'avis d'Henri. Nous parlions précisément de toi tout à l'heure quand tu es entré.

BOURNERON, *malicieusement.*

Ça, c'est gentil !

ÉMILIENNE

Dans le temps, tu n'avais jamais de torpeur après les repas.

BOURNERON

Mais maintenant non plus. Pour une fois que tu m'offres l'hospitalité d'un de tes divans, si tu me la reproches !

ÉMILIENNE

Enfin, Henri était très net. Il affirmait que tu avais besoin de prendre du repos.

BOURNERON

Mais je ne prends que ça.

ÉMILIENNE

Oh ! pas de celui-là, de l'autre, du vrai, du repos campagnard, du repos dans les arbres...

BOURNERON

Il est bête, ton Henri ! Enfin, je veux bien faire quelque chose pour lui. Il y a ici du chêne, de l'orme, du

bouleau et du peuplier. Je viendrai te voir très souvent.

ÉMILIENNE

Le malheur est que tu ne m'y trouveras pas.

BOURNERON

Hein !

ÉMILIENNE

Eh non ! cet animal d'Henri n'est pas non plus très satisfait de ma santé; il m'envoie au vert et il a si bien entrepris Georges qu'il a été décidé que je partais la semaine prochaine avec les Grossmuller.

BOURNERON

En Alsace?

ÉMILIENNE

A Ribeauvillé, comme par hasard.

BOURNERON

Pauvre choute !

ÉMILIENNE

C'est tout !

BOURNERON

Comment, tout ?

ÉMILIENNE

C'est toute ta douleur de me voir partir ?

BOURNERON

Ne pars pas.

ÉMILIENNE

Georges exige.

BOURNERON

Ah ! ah ! C'est un tyran, alors ?

ÉMILIENNE

C'est un mari.

BOURNERON

Oui! — Eh bien, je te plains de tout mon cœur.

ÉMILIENNE

Tu es bien bon. Mais tu devrais garder un peu de ton cœur pour te plaindre à ton tour. Tu pars aussi ; je t'emmène.

BOURNERON

Ah ! elle est drôle !

ÉMILIENNE

Il a été décidé que tu m'accompagnerais.

BOURNERON

Voyez-vous ça ! Décidé ! Et par qui, s'il vous plaît ?

ÉMILIENNE

Par moi ! J'ai déclaré à Georges que je ne consentirais à m'exiler que si tu étais du voyage.

BOURNERON

Charmant !

ÉMILIENNE

Il y a des années qu'on ne s'est vu, qu'on n'a vécu ensemble. Tu es seul, tu dois t'ennuyer...

BOURNERON

Mais non, mais non, je t'assure.

ÉMILIENNE

Enfin, tu dois être ravi de passer quelque temps avec moi, toute seule, bien à toi, rien qu'à toi ! Tu n'es pas ravi, dis ?

BOURNERON

Si ! si ! Je suis même aussi ravi qu'il est possible de l'être ; à mon âge, je suis victime d'un rapt !

ÉMILIENNE, *câline.*

A main désarmée.

Elle lui prend la main.

BOURNERON

Lâche ma main.

ÉMILIENNE

Pourquoi ?

BOURNERON

Parce que je ne veux pas que tu m'attendrisses; parce que je ne veux pas te promettre une chose que je ne tiendrai pas ; parce que... enfin, parce que je n'ai pas la moindre intention de partir, là !

ÉMILIENNE

Tu ne veux pas partir avec moi ?

BOURNERON

Si, mais pas maintenant, plus tard.

ÉMILIENNE

Plus tard, on ne m'enverra pas à la campagne. Qu'est-ce qui peut bien t'empêcher de partir maintenant? Tu es libre, tu n'as pas d'affaires.

BOURNERON

Pardon ! Pardon !

ÉMILIENNE

La preuve, c'est que tu viens de passer trois semaines en Italie. Elles ne t'ont pas beaucoup inquiété pendant ce temps-là, tes affaires.

BOURNERON, comiquement.

C'est ce qui te trompe. Elles m'ont énormément préoccupé.

ÉMILIENNE

Pas assez tout de même pour te faire revenir. Et tu n'avais pas les raisons de t'absenter que tu as cette fois-ci. Car enfin, sans me compter, il y a Jeanne que tu ne vois jamais.

BOURNERON

Oh! Jeanne!

ÉMILIENNE

C'est une excellente fille.

BOURNERON

Pas spécialement pour son père.

ÉMILIENNE

Elle le deviendra. Là-bas, vous ferez connaissance.

BOURNERON

Il sera temps!

ÉMILIENNE

Eh bien, soit. Ne parlons pas d'elle. Ne parlons que de moi; moi, je suis ta petite Mily, ton enfant chérie; tu m'aimes, ou, du moins, tu m'aimais de tout ton cœur, il n'y a pas encore très longtemps. Je pars; je croyais te faire un gros plaisir en t'enlevant, et tu te défends... tu te défends, toi, contre moi... pourquoi, dis? pourquoi? je veux le savoir, je veux, tu entends, je veux. Tu me caches quelque chose. Dis-moi la vérité, je veux la savoir la vérité, tout de suite. Pourquoi? Tu n'oses pas. Et d'abord, ne prononce plus ce mot d'affaires. Quelles affaires, quelles affaires? Je te mets au défi de préciser.

BOURNERON

Tu n'y comprendrais rien.

ÉMILIENNE

Comment donc! Alors, tu refuses de m'accompagner?

BOURNERON

Non. C'est trop délicat... je...

ÉMILIENNE

Papa, regarde-moi bien dans les yeux, je t'en prie. Je n'insiste plus. Je ne veux pas forcer tes secrets. Je ne croyais pas que tu en avais pour moi. Mais enfin, tu es libre d'en avoir, même contre moi !

BOURNERON

Contre toi !

ÉMILIENNE

Oui, contre moi... puisque je ne peux pas les partager. Je ne te demande plus de m'accompagner. Je ne veux pas t'imposer de corvée.

BOURNERON

Voyons, ma chère petite Mily.

ÉMILIENNE

Seulement, écoute-moi bien. Si tu ne viens pas avec moi chez Jeanne, j'aurai un chagrin fou, un chagrin inouï, le plus gros chagrin que j'aie jamais eu de ma vie, tu entends, et je t'en voudrai, oh ! je t'en voudrai affreusement et pour toujours, il y aura quelque chose de cassé entre nous. Ça, sûr.

BOURNERON, *furieux*.

Méchante enfant!

ÉMILIENNE

Oh ! non ! Cette fois, ce n'est pas moi qui suis méchante.

Silence.

BOURNERON, réfléchissant.

Oui. (Un silence.) Eh bien, rentre tes foudres, petite déesse irritée. Elles sont inutiles. On t'obéira.

ÉMILIENNE, joyeuse.

Tu viendras?

BOURNERON

Je viendrai. Je te le promets.

ÉMILIENNE

Et tu resteras là-bas avec moi tout le temps que je resterai?

BOURNERON

Tout le temps.

ÉMILIENNE

Et tu ne t'ennuieras pas ?

BOURNERON

Et je ne m'ennuierai pas.

ÉMILIENNE

Tu m'engages ta parole?

BOURNERON

D'honnête père, stupidement esclave de sa fille.

ÉMILIENNE

Ah ! Je t'aime !

Elle lui saute au cou.

BOURNERON

Parbleu !

ÉMILIENNE

Seulement, promets-moi que tu ne viens pas là-bas uniquement pour me faire plaisir. Ça te fera aussi plaisir, dis, d'être avec moi?

BOURNERON

Elle le demande! Mais, si ça ne me faisait pas un gros plaisir, est-ce que je partirais?

ÉMILIENNE

Alors tes affaires, tes fameuses affaires?

BOURNERON, *souriant.*

J'ai trouvé un moyen pour tout arranger.

ÉMILIENNE, *pensive.*

Ah!

BOURNERON

Eh bien! Qu'est-ce que tu as? Qu'est-ce qui te prend? Tu n'es pas contente?

ÉMILIENNE, *sérieuse.*

Si. Très.

BOURNERON

On ne le dirait pas. Alors, à quoi penses-tu?

ÉMILIENNE

A toutes les exigences que je vais avoir. Tu sais, là-bas, tu seras mon prisonnier, tu m'appartiens; je ne te lâche plus; je te mets les menottes.

BOURNERON, *tendrement.*

Celles-là! Tant que tu voudras. *(Il tend les poignets qu'elle enserre avec ses mains.)* Je ne te demanderai que quelques heures de congé, deci, delà; les prisonniers font deux fois par jour le tour de leur préau. C'est de droit.

J'aurai mes tours de préau. C'est tout ce que je me réserve.

ÉMILIENNE

Hum ! C'est beaucoup.

BOURNERON

Tu as donc une âme de geôlière ?

ÉMILIENNE

J'ai une âme de femme qui aime passionnément les gens qu'elle aime.

BOURNERON

Et j'en suis. Je nous plains.

ÉMILIENNE, *l'embrassant.*

Je t'en défie !

Silence.

BOURNERON, *tapant du pied.*

La sale bête !

ÉMILIENNE.

Oh !

BOURNERON

Non. Ce n'est pas à toi que je pensais.

ÉMILIENNE

Vrai ?

BOURNERON

Non, vrai, mais à cet animal d'Henri ! Il nous en joue un tour, avec ses appréciations sur nos mines et sur nos santés. Celui-là, la première fois que je le rencontrerai, je lui dirai ma façon de penser, et je ne mâcherai pas les mots, je te prie de le croire.

ÉMILIENNE, *très gentiment.*

Tu lui diras d'abord que tu as pour lui beaucoup

d'amitié, puisque c'est la vérité, et, ensuite, que tu le remercies de t'avoir procuré le plaisir de faire un séjour charmant à la campagne, avec ton enfant chérie !

BOURNERON

Oui, compte là-dessus.

ÉMILIENNE

J'y compte.

BOURNERON, regardant sa montre.

Sapristi ! Avec tout cela, tu vas me faire manquer...

ÉMILIENNE

Ton rendez-vous ?

BOURNERON

Sans doute.

ÉMILIENNE

D'affaires ?

BOURNERON, remontant.

Probable !

ÉMILIENNE

Un dimanche ! Il est vrai qu'il n'y a pas de jour pour les gens sérieux. Au revoir, mon cher petit papa, à demain ; je déjeune chez toi avec les Grossmuller, on arrangera tout.

BOURNERON, près de l'escalier du fond.

C'est ça !

Il disparaît.

ÉMILIENNE, redescendant ; avec gravité.

Pierre avait raison ! Il était temps !

Elle remonte lentement le perron.

RIDEAU

ACTE III

CHEZ LES GROSSMULLER, A RIBEAUVILLÉ

Un jardin devant une grande villa alsacienne. — La villa est à gauche, premier plan ; à droite, au fond, les communs, écuries, remise, cellier et serre. — Massifs de fleurs, à droite et à gauche. — Au fond, à gauche, en biais, une grande porte fermière donnant sur la route. — On aperçoit de grands arbres et, plus loin, la plaine vallonnée d'Alsace.

SCÈNE PREMIÈRE

BOURNERON, LE PETIT MARCEL

Bourneron, au lever du rideau, se promène de long en large. Il arpente la cour. Il s'arrête chaque fois plus longtemps à la porte. Il allume une cigarette qu'il jette aussitôt pour en rallumer une autre, prend son portefeuille, en sort une photographie qu'il regarde longuement, tire *le Temps* de sa poche, le déplie, essaye de le lire, le replie et le rentre ; tous les dix pas, il regarde sa montre. Le petit Marcel arrive de la route en jouant au cerceau.

MARCEL

Prends garde, bon-papa. Tu vas faire tomber mon cerceau.

BOURNERON, l'arrêtant.

Dis donc, mon petit Marcel, tu n'as vu personne sur la route ?

MARCEL

Personne, bon-papa.

BOURNERON

Tu es sûr ?

MARCEL

Oh ! sûr !

BOURNERON

Tu connais bien le facteur, avec sa casquette liserée de rouge ?

MARCEL

Oh ! oui ! tu serais même bien gentil de m'en donner une comme ça, de casquette. Je jouerais au télégraphe. J'enverrais des dépêches comme toi ; t'en envoies tout le temps. A qui donc, dis ?

BOURNERON

Mais.., à ton oncle Pierre, à ton oncle Georges.

MARCEL

Ils ont bien de la chance ! Dis, moi, quand je serai grand, tu m'en enverras aussi, des dépêches ?

BOURNERON

Certainement. Alors, tu ne l'as pas aperçu sur sa bicyclette ?

MARCEL

Qui ça ?

BOURNERON

Le facteur.

MARCEL

Mais non, que j'te dis. Voyons, es-tu drôle !

Il joue avec son cerceau.

BOURNERON, regardant sa montre.

Cinq heures. Il est en retard d'au moins dix minutes. C'est incompréhensible.

Il s'assied sur un banc, à droite, rouvre son *Temps*, rallume une cigarette et s'absorbe. Cependant, Marcel joue avec son cerceau et, brusquement, le lance dans les jambes de Bourneron qui sursaute, jure et secoue le petit.

BOURNERON

Nom d'un petit bonhomme! Tu ne peux donc pas faire attention! (Marcel se met à pleurer.) Tu m'as fait très mal. C'est insupportable! Le jardin est assez grand cependant. Il faut toujours que tu viennes te fourrer dans les jambes des grandes personnes. Et puis, ne pleure pas. Tu m'énerves. Veux-tu te taire! Dirait-on pas que je l'ai assommé? Allons, tais-toi! Je ne le ferai plus, là. Tu ne vas pas ameuter toute l'Alsace, n'est-ce pas? J'irai demain à Colmar et je t'achèterai... Non, tu ne veux pas finir?... Faut-il que je me traîne à tes genoux?

SCÈNE II

Les mêmes, JEANNE

JEANNE

Eh bien, quoi? Qu'est-ce qu'il y a? Pourquoi ces cris?

MARCEL, pleurant.

Bon-papa m'a battu.

BOURNERON

Ce marmot est absurde. Il m'a lancé son cerceau dans les jambes. Je l'ai grondé. En avant, le déluge et les abois!

JEANNE

Allons! allons! ça ne sera rien.

MARCEL, de même.

Bon-papa m'a fait mal, très mal. Il m'a battu.

BOURNERON

Menteur! Fi! que c'est laid de mentir!

MARCEL

Je ne mens pas. Il m'a battu parce que je n'avais pas rencontré le facteur sur la route.

BOURNERON

Marcel !

MARCEL

Ce n'est c'pendant pas de ma faute, si l'facteur est en retard.

Bourneron marche, énervé.

BOURNERON

Emmène-le ; il me tape sur les nerfs ; cette fois, je pourrais bien finir par lui tirer les oreilles.

JEANNE, à Marcel.

Allons, viens et tais-toi. (A Bourneron.) Faut-il faire atteler ? Veux-tu faire une promenade avant le dîner ?

BOURNERON

Non, merci. Je préfère rester à la maison.

JEANNE

Comme tu voudras.

MARCEL, revenant sournoisement.

J'aurai tout de même ma casquette de télégraphiste, dis ?

BOURNERON

Oui, oui, oui. Mais, pour l'amour de Dieu, disparais ! (Jeanne emmène Marcel.) Et cette lettre, cette lettre qui n'arrive pas. C'est à devenir enragé !

Émilienne descend au moment où Jeanne remonte.

JEANNE, à Émilienne, à part.

Va lui tenir compagnie, il ne tient pas en place.

Elle sort avec Marcel.

ÉMILIENNE

Pauvre papa !

SCÈNE III

BOURNERON, ÉMILIENNE

ÉMILIENNE, s'approchant de lui, très tendrement.

Alors quoi ? Ça ne va pas ?

BOURNERON

Pas fort.

ÉMILIENNE

Tu ne te plais pas ici ?

BOURNERON

Si ! Si ! seulement...

ÉMILIENNE

Seulement, tu te déplais. Je le sens bien. Il n'y a pas dix jours que nous sommes ici et tu t'ennuies déjà.

BOURNERON

Je ne m'ennuie pas. J'ai des ennuis. Ce n'est pas la même chose.

ÉMILIENNE

Confie-les-moi.

BOURNERON

Ah ! Si je pouvais... il y a longtemps que... mais je ne peux pas, et je le regrette, car toi seule...

ÉMILIENNE

Et si j'avais... un peu deviné ?...

BOURNERON, vivement.

Je te le défends bien.

ÉMILIENNE

Elle arrive peut-être trop tard, ta défense... mon cher papa. Tu as du chagrin. Oh ! si, j'en suis sûre. Je devrais même t'en vouloir d'avoir ce chagrin-là. C'est un chagrin qui ne devrait pas me toucher, qui devrait me faire horreur, dont j'aurais le droit d'être jalouse... et j'en suis jalouse, au fond. Seulement, je t'aime tant que, malgré tout, de te sentir triste, si inquiet, ça me bouleverse. Avoue. Avoue au moins que tu es malheureux.

BOURNERON

C'est vrai. Je ne suis pas très heureux en ce moment.

ÉMILIENNE

Et je ne peux rien faire pour toi ?

BOURNERON

Rien que continuer à être toi, à être l'enfant exquise et tendre que tu es, que tu as toujours été, et sans laquelle je serais bien vieux. Heureusement, tu es là, tu me rajeunis.

ÉMILIENNE

Hélas ! Il y a beaucoup d'heures maintenant où le charme n'opère pas. Il existe quelque part une influence mystérieuse qui paralyse la mienne. J'ai une rivale.

BOURNERON, vivement.

Ne dis pas de bêtises.

ÉMILIENNE

Je t'assure que j'ai... un peu deviné.

BOURNERON

Trop. Tu ne veux pas que je rougisse devant toi, n'est-ce pas ?

ÉMILIENNE

Aussi, je ne te demande rien. Ne me dis rien, quoique... tu pourrais très bien... à demi mot ; vois-tu, je serais discrète ; je comprendrais le moins possible, juste assez pour te consoler. Une grande fille, est-ce que ce n'est pas un peu une petite maman à qui on peut confier bien des choses ? Je trouverais les mots qui bercent, les gestes qui endorment le chagrin. Allons ! pourquoi as-tu de la peine ?

BOURNERON

Je te le dirai... plus tard.

ÉMILIENNE

Non ! non ! tout de suite ! C'est trop grave ! Je commence à avoir des remords de t'avoir amené ici. Tu es trop triste ; je ne peux pas supporter de te voir comme ça. Vraiment, elle te manque tant que cela ?

BOURNERON

Je t'en prie...

ÉMILIENNE

Si tu savais comme je suis près de toi en ce moment, comme je comprends ton chagrin.

BOURNERON

Non, tu ne peux pas ; tu crois, mais tu ne peux pas.

ÉMILIENNE

Oh ! si !

Bourneron regarde sa montre.

BOURNERON

Et ce facteur qui n'arrive toujours pas ! c'est incompréhensible.

ÉMILIENNE

Le train-poste aura eu du retard, voilà tout.

BOURNERON

Voilà tout ! Tu trouves cela naturel ?

ÉMILIENNE

Mais oui... Il ne faut pas te bouleverser pour si peu !

BOURNERON

C'est facile à dire. Je voudrais bien te voir à ma place...

ÉMILIENNE

Oh ! mon Dieu ! avec un peu d'imagination...

BOURNERON, frappé.

C'est vrai ! Mais oui, parfaitement ! Pas besoin d'imagination, ma petite Émilienne, la mémoire suffit ; je me rappelle. Il y a trois jours, ici même, à cette même heure, c'est toi qui faisais le guet. Tu piaffais dans cette cour comme j'y piaffe moi-même depuis vingt minutes. Tu attendais des nouvelles qui te tenaient terriblement au cœur. Tu étais là, je me souviens très bien ; tu avais une rose à la main ; tu faisais semblant d'être impassible et tes doigts tremblaient comme les pétales qu'ils arrachaient un à un. Tu as enfin reçu la lettre que tu espérais. Ta figure s'est rassérénée. Tes mains se sont apaisées. Tu as souri, d'un sourire que tu n'avais plus trouvé pour moi depuis notre arrivée. Et tranquillement, posément, tu as ensuite décacheté une autre lettre, une lettre à en-tête. L'enveloppe m'avait frappé, malgré moi ; je la connais bien, tu

penses ; une lettre du bureau, une lettre de Georges, de ton mari. J'étais ailleurs ; j'étais moi-même en proie à mille préoccupations ; je n'ai rien remarqué sur le moment, et maintenant, c'est drôle, tous ces détails me reviennent.

ÉMILIENNE, *gênée.*

Tu les inventes exprès, après coup, pour me taquiner.

BOURNERON

Oh ! non ! Je les vois photographiquement. Malgré moi, à mon insu, ce jour-là, mon cœur a pris de toi un instantané.

ÉMILIENNE

Et après, quand même ce serait exact, qu'est-ce que cela prouverait ? Que nous avons le même tempérament, la même nature, les mêmes nerfs, que je te ressemble. Eh bien, soit, je suis heureuse de te ressembler.

BOURNERON

Cela prouve peut-être aussi autre chose.

ÉMILIENNE

Quoi donc ?

BOURNERON

Que tu me ressembles trop.

ÉMILIENNE

Je ne comprends pas.

BOURNERON

Oh ! si ! nous nous comprenons très bien. Nous jouons en ce moment à cache-cache avec les mots parce que nous avons la pudeur de nous montrer l'un à l'autre tels que nous sommes vraiment ; mais j'ai bien peur que nous n'ayons plus rien à nous apprendre.

ÉMILIENNE, *gênée.*

Papa!

BOURNERON

Nous ne sommes guère courageux tous les deux. Sinon nous nous dirions cette vérité qui nous effraye. Nous n'osons nous avouer que nous ne sommes pas tout l'un pour l'autre. Ce n'est pas vrai?

ÉMILIENNE

Mais non.

BOURNERON

Enfin! — Avant-hier, c'était le lendemain de la lettre, comme par hasard Henri passait ici en automobile, allant à Bade. Il s'arrêtait quelques heures et repartait. Hier, tu as dû aller à Strasbourg.

ÉMILIENNE, *contrainte.*

Eh bien, oui!

BOURNERON

Et tu avais tout à l'heure ton sourire, ce sourire heureux que j'aime tant. Et tu me conseilles le calme et tu trouves tout naturel qu'un train poste ait du retard.

ÉMILIENNE

Je t'assure, je ne comprends pas.

BOURNERON

Décidément, les femmes sont toujours sur la défensive, même toi et vis-à-vis de moi! Mais pourquoi te défends-tu encore? Mais qu'est-ce que ça peut bien me faire qu'il y ait dans ta vie un homme que tu aimes et qui t'aime, si tu es heureuse, si tu viens à moi avec ton sourire, avec tes yeux de joie? Car, heureuse, tu m'aimes davantage et j'y gagne, oui, j'y gagne.

ÉMILIENNE, *fiévreusement.*

Ah! je savais bien que tu m'aimais ainsi ; je savais bien que tu m'aimais plus que tout, mieux que tout, en dehors de tout, et que rien ne pouvait compter auprès de l'amour que tu as pour moi. Je le savais, mais tu ne me l'avais jamais dit dans une minute aussi émouvante. Ah ! mon cher papa! Tu sais, c'est aussi ma façon de t'aimer, à moi. Voilà, nous ne pouvons pas nous juger. Alors nous ne nous jugeons pas ; nous nous prenons tels que nous sommes, avec nos faiblesses, nos misères, et nous nous gardons passionnément. N'est-ce pas ?

BOURNERON

Oui. Seulement... Oh! il y a un grave seulement ; je suis libre, moi; je suis libre de mes actes, libre de ma vie ; toi, tu ne l'es pas. Tu risques beaucoup; tu cours un danger, un grand danger. Georges est jaloux et violent. S'il s'apercevait jamais, s'il comprenait, s'il découvrait enfin la vérité...

ÉMILIENNE, *s'exaltant.*

Eh bien, me connaissant comme il me connaît, il comprendrait peut-être en même temps que j'ai été généreuse en acceptant de n'avoir d'Henri que des minutes inquiètes et des heures tourmentées, au lieu de la vie ardente et pleine à laquelle j'avais droit. Tu sais bien que je n'ai jamais eu pour Georges qu'une grande affection ; c'est un camarade loyal et droit, un ami sûr que tu m'as choisi toi-même et à qui je me suis confiée ; mais ce n'est pas l'homme de ma vie et je te jure qu'à l'heure présente je l'aurais quitté si je n'avais pas la certitude de lui être nécessaire. En restant, malgré tout, avec lui, sinon près de lui, j'ai le sentiment de faire tout mon devoir et aussi d'être courageuse. Ah ! plût à Dieu qu'il comprît la vérité et

exigeât la rupture! Mais je l'attends, mais je la souhaite, mais je l'appelle de tous mes vœux! Seulement, pour le repos de ma conscience, je ne veux pas qu'elle vienne de moi; je ne veux pas le quitter; je ne veux pas l'abandonner; je veux qu'il me chasse.

BOURNERON, sourdement.

Et s'il te tue?

ÉMILIENNE

Tant pis pour lui, s'il en est capable! Moi, tu sais bien le cas que je fais de la vie. Mon bonheur m'est plus précieux qu'elle. Et puis, je te l'ai dit, je suis courageuse; qu'est-ce que ça peut bien me faire de mourir?

BOURNERON, violemment.

Tais-toi! Tu es une fille ingrate et sèche. Un petit être égoïste et sans cœur. Ah! le beau courage vraiment et qu'il y a lieu d'en être fière! Va-t'en, tu me déplais. Je ne t'aime plus.

ÉMILIENNE

Je t'ai fait de la peine, mon pauvre papa. Pardonne-moi.

BOURNERON

Non, tu ne m'as pas fait de peine, je t'en veux. Oser me dire cela à moi, en face, à moi qui n'ai que toi, à moi qui t'aime de toutes les forces de mon vieux cœur, juste le jour où je suis déjà si accablé, ah! c'est mal, c'est mal, c'est mal!

Il pleure.

ÉMILIENNE, bouleversée.

Papa! mon chéri! Pardon! Je ne savais pas! j'ai parlé comme ça, au hasard, bêtement. N'aie pas de chagrin, voyons, oh! mais, n'aie pas de chagrin... je ne veux pas, tu entends, je ne veux pas.

BOURNERON

Amoureuse ! Je vous demande un peu. Amoureuse ! Cette gamine, ces vingt ans qui en paraissent dix-sept en se donnant du mal, ça se mêle d'aimer comme les grandes personnes. Et qui, encore ? Henri, cet Henri que j'ai vu grandir, que j'ai presque élevé, que j'aime, pis, que j'estime ! Ah ! les misérables que vous faites?

ÉMILIENNE

Oh ! non ! pas lui ! Moi, insulte-moi tant que tu voudras ! Mais pas lui, il ne le mérite pas. Tout a été de ma faute, tout, tu entends, tout. Je l'aime trop pour te permettre de le calomnier.

BOURNERON

Comme tu l'aimes, en effet ! Ah ! il t'a bien volée à moi, le misérable !

ÉMILIENNE, très doucement.

Maintenant, je crois que tu peux te confesser à moi !

BOURNERON

Non, ce n'est pas la même chose. Plus tard, quand tu auras des enfants, et que je serai très vieux. Alors, tu pourras me confondre avec eux. Aujourd'hui, nous sommes encore trop jeunes tous les deux. Allons, renégate ! Viens me demander pardon pour tout le chagrin que tu me fais et tout le souci que tu me donnes. Et puis, regarde-moi bien dans les yeux et jure-moi un grand serment. Jure-moi d'être prudente, avisée. Jure-moi de ne pas être téméraire, de ne pas exposer la vie de mon enfant chérie. Sinon, je ne vivrais plus, j'aimerais mieux mourir tout de suite. C'est juré, hein ? Je te confie ce que j'ai de plus cher au monde.

ÉMILIENNE

Sois tranquille.

BOURNERON

Tu as vu jusqu'où pouvait aller ma tendresse. Je compte bien que toi, de ton côté...

ÉMILIENNE

Tu n'as jamais douté de moi, je pense ?

BOURNERON

Est-ce que je pourrais? — Ah! voilà le facteur, enfin!

ÉMILIENNE

Attends! Je cours te chercher ta lettre. J'irai plus vite que toi.

BOURNERON

Ce n'est pas sûr. (Il la devance et prend des mains du facteur qui salue, quelques lettres.) Voici ; les autres sont pour Léopold et Jeanne. Porte-les-leur.

ÉMILIENNE

J'espère que je vais te retrouver content.

BOURNERON

J'y compte bien aussi. (Il ne bouge pas.)

ÉMILIENNE

Eh bien, qu'est-ce que tu attends.

BOURNERON

Que tu sois partie.

ÉMILIENNE

C'est vrai, je suis indiscrète. Il y a des joies qu'on ne savoure bien qu'à l'écart, tout seul, dans son petit coin. A tout à l'heure, mon cher vieux papa! (Elle sort à gauche.)

SCÈNE IV

BOURNERON seul, puis LOUIS

BOURNERON

Dieu! que c'est bête! J'ai des battements de cœur comme un collégien. Un collégien de soixante ans! Si ça n'est pas à pouffer! Allons! du courage, vieux potache! (Il décachette la lettre, lit et peu à peu sa figure prend une expression atterrée.) Tonnerre de Dieu! je n'ai pas la berlue, tout de même! Hein! quoi! j'ai bien lu! elle s'en va! elle part en voyage! sans dire où! Quand je recevrai cette lettre, elle sera loin. Forcée pour des raisons de famille! Et elle n'a pas de famille! C'est admirable! Holà! Qu'est-ce que cela signifie? Madeleine, elle, se conduire ainsi avec moi, sachant comme je l'aimais, comme je l'aime, sachant... Non, ce n'est pas possible! Elle! ce serait une gueuse! ce serait... eh bien, qu'est-ce que j'ai, moi? Oh! (Mettant la main sur son cœur.) Assez! tu me fais mal! Je ne suis pas sourd! J'entends bien! Voyons, voyons, voyons! Il y a dans tout cela quelque chose qui m'échappe, un mystère, une énigme!... Imbécile! Imbécile! Pourquoi suis-je parti? Pourquoi ne pas l'avoir emmenée? Oh! je ne resterai pas ici un jour, une heure de plus! Je vais partir par le premier train, et une fois à Paris, nous verrons bien. (Criant.) Louis! Louis!

LOUIS, paraissant.

Monsieur!

BOURNERON

Tout de suite les malles, les valises. Nous partons par le premier train.

LOUIS

Pour quelle heure dois-je être prêt?

BOURNERON

Je n'en sais rien. Le plus tôt possible. Apporte moi l'indicateur, vite, vite.

LOUIS

Bien, monsieur. (Il sort.)

BOURNERON

Non, je ne peux pas croire qu'elle se soit jouée de moi. Elle avait l'air vrai! Elle avait l'air d'avoir pour moi une amitié sincère! Je vois, je me rappelle ses expressions, ses façons de me regarder, de m'embrasser... Mon Dieu!

LOUIS, apportant l'indicateur.

Voilà, monsieur!

BOURNERON

C'est bien. Va; mets-t'y tout de suite, et dépêche-toi.

SCÈNE V

BOURNERON, GROSSMULLER

JEANNE, puis ÉMILIENNE.

BOURNERON, feuilletant.

Huit heures. Nous partirons à huit heures. (Regardant sa montre.) Cinq heures et demie. Encore deux heures et demie à attendre. Deux heures et demie! Dix ans!

GROSSMULLER

Qu'est-ce que vous faites-là?

BOURNERON

Rien. — Ah! Je vous annonce mon départ. Je prends le train de huit heures.

JEANNE, stupéfaite.

Qu'est-ce que tu dis ?

BOURNERON

Je dis que je m'en vais. Louis fait mes malles.

JEANNE

Mais c'est de la folie. Ça n'a pas le sens commun.

BOURNERON

C'est possible!

GROSSMULLER

Vous êtes venu pour trois semaines et il y a juste huit jours que vous êtes là.

BOURNERON

C'est encore possible.

JEANNE

Enfin, tout à l'heure, tu ne partais pas.

BOURNERON

C'est toujours possible !

JEANNE

Alors, pourquoi ce départ précipité ?

BOURNERON

J'ai à faire à Paris ; on me rappelle.

Il montre sa lettre.

JEANNE

Oui, connu, un prétexte. Tu t'ennuies ici ; tu saisis la première occasion de t'évader. C'est charmant, c'est aimable pour nous. Pour une fois que tu nous honores de ta visite, tu ne la fais même pas complète ; tu l'écourtes. Si tu crois que c'est gentil !

BOURNERON

Non, je crois que ça n'est pas gentil, mais je n'y peux rien. Ce qui m'arrive n'est pas gentil non plus, je t'assure.

GROSSMULLER

Nous ne pouvons cependant pas le retenir de force.

BOURNERON

Très juste. Excellente pensée! Écoute ton mari, Jeanne, c'est un homme de sens.

JEANNE

Il ferait mieux de se taire. On ne lui demande rien. Ce n'est pas son baragouin qui arrangera les choses.

GROSSMULLER

Baragouin!

JEANNE

Peut-on savoir ce qui t'arrive?

BOURNERON

Non, on ne peut pas.

JEANNE

Tu ne le diras même pas à Émilienne?

BOURNERON

Non.

JEANNE

C'est elle qui va avoir une surprise agréable! Tu viens ici avec elle; tu t'engages à lui tenir compagnie, et pan! brusquement, tu la lui fausses!

BOURNERON

Il y a des cas de force majeure.

GROSSMULLER

La voici : mettez-la au courant.

ÉMILIENNE, descendant.

Pourquoi ces mines consternées ? Qu'est-ce qui se passe ?

JEANNE

Papa s'en va. Il prend le train de huit heures.

ÉMILIENNE

C'est vrai ?

BOURNERON

C'est vrai.

ÉMILIENNE

Tu as reçu la lettre que tu attendais ?

BOURNERON

Oui.

ÉMILIENNE

Et elle te rappelle ?

BOURNERON

D'urgence.

ÉMILIENNE

Ah !

JEANNE

Voyons ! Emilienne, insiste auprès de papa. Tâche de le retenir.

BOURNERON

Inutile. J'ai donné à Émilienne et à vous une grande preuve de tendresse en quittant Paris à un moment où j'aurais dû y rester. J'y retourne. Il faut que je parte.

GROSSMULLER

Eh bien, c'est entendu. Puisqu'il en est ainsi...

JEANNE, à Grossmuller.

Mais tais-toi donc, toi. (A Émilienne.) Qu'est-ce que tu en dis?

ÉMILIENNE

Papa est d'âge à savoir se conduire. Nous n'avons pas le droit d'abuser de son affection en le retenant ici contre son gré. Son départ nous fera beaucoup de chagrin, il le sait; mais, s'il doit en avoir davantage en restant avec nous...

Bourneron attire Émilienne et l'embrasse fébrilement.

BOURNERON

Merci, toi! A tout à l'heure.

Il rentre dans la maison.

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins BOURNERON

JEANNE

Oui, mais qu'est-ce que va dire Pierre quand il apprendra?...

ÉMILIENNE, nette.

Ce qu'il voudra.

JEANNE

Il est évident que papa va retrouver cette femme.

GROSSMULLER

Naturlich!

ÉMILIENNE

Nous aurons fait tout ce qui était en notre pouvoir. Le reste ne nous regarde plus.

GROSSMULLER

Évidemment.

ÉMILIENNE

On n'emprisonne pas un homme de son âge. L'épreuve que nous lui avons imposée est déjà suffisamment dure ; je m'en veux presque maintenant de m'y être prêtée. Je sais très bien pourquoi j'ai cédé aux instances de Pierre ; ce n'est pas seulement parce que je craignais pour le bonheur de papa ; au contraire, je n'avais qu'une terreur, c'était qu'il fût trop heureux avec elle ; mais, maintenant, la jalousie ne m'aveugle plus. Je comprends que nous avons fait violence à son cœur, que nous l'avons fait beaucoup souffrir et que nous avons tous été lâches, oui, lâches !

GROSSMULLER

A la bonne heure ! Ça, c'est parler. J'aurais pas pu dire ça, bien sûr, mais je le sentais.

JEANNE, perfidement.

Émilienne, pour être indulgente à certaines faiblesses, a peut-être des raisons, que je suis fière, moi, de ne pas avoir.

ÉMILIENNE, tristement.

Ta fierté se contente à peu de frais, ma pauvre Jeanne, et, si tu ne la surveillais pas, elle pourrait facilement te rendre méchante. Prends garde !

GROSSMULLER

Voyons ! voyons ! vous n'allez pas...

ÉMILIENNE

Non, je préfère ne pas comprendre. Je te laisse désormais la responsabilité de tout ce que tu pourras faire pour empêcher père de partir.

JEANNE

Je vais d'abord télégraphier à Pierre, le mettre au courant.

ÉMILIENNE

Tu es libre.

JEANNE

Je pense bien.

Au moment où elle va remonter, on entend un bruit de grelots. Une voiture s'arrête à la porte. Un voyageur en descend.

SCÈNE VII

LES MÊMES, PIERRE

GROSSMULLER

Pierre! Oh! ça, c'est extraordinaire!

ÉMILIENNE, stupéfaite.

Pierre!

PIERRE, les embrassant.

Bonjour! bonjour! — Vite! Papa est là?

JEANNE

Oui, mais il se prépare à partir par le train de huit heures. J'allais te télégraphier. Tu arrives à temps.

PIERRE

Heureusement! — Il vient de prendre cette décision, n'est-ce pas?

JEANNE

Oui, tout à l'heure.

PIERRE

Après avoir reçu une lettre de Paris?

JEANNE

Oui, par le courrier de cinq heures. Une lettre grave, paraît-il, et qui le rappelle d'urgence. J'ai fait l'impossible pour le retenir. Il n'a rien voulu entendre.

PIERRE

Je m'en doutais. C'est pour cela que je suis venu.

ÉMILIENNE

Ah!

PIERRE

Je vous expliquerai.

JEANNE

J'ai dû subir seule les rebuffades de papa. Émilienne s'est refusée à me seconder.

PIERRE

Pourquoi ?

ÉMILIENNE

Je l'ai vu trop malheureux.

PIERRE

Comment ne comprends-tu pas, ma chère Émilienne, que ce chagrin-là cautérise peu à peu sa blessure, et nous le rend douloureusement, mais infailliblement ? C'est là, sois-en assurée, de la sensibilité déplacée.

ÉMILIENNE

C'est possible; je ne la regrette pas. Nous n'avons pas à lui apprendre, moins encore à lui imposer sa façon d'être heureux. Qu'il le soit désormais comme il voudra l'être; moi, je vous en préviens, je n'interviendrai plus.

PIERRE

Soit. Je comprends tes scrupules et tes hésitations,

si je ne les partage pas. Quand papa va redescendre tout à l'heure, laissez-moi seul avec lui ; j'ai à lui parler.

EMILIENNE

Je sens que tu vas lui faire encore de la peine.

PIERRE

Pour la dernière fois, je te le promets.

ÉMILIENNE, le regardant fixement.

Et s'il ne la supporte pas ?

PIERRE

Il la supportera et ce sera enfin la guérison complète, définitive. Je te le rendrai, ton père chéri, je te le jure, et tu l'auras désormais à toi seule, à toi toute seule.

ÉMILIENNE, douloureusement.

Oui, mais à quel prix ?

SCÈNE VIII

LES MÊMES, BOURNERON, avec son cache-poussière sur le bras

JEANNE, le désignant à Pierre.

Déjà prêt, tu vois !

PIERRE, s'avançant.

Bonjour, père !

BOURNERON, sursautant.

Toi ici, sans prévenir ! Qu'est-ce que cela signifie? Qu'est-ce qui se passe ?

PIERRE

Mais rien, mais rien. J'ai voulu vous faire une surprise.

BOURNERON

Tu as réussi. (Aux autres.) Vous l'attendiez, vous ?

JEANNE

Je te jure que non.

BOURNERON, à Émilienne.

Hein ?

ÉMILIENNE

C'est vrai.

JEANNE

C'est délicieux ! Dis tout de suite que je mens. (Elle remonte avec humeur et sort.)

BOURNERON

Quand es-tu arrivé ?

PIERRE

Par le train de cinq heures.

BOURNERON

Tu as du flair, mon garçon, car si tu étais venu par le train du soir, tu ne m'aurais plus trouvé ici.

PIERRE

Oui, c'est ce qu'on vient de m'apprendre, à mon grand étonnement, d'ailleurs.

BOURNERON

Mon garçon, il y a des choses plus surprenantes, sois-en sûr.

ÉMILIENNE

Tu vas dîner avec nous.

BOURNERON

Non, je dînerai en route.

GROSSMULLER

Il n'y a pas de wagon-restaurant dans le train de huit heures.

BOURNERON

Eh bien, je ne dînerai pas, voilà tout. D'ailleurs, ça tombe à merveille, je n'ai pas faim.

GROSSMULLER

Maintenant.

BOURNERON

Je n'aurai pas faim.

GROSSMULLER

Ta, ta, ta.

ÉMILIENNE

Je vais toujours te faire préparer un panier : du poulet, du jambon, des œufs durs et des fruits. Venez, mon brave Léopold, ne laissons pas ce vieux papa mourir d'inanition.

Ils remontent et sortent à gauche.

SCÈNE IX

BOURNERON, PIERRE

Un léger temps.

BOURNERON

On va bien chez toi ? Jenny ? Le petit ?

PIERRE

Très bien, merci.

BOURNERON

Allons, tant mieux ! Quelle drôle d'idée tu as eue tout de même de les planter tous là et de venir faire un tour par ici !

PIERRE

Ça me démangeait depuis longtemps. Et puis, Gardan voulait venir voir Émilienne ; j'ai eu peur qu'il ne lui prît fantaisie de la ramener et de t'en priver. Alors, je l'ai dissuadé de partir cette fois et je suis venu à sa place.

BOURNERON

Ça, c'est gentil. C'est même une attention dont je te suis reconnaissant. Bien que maintenant, elle n'ait plus guère qu'un intérêt rétrospectif, puisque je m'en vais.

PIERRE

Oui ; mais, moi, je ne pouvais pas prévoir.

BOURNERON

Je pense bien.

PIERRE

J'ai obéi aussi à un autre sentiment en dissuadant Gardan de venir à Ribeauvillé. Je me suis laissé dire qu'Henri roulait en auto dans ces parages, et j'ai trouvé inutile, peut-être même dangereux...

BOURNERON

Encore une bonne pensée dont je te félicite, bien que... tu sais, j'ai beaucoup réfléchi à ce que tu m'as dit, lors de mon retour d'Italie. J'ai observé, j'ai fait tout doucement ma petite enquête et je suis arrivé à une conviction que je désire te faire partager. Il n'y a rien entre Émilienne et Henri, rien, absolument rien, qu'une amitié très solide et, j'espère, très durable. A l'occasion, je ne serai pas fâché, si tu abordes ce sujet avec Georges, que tu insistes là-dessus.

PIERRE

Sois tranquille, je n'y manquerai pas.

BOURNERON, tirant sa montre.

Six heures un quart ! Et on dit que le temps passe vite !

PIERRE

Tu parais singulièrement pressé de regagner Paris.

BOURNERON

En effet.

PIERRE

Tu as des ennuis ?

BOURNERON

Qui n'en a pas ?

PIERRE

Oui, mais enfin, pour t'enfuir ainsi, car c'est une véritable fuite...

BOURNERON

Tu peux même dire une évasion. Mais, à mon âge, on n'a plus de patience ; on est capricieux, changeant ; on devient nomade.

PIERRE

Voyons, je rentre à Paris demain. Je ne peux pas t'épargner ce dérangement fatigant ?

BOURNERON

Non.

PIERRE

De quelle nature sont tes ennuis ?

BOURNERON

Inutile. Tu ne peux pas me remplacer.

PIERRE

Intimes, donc?

BOURNERON

Oui, intimes.

PIERRE

Toujours cette femme?

BOURNERON

N'insiste pas.

PIERRE

Je suis bien forcé d'insister. Je te vois tout bouleversé; d'une minute à l'autre, tu changes tes projets; tu renonces à une villégiature charmante; j'ai peur que ce ne soit sans grande raison et que tu regrettes bientôt...

BOURNERON

Rassure-toi; je ne regrette jamais rien.

PIERRE

Cependant, cette fois, je t'assure, je pressens que tu fais une démarche inutile, peut-être même...

BOURNERON, brusque.

Eh bien, quoi? achève; tu parais renseigné... explique-toi.

PIERRE

Je ne suis pas renseigné... mais tu sais ce qu'est la vie de Paris; on y entend dire bien des choses; on y apprend malgré soi... enfin...

BOURNERON, presque brutal.

Allons, vite! Qu'est-ce que tu sais?

PIERRE

A quoi bon? Tu ne me croiras pas.

BOURNERON

Dis tout de même.

PIERRE

Et cela te fera beaucoup, beaucoup de peine.

BOURNERON

Que t'importe! (Geste de Pierre.) Non, je veux dire : ne t'inquiète pas, ça m'est égal, je suis habitué.

PIERRE

Tu comprends. Ta liaison n'est pas assez secrète pour que l'on ne se fasse pas un malin plaisir de me mettre au courant de certains incidents...

BOURNERON

Mais va donc, va donc, tu me fais mourir !

PIERRE

Tu as raison. Dans des cas aussi graves, les précautions, les ménagements sont un supplice de plus ; je te l'épargne. Je vais te dire la vérité. Tu l'aurais apprise dès ton arrivée à Paris ; il vaut mieux que tu l'apprennes ici ; au moins tu n'es pas seul pour en soutenir le choc. Mme Bérieux est partie.

BOURNERON

Je le sais. Elle me l'a écrit. Où est-elle allée ?

PIERRE

J'ai cherché à le savoir. Cela m'a été impossible. Elle n'a pas laissé son adresse.

BOURNERON

C'est bien extraordinaire.

PIERRE

A moins que ça ne soit tout naturel. Suppose qu'elle l'ait fait exprès.

BOURNERON

Exprès ?

PIERRE

Oui ; pour que tu ne puisses pas la rejoindre.

BOURNERON

C'est impossible! C'est fou! De quel droit te permets-tu de calomnier cette femme? Dis, de quel droit?

PIERRE

Où prends-tu que je la calomnie ?

BOURNERON

Soit ! Tu ne la calomnies pas. Elle est partie sans laisser son adresse pour que je ne puisse pas la rejoindre. Tu vois, j'admets. Mais, je te prie, comment le sais-tu ? Comment peux-tu le savoir ?

PIERRE

Je t'ai dit : je le suppose ; seulement, j'ai des raisons sérieuses de le supposer.

BOURNERON

Ces raisons ?

PIERRE

Elle n'est pas partie seule.

BOURNERON

Tu mens!

PIERRE

Si tu veux.

BOURNERON

Ah ! Prends garde. Je te défends de l'insulter. Je te le défends. Plus un mot sur ce sujet, n'est-ce pas ? (Il fait quelques pas, tire la lettre, la relit.) C'est évident. Elle est partie avec quelqu'un. (S'approchant de Pierre.) Avec qui ?

PIERRE

Avec un jeune homme que vous avez rencontré en Italie et qu'elle n'a pas cessé de voir depuis votre retour.

BOURNERON

Un jeune homme ! en Italie ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Attends un peu ! Mais oui, maintenant, je me rappelle ! A Florence, puis à Venise ! Parfaitement ! Ah ! bien ! C'est bien ça ; j'ai été berné comme tous les vieux. J'ai été roulé, c'est classique. Je n'ai rien vu, rien compris, rien deviné. J'étais le seul. Pauvre idiot ! On s'est beaucoup moqué de moi, hein ? J'ai été ridicule ?

PIERRE

Non. Mais tu le serais peut-être devenu si elle n'avait pas eu la bonne idée de s'en aller.

BOURNERON, se frottant les mains avec violence.

L'excellente idée ! Mazette ! Il était temps ! Je l'ai échappé belle ! Inouï ! Inouï ! Inouï ! Merci, tu viens de me rendre un fameux service. Et où sont-ils allés ?

PIERRE

On ne sait pas.

BOURNERON

En Italie, probablement. Ce sera plus savoureux, plus... (Il étouffe.) Fais-moi donner quelque chose à boire... J'ai soif.

PIERRE

Tout de suite.

Pierre remonte. Pendant ce temps, Bourneron sort de son portefeuille la photographie qu'il a regardée au début de l'acte et la déchire rageusement. Comme Pierre revient, suivi d'une bonne portant un plateau, il fourre précipitamment les morceaux dans sa poche.

BOURNERON, après avoir bu.

Merci, Marie. — Ça va mieux. — Qui est ce garçon?

PIERRE

Un nommé Jacques Moutier, paraît-il.

BOURNERON

Connu ?

PIERRE

Non.

BOURNERON

Qu'est-ce qu'il fait ?

PIERRE

Rien.

BOURNERON

Et elle s'est mise à l'aimer comme ça, tout à coup, après l'avoir croisé deux fois dans des ascenseurs d'hôtel. C'est merveilleux... tu ne trouves pas ça d'un comique énorme ?

PIERRE

Hélas, non !

BOURNERON

Oh ! ne me plains pas ! Je t'en prie ! J'étais tombé sur une rouleuse ; m'en voilà débarrassé ; mais j'en suis ravi ; mais tu m'en vois heureux, prodigieusement heureux. Elle s'en va, elle m'épargne, elle a pitié de moi ; j'ai ce qu'on appelle de la veine. Ah ! oui, j'en ai.

Il fait de grands efforts pour se maîtriser.

PIERRE

Calme-toi, je t'en prie.

BOURNERON

Mais je suis très calme, très calme... Et moi, triple

imbécile, qui, pendant ce temps-là, venais m'enterrer ici, à cent lieues de Paris, pour la laisser plus libre, pour leur laisser tout leur temps. Ah ! ils pourront vous remercier à l'occasion ; vous leur avez facilité la besogne ; sans vous, sans votre insistance obstinée à m'emmener ici... vous vous seriez entendu avec eux que... (Il rumine.) Pierre, tu n'es pas capable d'un mensonge, n'est-ce pas? Savais-tu, quand tu as insisté avec les autres pour que je vienne passer ici ces trois semaines, savais-tu déjà qu'elle me trompait ?

PIERRE, après avoir hésité.

Oui.

BOURNERON

Ah ! pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

PIERRE

Voyons! Réfléchis.

BOURNERON

Évidemment. Cependant, tu as tenu, vous avez tenu à m'éloigner... Les autres savaient donc ?

PIERRE

Non, moi seul...

BOURNERON

Seulement, tu les avais engagés à te soutenir. Tu te disais : père parti, elle filera avec son amant et nous en serons débarrassés. Tu t'es dit ça ou à peu près. Avoue.

PIERRE

Mon Dieu !...

BOURNERON

Elle vous gênait donc bien !... Enfin, je commence à m'en rendre compte, j'ai été victime de quelque chose

qui ressemble à un complot. On a parlé de ma santé, de la santé d'Émilienne... prétextes, comédie! L'important était que je m'en aille... et je suis parti! Pourquoi suis-je parti? Ça, je me le demande. Ah! oui, je me rappelle maintenant... Saint-Germain! Émilienne... Alors, Émilienne *en* était?

PIERRE

En était! Dirait-on pas que tu as été la victime d'une machination ténébreuse?

BOURNERON

Émilienne *en* était! (Il tombe rêveur. Brusque et violent.) Et qu'est-ce qui me dit que ce n'est pas toi qui as forcé Madeleine à quitter Paris, en la menaçant de m'apprendre la vérité. Qu'est-ce qui me le dit?

PIERRE

Et quand cela serait?

BOURNERON

Quand cela serait? Cela est, cela est, parbleu! Maintenant, je comprends tout. Tu as lâchement profité de mon absence pour tuer mon bonheur, parce que ce bonheur te choquait, parce que l'avenir te faisait peur... parce que... parce que tu craignais sans doute pour ton argent.

PIERRE

Papa!

BOURNERON

Eh! — Toutes les hypothèses sont possibles maintenant. Tu l'as vue, avoue que tu l'as vue?

PIERRE

Eh bien, oui!

BOURNERON

Quand ?

PIERRE

Ces jours-ci.

BOURNERON

Ce n'est pas une réponse. Quand ?

PIERRE

Hier.

BOURNERON

Allons donc ! Au moment où elle allait venir ?

PIERRE

Oui.

BOURNERON

C'est bien cela. Allons, avoue, mais avoue donc, puisque j'ai tout compris. Aurais-tu honte, maintenant, de ce que tu as fait ?

PIERRE

Non. Et je ne le regrette pas.

BOURNERON

Tu as de la chance.

PIERRE

Je ne regrette rien, parce que je suis sûr d'avoir agi pour ton bien, pour ton bonheur. Oui, je suis allé trouver Mme Bérieux et j'ai fait appel à son affection pour toi, qui est profonde, à sa loyauté aussi, qui est réelle. Elle a compris que son devoir, oui, son devoir, était de renoncer à toi, puisqu'elle ne t'aimait pas exclusivement, et elle a décidé de partir.

BOURNERON

Ce n'est pas vrai. Tu l'as *forcée* à partir.

PIERRE

Forcée !

BOURNERON

Tu avais découvert qu'elle ne se conduisait pas avec moi comme elle devait. Tu en as abusé. Tu lui as fait peur.

PIERRE

Je te jure !

BOURNERON

Et, finalement, tu m'as privé d'elle définitivement. Eh bien, tu as fait là du joli ouvrage, mon garçon.

Il marche très agité.

PIERRE

Écoute...

BOURNERON

Dis, de quel droit es-tu intervenu ainsi dans ma vie? De quel droit t'es-tu fait juge d'une chose qui me regardait seul ?

PIERRE

Cependant...

BOURNERON

Qui t'avait autorisé à disposer ainsi de moi ? Te voilà bien avancé, maintenant. Tu m'as cassé bras et jambes. Tu m'as brisé le cœur. Tu as tué d'un coup toutes les joies de ma vie.

PIERRE

Laisse-moi...

BOURNERON

Et qui te dit, misérable enfant, que je n'aurais pas

mille fois mieux aimé la garder, même me trompant, même me rendant ridicule ? Qui te dit que je puisse me passer d'elle ?

PIERRE

Voyons, père...

BOURNERON, hors de lui.

Plus un mot. Va-t'en ! Va-t'en ! Tu t'es conduit avec moi d'une façon que je ne te pardonnerai jamais. Je ne veux plus te voir !

ÉMILIENNE paraît sur le perron.

Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui est arrivé ? Pierre, je t'en supplie, explique-moi.

PIERRE, très violemment.

Non. Il m'a défendu de parler. Je ne dirai plus rien. Il m'a défendu de rester devant lui. Je m'en vais.

Il sort par le fond.

SCÈNE X

BOURNERON, ÉMILIENNE, elle est habillée, prête à partir.

BOURNERON, durement.

Viens, toi ! Viens ! Depuis que tu es au monde, j'ai toujours eu pour toi une tendresse particulière ; je t'ai aimée comme je n'ai jamais aimé aucun être. Tu as été l'enfant de mon cœur ; entre tous les miens, je t'ai choisie, je t'ai choyée, je t'ai gâtée ; je t'ai donné le plus pur de mes pensées, le meilleur de moi ; il n'y a pas de mère qui se consacre plus jalousement à son enfant que je me suis consacré à toi ; pas un soir je ne me suis endormi sans avoir ton image devant mes yeux pour te garder encore dans mes rêves ; tu étais tout mon espoir, toute ma joie, toute mon inquiétude ;

tu étais tout pour moi. Il était juste qu'en récompense tu me fisses éprouver la plus grande douleur qu'un être puisse infliger à un autre, tu m'as trahi.

ÉMILIENNE, bouleversée.

Je t'ai trahi, moi ! Je t'ai trahi ! Quand ? Comment cela ? Parle, parle vite ! C'est abominable de pouvoir penser de telles choses, d'oser les dire... abominable !... Pour l'amour de Dieu, explique-toi ; tu vois bien que tu m'affoles !

BOURNERON

Tu sais que je ne voulais pas quitter Paris, que je ne voulais pas venir ici. Tu as tout fait pour m'y décider. Tu as été jusqu'à me déclarer qu'il y aurait quelque chose de brisé entre nous si je ne te cédais pas. Je t'ai cédé comme un imbécile et je suis venu.

ÉMILIENNE

Eh bien ?

BOURNERON

Eh bien, tu étais complice de ceux qui profitaient de mon absence pour commettre le plus lâche des attentats, pour forcer une femme que j'aimais à m'abandonner. Tu m'as tenu les mains pendant qu'on m'étranglait. Tu as étouffé mes cris pendant qu'on m'assassinait.

ÉMILIENNE, avec violence.

Mais ce n'est pas vrai ; je ne comprends rien à tes reproches ; jamais je n'ai consenti à ce qu'il te soit fait le moindre mal ; je te jure que je suis innocente, que je ne savais pas ce qui se passait, que je ne le sais même pas encore et que, s'il t'a été fait de la peine, je n'y suis pour rien, pour rien, pour rien ! Tout de suite, dis-moi tout de suite que tu es sûr que je n'étais pas

leur complice ? Réponds-moi, réponds-moi tout de suite, je t'en supplie !

BOURNERON

Toi ! Toi !

ÉMILIENNE

Tu ne réponds pas ! Tu ne veux pas répondre ? C'est décidé ? (Un temps.) Dis vite, que faut-il pour te convaincre ?

BOURNERON

Rien, je ne veux plus être convaincu.

ÉMILIENNE, hors d'elle.

Ah ! c'est comme ça ! Alors, tu me chasses aussi? Moi ! Toi ! (Un temps.) Ah ! prends garde ! prends garde ! Si tu ne me cries pas à l'instant que tu m'as pardonné, si tu ne m'ouvres pas les bras, si tu ne me prouves pas que je n'ai rien perdu de ton cœur... (Un temps.) C'est bien !

Elle s'échappe et se met à courir.

BOURNERON, la rattrapant.

Émilienne ! Où vas-tu ?

ÉMILIENNE, se débattant.

Lâche-moi.

BOURNERON

Où vas-tu ? Que veux-tu faire ?

ÉMILIENNE

Ça ne te regarde pas. Laisse-moi.

BOURNERON

Émilienne !

ÉMILIENNE

Mais laisse-moi donc ! Tu vois bien que j'en ai assez ! que je n'en peux plus ! J'aime mieux en finir.

BOURNERON

Qu'est-ce que tu dis ? Répète voir un peu ! Tu es folle, n'est-ce pas ?

ÉMILIENNE

Oui. Folle ! C'est toi qui me rends folle. Toi, m'avoir soupçonnée ! toi, m'avoir accusée ! tu as dit : trahir. Tu as pu penser cela ! tu as pu dire cela ! Moi ! moi ! te trahir !

Elle éclate d'un rire nerveux.

BOURNERON

Pardonne-moi. Le chagrin m'avait égaré.

ÉMILIENNE

Ah ! si tu n'avais pas cette excuse ! (Se jetant à son cou et pleurant.) Oh ! méchant ! méchant ! méchant !

BOURNERON

Ma pauvre gosse ! Je suis bien malheureux !

ÉMILIENNE

Je le vois. — Maintenant, dis-moi vite ! Qu'est-ce qu'on t'a fait ?

BOURNERON

On l'a forcée à me quitter.

ÉMILIENNE

Pierre ?

BOURNERON

Oui.

ÉMILIENNE

Et où est elle allée ?

BOURNERON

On ne sait pas.

ÉMILIENNE

Eh bien, nous le saurons ! Nous la retrouverons. Je te le promets. Je te la rendrai, je te le jure; je lui en veux d'être nécessaire à ton bonheur, mais ton bonheur avant tout. Je n'hésite plus.

BOURNERON

Enfin ! je te retrouve !

Il la prend dans ses bras.

ÉMILIENNE

Mais, tu ne m'avais jamais perdue, méchant papa. — Je vais faire porter nos malles à la gare.

BOURNERON

Nos malles ?

ÉMILIENNE

Oui. Je pars avec toi. (Appelant.) Louis ! — Tu ne penses pas que je vais t'abandonner après une pareille crise. Je ne pourrais pas supporter de te savoir seul à Paris avec un tel chagrin. Je t'accompagne.

BOURNERON

Ma chère petite !

ÉMILIENNE, à Louis qui paraît.

Louis, occupez-vous des bagages. Qu'ils soient à la gare dans une demi-heure. Nous, nous y allons tout doucement, à pied, par le petit bois. On va jouer à s'évader tous les deux. Ça va être très amusant. Allons, souris. Tu as de la chance... Tu as une Antigone et tu n'as même pas les yeux crevés.

BOURNERON

Oui, mais le cœur!

ÉMILIENNE, lui mettant la main sur la bouche.

Chut! (Lui offrant le bras.) Allons, prenez mon bras, cher Œdipe!

Ils sortent lentement par la grande porte fermière.

RIDEAU

ACTE IV

Même décor qu'au premier acte. — Huit jours plus tard ; il est trois heures de l'après-midi.

SCÈNE PREMIÈRE

BOURNERON, LOUIS

BOURNERON, étendu sur le divan.

Passe-moi la glace. (Il se regarde.) Tu ne me trouves pas mauvaise mine ?

LOUIS

Mais non, monsieur se fait des idées. Monsieur a sa mine de tous les jours.

BOURNERON

Oui, oui. Tu ne me diras pas la vérité, mais je me vois. J'ai terriblement vieilli depuis trois semaines. Ça a commencé là-bas en Alsace, et ces huit jours de Paris n'ont pas été pour me remettre. Ah ! mon pauvre Louis, ce qu'on est bête à mon âge ?

LOUIS

Que monsieur se console. On est bête à tous les âges.

BOURNERON

Ça ne me console pas. Je commence à prendre mon appartement en grippe. Il faudra que je déménage.

LOUIS

Tant pis. Moi, je commençais à m'y faire.

BOURNERON

Je ne peux plus m'y voir. Il me rappelle trop de souvenirs, les moments délicieux que j'ai passés ici, dans ce même salon, à notre retour d'Italie; ce déjeuner que tu nous as servi parmi les malles, l'omelette, le cresson, les fraises... Non, c'est trop douloureux, je m'en irai.

LOUIS

Que monsieur me permette de lui dire. Ça n'a pas le sens commun de se bouleverser pour de pareilles fadaises. Cette dame était très gentille, certainement, mais monsieur en retrouvera certainement dix qui la vaudront.

BOURNERON

Faut croire que non, mon pauvre Louis. (On sonne.) Allons, va ouvrir; ce doit être ma fille. Tu la feras entrer tout de suite.

SCÈNE II

BOURNERON, ÉMILIENNE

ÉMILIENNE, après l'avoir embrassé.

Comment ça va, aujourd'hui ?

BOURNERON

Comme hier, c'est-à-dire mal.

ÉMILIENNE

Tu ne penses qu'à elle.

BOURNERON

Elle ne me laisse pas un instant de répit. Elle est tout le temps là en moi, et jamais là, près de moi. C'est un supplice continu... Je m'endors en pensant à elle,

je rêve d'elle. Et l'on dit que les absents ont tort! Les absents ont une puissance mystérieuse ; ils envoûtent ceux qui les aiment. Ah! ma pauvre Mily, je te demande pardon de te donner tous ces soucis et de t'infliger un spectacle aussi pitoyable ; heureusement, je ne te l'imposerai plus bien longtemps.

ÉMILIENNE

Ose un peu répéter cette infamie-là ! Tiens, ce que tu viens de me dire est si méchant, si honteux que, pour te punir, je ne devrais pas te faire part d'une nouvelle, d'une bonne nouvelle, que je viens d'apprendre.

BOURNERON, très vite.

On sait où elle est ?

ÉMILIENNE

Tout de suite, là, tu pars, tu t'emballes! C'est à te cacher les choses comme aux enfants. Si tu as ensuite une déception, tu souffriras davantage, n'est-ce pas ?

BOURNERON

Dis-moi ce que tu sais, vite, je t'en prie.

ÉMILIENNE

Eh bien, Henri est passé ce matin à Saint-Germain. Il venait de recevoir d'une agence un renseignement qui paraissait sérieux. On signalait la présence de Mme Bérieux à Valvins, près de Fontainebleau. Il est aussitôt parti là-bas en auto, aux nouvelles. Dès qu'il saura quelque chose, il reviendra ici à toute vitesse. Là, es-tu content !

BOURNERON

Oui, assez. Mais nous avons été déjà si souvent déçus.

ÉMILIENNE

Eh ! Ça n'est pas commode de retrouver quelqu'un qui se cache. Demande aux policiers.

BOURNERON

En tout cas, merci et de tout cœur. Henri et toi, vous me donnez depuis huit jours les preuves les plus touchantes d'affection. Ah ! si je ne vous avais pas eus ! où serais-je maintenant ? (Geste d'Émilienne.) Oui, je sais, je te fais de la peine, mais que veux-tu ! J'ai eu du courage dans la vie tant qu'il s'est agi de lutter contre les autres ; je l'ai usé sans doute, car je n'en ai plus maintenant pour lutter contre moi.

ÉMILIENNE

Tu as été trop gâté, voilà tout. Tout le monde a toujours été trop gentil pour toi. Alors, à la première contrariété...

BOURNERON

Tu appelles ça une contrariété ?

ÉMILIENNE

Mettons au premier chagrin, plus personne.

BOURNERON

Tu verras qu'Henri aura encore fait du chemin inutile et suivi une fausse piste. C'est couru.

ÉMILIENNE

Mais non ! Cette fois, je t'assure, il y a de bonnes chances... Voyons, il est parti ce matin à dix heures ; il en est trois et demie. Il pourrait être déjà de retour.

BOURNERON

Tu vois !

ÉMILIENNE

C'est bon signe, au contraire.

BOURNERON

Ah ! tu trouves ?

ÉMILIENNE

C'est évident. Réfléchis. (On sonne.) Non, ne réfléchis pas. Inutile. Ce doit être lui.

SCÈNE III

LES MÊMES, FLAVIGNY

BOURNERON

Eh bien ?

FLAVIGNY

Nous sommes bons.

BOURNERON

Hein ! vrai ?

ÉMILIENNE

Ah ! tu vois !

FLAVIGNY

Tout ce qu'il y a de plus vrai. La fugitive est retrouvée.

BOURNERON

Grands dieux ! (Portant la main à son cœur.) Ah ! le voilà qui recommence ! Il en fait une musique ! Veux-tu te taire, animal, sinon, je ne vais rien entendre. Voyons, mon bon Henri, des détails, vite, beaucoup de détails !

FLAVIGNY, s'asseyant et jouant avec sa casquette.

Voilà. L'agence m'avait signalé à Valvins, dans une

petite villa, la présence d'un couple répondant exactement au signalement de Mme Bérieux et de... son ami. J'y suis allé en auto, j'ai commencé par m'arrêter à l'auberge, où j'ai déjeuné ; j'en ai profité pour faire parler l'hôtelier. Il m'a donné des renseignements qui ne m'ont laissé aucun doute. C'était bien elle.

BOURNERON

Enfin ! Après ?

FLAVIGNY

Après ? Je n'ai pas hésité. Je me suis rendu à sa villa et j'ai demandé à parler à Mme Bérieux, en me servant, comme vous m'y aviez engagé, du nom de son amie, Mme Gabin. Elle m'a reçu tout de suite.

BOURNERON

Seule ?

FLAVIGNY

Seule. Là, j'ai été très diplomate. Je lui ai dit que Mme Gabin m'avait prié de la ramener à Paris en auto, désirant la voir d'urgence pour une chose que j'ignorais. Je l'assurai que je la reconduirais à Valvins avant le dîner. Elle me pria de l'attendre un moment, sortit, obtint évidemment la permission de s'absenter quelques heures, car elle reparut habillée et prête à me suivre.

BOURNERON

Henri, vous êtes un homme admirable. Après ! Après !

FLAVIGNY

C'était un enlèvement, ni plus ni moins. Nous voilà repartis. Chemin faisant, je lui demande pardon de la petite supercherie à laquelle j'avais eu recours et la mets au courant. Je lui raconte ce qui s'était passé depuis son départ, votre désespoir à la nouvelle de sa

fuite, votre retour d'Alsace, votre affolement à la pensée de ne plus la revoir, etc.

BOURNERON

Alors ?

FLAVIGNY

Alors, elle me supplie d'arrêter, de la déposer sur la route, disant qu'elle s'était très mal conduite avec vous, qu'elle était désolée de vous avoir fait tant de peine, mais qu'il valait mieux, pour elle et pour vous, que vous ne vous revoyiez jamais plus. Cependant, je filais à toute vitesse, lui répondant que, si vous deviez cesser de vous voir, il était impossible qu'elle vous refusât au moins une dernière entrevue et je fus assez éloquent ou assez heureux pour la convaincre.

BOURNERON

Ah! mon cher Henri! Je n'oublierai jamais, jamais!... Alors, elle est là !

FLAVIGNY

Mais oui !

BOURNERON

Eh bien, allez la chercher tout de suite. Qu'elle vienne! qu'elle vienne ! Je vous en supplie !

FLAVIGNY

Elle m'attend en bas. Je vais la prévenir. Je vous l'envoie.

SCÈNE IV

BOURNERON, ÉMILIENNE

BOURNERON

Je ne sais plus où j'ai la tête. Je suis fou de joie. Je suis comme un homme ivre...

ÉMILIENNE

Écoute, dans l'état où tu es, tu ne lui diras peut-être pas les choses que tu voudrais. Tu ne me parais pas assez maître de toi. Retire-toi un moment, veux-tu, et laisse-moi la recevoir à ta place. Cela me paraît plus sage.

BOURNERON

Tu crois ? Mais je suis si impatient...

ÉMILIENNE

Je t'en prie. Il faut que nous nous connaissions toutes les deux. Je te jure, je saurai parler pour toi mieux que tu ne le ferais toi-même. Laisse-nous seules un moment.

BOURNERON

Tu l'exiges ?

ÉMILIENNE

Je t'en serais très reconnaissante. J'ai de graves torts envers vous, je veux les réparer. Va, tu peux cette fois me confier ton bonheur sans crainte.

BOURNERON

Oh ! je suis tranquille, mais dépêche-toi. J'entends du bruit, je me sauve. Je suis même très content de pouvoir me sauver. C'est drôle ! Maintenant, j'ai peur.

Il sort à gauche.

SCÈNE V

ÉMILIENNE, MADELEINE

ÉMILIENNE

Laissez-moi d'abord vous remercier d'être venue, madame. C'était une question d'humanité. Vous allez

voir mon père ; vous constaterez tout de suite combien il a dû souffrir, combien il a souffert depuis qu'il a craint de vous perdre.

MADELEINE, avec émotion.

Ah !

ÉMILIENNE

Je vais au plus pressé. Il ne faut pas que vous partiez d'ici avec la pensée de ne plus revenir ; il ne le faut pas. Mon père aura dans votre vie la place que vous voudrez bien lui laisser, fût-ce la plus effacée, la plus humble, j'allais dire la plus humiliée ; mais je vous supplie de lui en conserver une. Sinon... oui, tout est à redouter.

MADELEINE

Mon Dieu !

ÉMILIENNE

Je vous le demande en grâce, même si vous n'êtes plus libre, soyez assez généreuse pour ne pas délaisser complètement un homme dont vous êtes toute la pensée et que votre abandon tuerait.

MADELEINE

Je n'aurais jamais eu le courage de faire ce que j'ai fait, madame, si votre frère n'était pas venu me persuader que le bonheur de votre père l'exigeait. Je savais qu'il m'aimait, mais je ne me doutais pas que ce fût au point que vous dites, et je pensais que votre présence auprès de lui suffirait à adoucir l'amertume d'une séparation brusque et peu à peu la ferait oublier.

ÉMILIENNE

Hélas ! non, madame ! mon père m'aime infiniment, mais la tendresse qu'il a pour moi n'a rien pu contre le désespoir où l'a plongé votre départ. Il vous aime

vraiment d'un amour de jeune homme, et ces sentiments-là sont si forts que, près d'eux, tous les autres pâlissent. Je le sais maintenant.

MADELEINE

Il est très à plaindre.

ÉMILIENNE

Il a été très à plaindre. Il l'est moins maintenant, puisque vous voici.

MADELEINE

Sans doute, me voici. Mais je ne reviens pas telleque peut-être il l'espérait. Vous l'avez deviné, madame, je ne dispose plus de moi ; je ne suis plus libre. Et je ne le suis plus dans le sens le plus grave du mot ; je ne m'appartiens plus moralement ; j'ai donné ma vie, mon cœur à un autre être ; j'aime, en un mot.

ÉMILIENNE

Je le pensais. Sinon, vous n'auriez jamais eu le courage de faire à un être qui vous adorait le chagrin que vous n'avez pas hésité...

MADELEINE, *vivement.*

Ne croyez pas cela. J'ai hésité longtemps et j'ai été déchirée d'agir comme j'ai agi. J'avais pour votre père une profonde affection.

ÉMILIENNE

Il la mérite. C'est le meilleur des êtres.

MADELEINE, *à mi-voix.*

Je le sais bien.

ÉMILIENNE

Mais vous ne l'aimez pas et vous êtes effrayée à la pensée de vous aliéner à cause de lui quelqu'un...

MADELEINE

C'est vrai.

ÉMILIENNE

Pourtant, si cette personne vous aime vraiment, vous ne risquez rien.

MADELEINE

Sait-on jamais ?

ÉMILIENNE

Laissez-moi vous le dire, madame. Beaucoup de femmes sont dans une situation analogue à la vôtre. Il faut beaucoup de courage pour en accepter les risques; mais elles l'ont trouvé, vous le trouverez aussi, j'en suis sûre. Tenez, j'ai une amie qui aime passionnément un homme qu'elle désespère parce qu'elle se refuse à vivre avec lui. Eh bien, si elle n'y consent pas, c'est uniquement pour ne pas se conduire sans générosité vis-à-vis de son mari qu'elle n'aime pas, mais à qui elle se sait indispensable. Cela lui demande un grand effort de volonté, une énergie de chaque jour, mais elle ne pourrait plus être heureuse si elle savait qu'il y a dans quelque coin du monde un être qui, à cause d'elle, étouffe des sanglots.

MADELEINE

Oui, je comprends.

ÉMILIENNE

Je ne vous demande que cela pour mon père: votre amitié. Ne la lui refusez pas. Il a besoin de vous voir, de poser ses yeux sur votre visage, de garder quelques moments vos mains dans les siennes. Il a besoin enfin de ne pas perdre l'amie que nulle ne peut lui remplacer. Vous ne l'abandonnerez pas, n'est-ce pas ? Vous vous arrangerez pour le voir.

MADELEINE

Je tâcherai.

ÉMILIENNE

Oh! Ça ne suffit pas. Il me faut votre promesse. Je vous demande de vous engager vis-à-vis de moi. Je ne pourrais plus être tranquille sans cela.

MADELEINE

Ah! Eh bien... Je vous promets.

ÉMILIENNE

Merci. Laissez ignorer à mon père les raisons vraies pour lesquelles vous le reverrez; qu'il ait l'illusion d'être lui-même généreux en vous pardonnant ce qu'il peut y avoir de nouveau dans votre vie. Je vais l'appeler. Votre main, je vous prie. Vous avez désormais en moi une amie; et, je vous le jure, je ne donne pas facilement mon amitié.

Elle sort à gauche et laisse la porte ouverte; Bourneron rentre un moment après.

SCÈNE VI

MADELEINE seule, puis BOURNERON

BOURNERON, très ému.

Madeleine!

MADELEINE

Mon ami!

BOURNERON

Enfin, je vous revois. J'ai bien cru... Ah! que j'ai eu de la peine! Asseyez-vous. Vous êtes très gentille d'être venue... J'avais si peur... Je ne vous suis donc pas tout à fait indifférent?

MADELEINE

Ne dites pas cela ! J'ai pour vous, vous le savez, une grande tendresse et je souffre du chagrin que je vous ai fait. Car je sais que vous avez eu beaucoup de chagrin.

BOURNERON

Oui, beaucoup. Je ne pouvais pas m'habituer, n'est-ce pas ? à l'idée que je ne vous verrais plus, plus jamais. Je ne pouvais pas. Mais, maintenant, vous n'allez pas vous sauver, n'est-ce pas ? Ce ne serait pas bien ; je n'y résisterais pas, je vous jure.

MADELEINE

Je vous promets que vous me verrez souvent.

BOURNERON

Aussi souvent qu'autrefois ?

MADELEINE

Presque.

BOURNERON

Enfin, très souvent. Il le faut, ma petite Madeleine. Aujourd'hui, je ne peux pas vous parler comme je voudrais ; je suis trop ému ; mais demain, voulez-vous, revenez demain, je vous dirai tout ce que j'ai là en moi et qui ne passe pas aujourd'hui.

MADELEINE, hésitant.

Demain ?...

BOURNERON

Oui. Je sais, on m'a appris, il faudra que, bien des fois, je me résigne à vous voir... mal. Eh bien, je m'y résignerai ; je serai courageux ; mais, aujourd'hui, ça ne compte pas, n'est-ce pas ? Aussi, demain, je veux vous voir longuement, avoir avec vous une grande, grande, après-midi, seul à seule. Vous voulez bien ?

MADELEINE

Oui.

BOURNERON

Merci. — Ah! Je vous prierai de m'apporter votre photographie. Vous me ferez un grand plaisir.

MADELEINE

Mais je vous l'ai déjà donnée.

BOURNERON

Oui, ça ne fait rien.

MADELEINE

Vous l'avez égarée ?

BOURNERON

Oui, non... je vais vous dire la vérité. (Tirant des morceaux de sa poche.) La voici ! je l'ai déchirée quand j'ai reçu votre lettre. J'étais très en colère ; ça a été plus fort que moi. Vous me pardonnez ?

MADELEINE

Ce n'est pas à moi de vous pardonner.

BOURNERON, après s'être retourné.

Nous sommes seuls. Je vous en prie. Laissez-moi vous embrasser.

MADELEINE

Avec joie, mon pauvre grand ami ! (Il veut l'embrasser sur les lèvres. Instinctivement elle se détourne et lui tend la joue qu'il baise en pleurant.)

BOURNERON

Ah ! Madeleine ! Ce n'est plus du tout comme avant, et pourtant je suis bien heureux, oui, bien heureux !

SCÈNE VII

LES MÊMES, FLAVIGNY

FLAVIGNY

Si vous voulez être de retour à Valvins avant le dîner, madame, il faut que nous partions.

MADELEINE

Me voici. Je suis prête.

BOURNERON

A demain, sans faute !

MADELEINE

A demain, mon grand ami !

Elle lui tend la main, qu'il baise avec passion, et sort.

SCÈNE VIII

BOURNERON, puis ÉMILIENNE

BOURNERON

Voilà ! Je suis son grand ami, maintenant. (Il sanglote.)

ÉMILIENNE, rentrant tout doucement.

Mon cher papa, n'aie pas de chagrin. Tu verras. Ce sera très doux. Tu auras toujours près de toi une amie que tu adores et ton enfant chérie que tu aimes un peu aussi, n'est-ce pas ?

BOURNERON, secouant la tête et l'embrassant fébrilement.

Non !

RIDEAU

11-6-06. — Tours, imp. E. ARRAULT et Cie.